LA VIE SPIRITUELLE

N° 376 · Août-Septembre 1952

SOMMAIRE

★

LES MYSTÈRES DE DIEU

L. JAMBOIS. LA ROYAUTÉ DE LA VIERGE-MÈRE 115

Dieu a fait Seigneur et Messie ce Jésus que vous avez crucifié, *dit saint Pierre aux Juifs. La Vierge Marie participe à cette seigneurie à raison de la part qu'elle a prise à l'œuvre de salut de son Fils. C'est pourquoi elle est reine non seulement d'une royauté d'excellence, mais d'un réel pouvoir de gouvernement qu'elle exerce surtout comme Mère de miséricorde. Tel est l'un des aspects essentiels du mystère de l'Assomption.*

HYMNES DU NOUVEL OFFICE DE L'ASSOMPTION 130

Les hymnes du nouvel office de l'Assomption ne sont peut-être pas faciles à comprendre pour tous nos lecteurs. Ils goûteront cette traduction rythmée des hymnes de matines et de laudes.

LE BILLET D'APOSTOLUS : LA PAIX DE LA CONFESSION 132

D'où vient la paix qu'il serait normal d'éprouver lorsque nous avons reçu le sacrement de pénitence ? Quelle est cette paix ?

LES HOMMES ET LES ŒUVRES DE DIEU

S. J. D'A. ÉLIE DANS L'HISTOIRE DU SALUT 136

La rencontre d'Élie avec Dieu sur l'Horeb a été une première révélation, par delà la crainte et la loi, de cette intimité dans la douceur et le silence du souffle qu'on n'entend pas. Père des prophètes, précurseur, Élie a marqué de sa personnalité puissante l'ancienne Disposition; père des contemplatifs, il nous demeure présent sous l'alliance de grâce.

Nicolas MATOVILOV. Comment l'Esprit de Dieu se manifesta en saint Séraphim lors d'un entretien sur le sens de la vie chrétienne. 148

Traduction d'un des plus beaux textes spirituels de l'Église russe.

Bruno H. VANDENBERGHE, O. P. Chrysostome et Paul..... 161

Saint Jean Chrysostome avait pour saint Paul une prédilection marquée : il en fit le maître et le modèle de sa vie, de sa prédication, de ses souffrances apostoliques.

M.-L. TRIQUET. Marguerite-Marie Teilhard de Chardin.... 175

Animatrice pendant dix ans de l'Union Catholique des Malades, cette grande malade a connu la vérité de la charité. « Quitter mes malades, dit-elle un jour, je ne le pourrais jamais : ce serait abandonner Jésus crucifié. »

CHRONIQUES

J.-N. WALTY, O. P. L'art de vivre en temps de danger 183

Présentation de quelques textes rédigés par des catholiques et chrétiens allemands pendant la persécution nazie.

J. BONDUELLE, O. P. Initiation théologique 188

Courrier des lecteurs 192

A TRAVERS LES REVUES

Les Études. — Ecclesia. — Paroisse et Liturgie. — 27, rue Jacob. — The Downside Review. — Évangéliser. — Bulletin des Aumôniers scouts. — Terre et Ciel, p. 192.

LES LIVRES

Voir en page 3 de la couverture la liste des livres recensés p. 204.

LA ROYAUTÉ DE LA VIERGE-MÈRE

La définition du dogme de l'Assomption de Notre-Dame a ramené l'attention des théologiens sur sa royauté. Il n'est aucunement hasardé d'affirmer que cette royauté est incontestable. Les Pères, la liturgie, la surnaturelle divination des fidèles, l'enseignement ordinaire du magistère la proclament avec assurance. La récuser serait plus que téméraire.

Les titres qui fondent cette royauté sont surtout la maternité divine, la coopération à la Rédemption, la distribution des grâces de salut. Ces titres sont mis en avant par ce que nous appelons, pour faire court, la Tradition. La difficulté se dessine dès qu'il s'agit de montrer comment la royauté de Marie surgit des titres énoncés. Elle s'aggrave dès que l'on s'applique à préciser quelle est la portée de cette royauté. Aussi semble-t-il qu'il faille, en premier lieu, établir quelles sont les caractéristiques possibles de cette royauté.

PRÉCISIONS INDISPENSABLES

1. La royauté de Marie ne peut se concevoir qu'en dépendance de la royauté du Christ, dont elle sera une participation. Elle ne s'exercera qu'en union avec le Christ et selon ses intentions. Tout, en Marie, se réfère au Christ. Sa royauté n'échappe pas à cette loi. La Vierge-Mère est reine,

grâce à son Fils, en Lui, avec Lui et par Lui, pour reprendre une formule consacrée.

2. Pour ne pas s'exposer à donner dans des outrances qui ne s'accorderaient ni avec la foi ni avec une dévotion de bon aloi, il importe de voir très justement ce que représente la participation de la Vierge aux attributs du Verbe Incarné, qui est son Fils. Les prérogatives « messianiques » de la sainte Mère de Dieu ne sont pas comme une irradiation jaillissant de la mission messianique de l'Homme-Dieu, à la façon dont la lumière sort d'un foyer, en nous apportant son éclat, moins intense peut-être, mais identique en sa nature. Elles ont une ressemblance marquée avec la puissance du Christ-Sauveur, mais elles ont leurs traits propres, du fait qu'elles n'en sont pas comme les gouttes d'une coupe qui déborderait, ou comme les miettes d'un pain que l'on partagerait. Elles « participent » aux pouvoirs du Christ, ce qui signifie que Marie en reçoit comme une empreinte, ou, si l'on préfère, une sorte d'affinité qui la rend capable de collaborer avec son Fils et d'agir, en union avec lui, pour les mêmes fins, quoique avec une efficacité qui, d'elle-même, serait insuffisante. Dans l'œuvre du Christ-Roi, comme dans celle du Christ-Rédempteur, elle réalise un surcroît que le Père a prévu, qu'il a voulu, qu'il daigne regarder avec complaisance et agréer comme lié, par prédestination, à l'action, seule nécessaire, du divin Sauveur.

3. Procédant de la royauté du Christ, la royauté de Marie ne coïncidera pas de tout point avec celle de son Fils, même en tenant compte de la subordination qui lui est inhérente. En particulier, ainsi que nous le montrerons, elle pourra être sujette, dans son activité, à certaines restrictions, commandées par sa vocation de Vierge-Mère et de médiatrice miséricordieuse. L'étendue de son pouvoir royal, pris en lui-même, n'en sera pas diminuée pour autant. Nous n'en serons donc aucunement gênés pour la saluer Reine du ciel et du monde, Reine des anges et des hommes, Reine de la création et Reine de l'Église. De la sorte, nous serons en

plein accord avec le témoignage des homélies des Pères, ainsi qu'avec toute une tradition monumentale de mosaïques anciennes et de peintures.

VUES INSUFFISANTES

1. Nous défigurerions la royauté de Marie si nous n'y voyions que cette *royauté d'excellence*, qui se fonde sur une richesse, impossible à inventorier, des dons de la nature et de la grâce, et qui fait que les êtres les plus comblés, selon le principe souvent énoncé par saint Thomas d'Aquin, exercent une influence bienfaisante sur ceux qui ont moins reçu. Cette royauté d'excellence est comme une source débordante, ou, pour recourir à une autre image, comme un centre actif d'ébranlement, de puissance d'éveil, à l'égard des êtres moins favorisés. Le Docteur Angélique l'attribue aux anges les plus élevés, aux créatures les plus parfaites. Il s'impose de la reconnaître à Marie, la créature qui est le chef-d'œuvre de l'univers. Elle domine par les qualités, qui ne sont pas à l'échelle commune, de son cœur, de son intelligence, de sa volonté, de ses vertus. Par la splendeur de son âme et de son corps, elle prime tous les êtres créés. Elle rayonne et *subjugue* au plus haut point qui puisse se concevoir. Et *subjuguer*, n'est-ce pas une façon de *régner* ? Cette primauté d'ordre moral affleure certainement dans les litanies où Notre-Dame est invoquée comme Reine des patriarches, des prophètes, des apôtres... de tous les saints. En elle, comme dans un foyer, se rejoignent, se fondent tous les rayonnements de la sainteté incréée, spécialisés de façon plus ou moins tranchée, dans les diverses catégories de saints. A ce titre, elle est « Miroir de sainteté » pour toutes les vocations. A chacune d'elles, elle se présente comme un modèle très lisible et très persuasif de vertu.

2. Nous n'entrerions pas non plus au cœur de la royauté propre à Notre-Dame si nous ne lui reconnaissions que cette domination universelle, dont saint Paul nous affirme qu'elle

est l'apanage du chrétien : *Tout est à vous : Paul, Apollos, Céphas, le monde, la vie, la mort, le présent, l'avenir. Tout est à vous, mais vous, vous êtes au Christ, et le Christ est à Dieu* (1 Cor., 3, 21-23.) L'unité avec le Christ nous introduit dans ses droits. Étant fils en lui, qui est le Fils éternel, par lui *nous possédons la terre*, et nous sommes *les héritiers de Dieu*. Tout l'univers, comme tous les temps, sont à notre service, tout converge vers notre salut définitif et parfait.

Ces avantages nous sont assurés à la mesure des dépouillements qui nous préparent à *revêtir le Christ* plus complètement. Notre-Dame, si simple, si pure, d'une ressemblance si éclatante avec Jésus, les a possédés avec opulence. Toute l'histoire avait progressé vers elle, préparant sa naissance, en vue de l'avènement de Jésus. Tout était au service de son âme, si saintement libre. Tout lui appartenait d'un droit que son Fils lui communiquait à proportion que croissait sa fidélité, qui fut toujours sans défaut. Domaine immense, certes, et supériorité des plus nobles, des plus enviables! La royauté particulière à la Mère de Jésus est d'un autre ordre, qui est plus sacré, conférant une autorité qui a son influence sur les destinées des hommes et du monde.

C'est en approfondissant les titres qui la soutiennent que nous avons quelque chance d'en découvrir l'étendue, d'en mesurer la puissance, d'en saisir l'activité caractéristique.

LA MATERNITÉ DIVINE, TITRE PRIMORDIAL DE LA ROYAUTÉ DE MARIE

Nous sommes obligés de sortir de la sphère des réalités purement humaines. Une reine-mère ne participe pas nécessairement aux prérogatives royales de son fils. Elle n'en reçoit qu'un reflet qui l'auréole, un prestige qui l'ennoblit. Son honneur est d'avoir pour fils un roi, sans qu'elle en partage les droits.

Le cas de la Mère de Jésus est différent. Il est même tout autre. C'est sûr qu'elle est la Mère du Roi des rois. Privilège incomparable, mais qui ne l'investirait pas d'une authentique royauté, si sa maternité, de par la volonté de Dieu, ne bénéficiait pas de propriétés toutes particulières qui lui dressent un trône royal près du trône de son Fils.

La Bulle *Ineffabilis Deus*, où Pie IX définit l'Immaculée Conception, nous enseigne que sa maternité fait de Marie l'associée très intime de son divin Fils, participant à ses fonctions « messianiques », les exerçant avec lui et en sa dépendance, étant sauves toutefois les prérogatives inaliénables de son Fils et étant respectées toutes les convenances qui pouvaient exiger que Marie n'agît point selon tous ses pouvoirs, si réels fussent-ils. Saint Thomas d'Aquin (III[a], q. 27, a. 5, ad. 3), avec une belle finesse, souligne cet aspect :

> Il est hors de doute que la Bienheureuse Vierge a reçu excellemment le don de Sagesse, la grâce des miracles, et même le don de prophétie, tout comme le Christ les posséda. Cependant, il ne lui fut point accordé de déployer pleinement l'activité de ces dons ou d'autres analogues, comme le Christ en eut le privilège, mais seulement dans la mesure qui convenait à sa condition... Ainsi n'utilisa-t-elle pas sa Sagesse pour enseigner, ce qui eût débordé les convenances féminines.

Le Protévangile (Gen., 3, 14-15), lu à la lumière de saint Paul et de la Tradition, nous fait comprendre qu'il y aura une femme qui sera éminemment la Femme de la Promesse, qu'elle sera « messianique » avec son Fils et dans sa mouvance. Comme une nouvelle Ève, elle entrera dans le rôle d'un nouvel Adam, qui naîtra d'elle et qui créera pour Dieu un peuple nouveau, le rachetant, le sanctifiant, le gouvernant selon des desseins éternels de miséricorde. Aussitôt après la chute et les bouleversantes condamnations qu'elle avait provoquées, Dieu dresse en pied, devant l'humanité désorganisée, le Messie, source unique désormais

de tout espoir d'une remise à neuf. Au cours de siècles de Révélation, sa figure se dessinera avec plus de précision. Ses diverses fonctions se spécifieront. Il apparaîtra dans la multiple majesté d'un Rédempteur, d'un Prêtre, d'un Roi, d'un Docteur.

Le rôle de la Femme de la Promesse prendra aussi plus de netteté. La vivante pensée scrutatrice de l'Église, guidée et aiguisée par le Saint-Esprit, sera amenée à proclamer, à définir même infailliblement, des secrets touchant à l'être spirituel de la Vierge-Mère et à sa communion aux mystères du Messie, que l'exégèse et la théologie n'eussent sans doute jamais aperçus dans une lumière irrésistible. Intuitions progressives, couronnant des tâtonnements et des hésitations, où l'Église déjà pressentait vers quelles découvertes elle s'acheminait. Intuitions qui ne peuvent d'ailleurs se référer qu'au contenu de ce qui a été révélé réellement par Dieu, sinon ni l'Immaculée Conception ni l'Assomption n'auraient pu être proposées aux fidèles comme des dogmes de foi divine.

Pour ce qui concerne les harmonieuses affinités de « la Femme » du Protévangile avec son Fils, l'Homme-Dieu, la Bulle de Pie IX, définissant l'Immaculée Conception, fut un aboutissement où se condensait *officiellement* le résultat de la vivante contemplation séculaire de l'Église devant la splendeur de Marie. Contemplation que l'on pourrait comparer à l'action d'un prisme qui décompose la lumière dont on n'apercevait d'abord que la blancheur. Désormais, « la Femme » de la Genèse apparaîtrait plus clairement dans sa participation aux prérogatives messianiques de Celui qui est son Fils.

Cette loi de la communication de ses attributions de Sauveur par Jésus à sa Mère, en vue d'une association très intime, quoique subordonnée, est comme le foyer d'où rayonne le rôle de Marie dans son ampleur. Elle est le principe qui fonde la participation à la rédemption du genre humain. Elle nous autorise aussi à proclamer la royauté de Marie. En un mot, c'est cette loi, où la maternité divine nous apparaît dans sa richesse réelle, qui permet d'opérer

la synthèse solide des divers aspects de la vocation de Marie par rapport au salut du monde.

PORTÉE DU « FIAT » DE L'ANNONCIATION

Du même coup, l'efficacité du consentement de la Vierge au mystère de l'Incarnation, au beau jour de l'Annonciation, est mise en pleine lumière. Par son assentiment, si délicatement requis par Dieu, la Vierge donnait à l'humanité et au monde, en la personne du Christ, sa destinée : destinée qui se réaliserait d'abord dans le Christ, Chef d'une humanité reprise en lui, et qui agirait sur les destinées individuelles, en vue de les regrouper dans l'Église qui est son Corps, et de les acheminer ainsi vers leur fin dernière. De la sorte, le consentement de Marie à l'Incarnation lui assurait une large part dans des destinées qui aboutissent au salut. Elle en devenait la Reine. Régner, au sens profond, c'est conduire sûrement avec sagesse et force, vers les biens qu'il faut conquérir. C'est gouverner les libertés pour qu'elles soient obligées de choisir ce qui favorise l'ordre tel que Dieu le pense de toute éternité. A Marie, nous devons le Chef qui précède et entraîne tous les hommes de bonne volonté dans un ensemble organique, qui est l'Église, vers la possession du Bien parfait, vers la grande paix de la connaissance et de l'amour comblés.

Pour les hommes, une nouvelle impulsion vers le Père est née du *Fiat* de l'Annonciation, impulsion qui ne s'épuisera pas, qui jamais ne s'atténuera. Toutefois, Marie n'est pas seulement à l'origine de cette poussée. Grâce à son admission aux prérogatives messianiques de son Fils, nous sommes entrés en sa sujétion. Nos destinées ne relèvent pas d'elle uniquement par l'élan qu'elle a inséré dans l'humanité, en lui donnant le Christ. Elle a sa part à la royauté qui appartient en plénitude à son Fils. Elle est devenue Mère en plongeant de toute sa foi et de tout son amour dans le mystère messianique de son Enfant, l'atteignant dans toute

sa réalité concrète, avec une simplicité qui se passait d'analyse. Et Dieu répondait à tant d'humilité et à tant de charité en la faisant corédemptrice et en l'investissant d'une authentique royauté qui lui donnait de nous dominer et de nous gouverner, dans une concorde absolue avec Jésus. Au jour de l'Annonciation, nous ne recevions pas seulement une Mère. En elle, c'est une Reine aussi qui nous était accordée. La royauté de Marie, selon le plan providentiel, est aussi rigoureusement inséparable de sa maternité que l'est sa plénitude de grâce.

CORÉDEMPTION ET ROYAUTÉ MARIALE

L'Homme-Dieu, né de Marie, est le Roi de l'Univers, d'un droit absolu, qui est inséparable de sa Personne. Le Christ n'a pas de personnalité humaine. Son humanité, si concrète et si parfaite soit-elle, ne jouit pas de cette autonomie complète qui caractérise la personnalité. Elle n'est pas un petit univers ayant sa consistance dans ses propres limites et agissant en toute indépendance, dans sa sphère. Non point que l'humanité ne soit point complète, ni qu'elle n'ait toute son activité, mais elle est et elle agit dans le Verbe, auquel elle est unie et qui lui communique sa personnalité éternelle de Verbe. C'est pourquoi l'Homme né de Marie est Dieu. Étant Dieu, il possède les droits inviolables de Dieu, entre autres celui de la royauté absolue sur toute chose. Au surplus, la plénitude unique de la grâce qui est le privilège de son âme humaine, lui assure, en tant qu'homme, prééminence et souveraineté sur tous ceux dont il est devenu le frère. Ce que nous avons dit jusqu'ici de la royauté de Marie sur l'humanité et sur le monde est en rapport avec cette royauté que le Verbe-Incarné possède par *droit de naissance*. Marie, en tant que Mère du Verbe, participe à cette royauté[1].

1. Cf. saint Thomas, III[a], q. 8, q. 58, a. 3, c. etc.

Le Christ revendique la *royauté universelle* à un autre titre, *le titre de la conquête*. C'est ce titre que saint Paul met souvent en lumière, lorsque, avec une joie exultante, il donne à Jésus le nom de « Seigneur ». Il n'est que de feuilleter ses Epîtres pour constater combien sont nombreux les passages où étincelle comme un joyau ce nom de « Seigneur ». Sans doute ne méconnaît-il pas le titre éternel du Christ à être Roi. Et sans doute aussi voit-il nettement que le titre de conquête s'enracine dans le titre de naissance, ainsi qu'il ressort du Prologue de l'Épître aux Romains, où nous lisons cette affirmation grandiose que *le Fils, issu selon la chair de la race de David, a été établi selon son esprit de sainteté dans sa puissance de Fils de Dieu par sa résurrection d'entre les morts, Jésus-Christ, Notre-Seigneur* (Rom., 1, 3-4). Le Christ, Fils de Dieu, naissait Roi, Roi dans l'unité de la Sainte Trinité. Toutefois, en tant que Christ, en tant qu'Homme-Dieu, il devrait, en nous rachetant, conquérir sa royauté, à un autre titre que celui de la divinité du Verbe. Il devrait mériter le plein rayonnement et le complet exercice de sa royauté. Il devrait se constituer, en mourant, un peuple qui lui appartiendrait au titre de la mort rédemptrice et qu'il gouvernerait de plein droit, comme racheté et acquis irrévocablement. Ces vérités fondamentales que saint Paul proclame tant de fois avec un accent triomphant ne sont que la traduction de cet appel que saint Pierre, en concluant son premier discours, lançait avec tant d'autorité : *Que toute la maison d'Israël le sache donc avec certitude : Dieu l'a fait Seigneur et Messie, ce Jésus que vous avez crucifié* (Act., 2, 36).

Dès que nous admettons que la Vierge-Mère a collaboré avec le Rédempteur au salut du monde, nous proclamons qu'elle a sa part aussi dans la royauté acquise par son Fils, au prix de son Sang. La corédemption est un titre de plus à la royauté universelle de Marie. Celle-ci en sort comme la seigneurie absolue du Christ, toutes proportions gardées, est appelée par sa mort conquérante, qui lui méritait une résurrection glorieuse, dont l'aboutissement serait le ciel,

où il s'assoirait à la droite du Père, partageant sa majesté et sa puissance, exerçant pleinement sa domination sur *le peuple qu'il s'était acquis* (1 Pet., 1, 9; Act., 2, 32-35).

Nous n'avons pas à développer ici les raisons qui fondent la corédemption. Nous l'acceptons de l'enseignement commun. Les théologiens n'en donnent pas tous la même explication, mais, quelle que soit la façon dont la Mère des douleurs a contribué à nous racheter, il est hors de conteste qu'ayant travaillé avec son Fils à ressusciter spirituellement ceux qui étaient « étrangers à la vie de Dieu » et à redonner la liberté à ceux qui n'étaient qu'un immense peuple d'esclaves, elle a acquis un droit de régence sur le peuple nouveau qu'elle a constitué pour Dieu. Avec son Fils, elle fut héroïquement ouvrière de l'Unité chez tous ces enfants de Dieu que le péché et les convoitises mauvaises avaient désagrégés en une innombrable poussière d'égoïsmes éhontés et orgueilleux.

Le peuple nouveau est d'abord et principalement le peuple du Christ. Il est aussi, à un degré moindre, mais à un titre très fondé, le peuple de Marie. Nous sommes les enfants de la Mère de Jésus, ce qui nous oblige à la vénérer, à l'aimer, à lui obéir. Nous sommes, au surplus, rassemblés en une communauté, en une Église, en un peuple, cimenté par le Sang de Jésus et par les larmes de Marie. De ce chef, nous devons à la sainte Corédemprice la soumission de sujets à l'égard d'une reine. Le *Fiat* de l'Annonciation avait consacré Reine celle qui consentait à devenir la Mère de Jésus, le Roi des rois. Le *Fiat* du vendredi saint, au pied de la Croix, couronne Notre-Dame de droits royaux qu'elle s'est acquis en nous enfantant à la vie divine, que nous avions rejetée, et en nous regroupant en une seule famille qui s'acheminera de concert vers l'éternelle maison du Père.

ASSOMPTION ET FÉCONDE ROYAUTÉ DE GRACE

Personne moins que Marie n'a vécu pour elle seule. Comme son Fils, elle n'est, elle ne vit, elle n'agit que pour

rétablir le Royaume de Dieu. Son existence se déroule, parallèle à celle de Jésus, mais modelée par elle et attirée dans ses mystères. C'est au ciel, à la droite du Père, dans la toute-puissance de sa royauté glorifiée, que Jésus est pleinement « Christ et Seigneur ». De même, c'est depuis sa présence près de son Fils, dans la majesté de son « Assomption », que Marie, recueillant les fruits de son héroïque corédemption, exerce sa royauté universelle sur les rachetés et sur le monde, dont le sort est solidaire, au dire de saint Paul, de celui des âmes (Rom., 8, 19-22). Jusqu'au bout, la destinée de Marie se mettra à l'unisson du drame rédempteur. Jusque dans le ciel, elle sera l'associée de son Fils. Le Christ glorieux *se présente pour nous devant la face de Dieu* (Hébr., 9, 24), *toujours vivant pour intercéder en notre faveur* (Hébr., 7, 25), *étant devenu pour tous principe de salut éternel* (*ibid.*, 4, 9), *capable de sauver de façon définitive ceux qui vont à Dieu par Lui* (*ibib.*, 7, 25).

Les labeurs de la Rédemption sont finis. Dans la perfection de son sacerdoce, fort des mérites acquis qui assurent à son « intercession » une infaillible efficacité, le Christ monnaye la Rédemption au profit de l'Église qui passe, telle une caravane de nomades, au long des siècles qui se succèdent. Et c'est une rosée de grâces qui tombe sur la colonne en marche vers l'éternité. Le « Sacerdoce royal » du Christ est à l'œuvre, puisque c'est par les grâces actuelles et, de façon éminente, par le don de persévérance, que nous sommes sûrement *dirigés* et effectivement *conduits* vers notre destinée définitive. Pour désigner cette opération de salut, la liturgie emploie le verbe « *gubernare* — gouverner » qui met en relief son caractère royal, c'est-à-dire l'impulsion qu'elle nous donne pour que nous atteignions le but surnaturel auquel nous sommes prédestinés.

Dans sa grandeur d'Ève nouvelle, nous apercevons Marie, près du Christ, qui règne du haut de sa gloire, sur les rachetés. En union avec son Fils, la diligente Corédemptrice poursuit l'œuvre inaugurée au pied de la Croix. Elle continue sa médiation, elle ramène au bercail du Père les brebis égarées, elle obtient que soit distribué le capital de mérites

et de grâces constitué par son Fils et auquel elle a joint l'imploration de sa prière et de ses larmes. Certes, l'octroi de toute grâce ne se conçoit aucunement sans l'intervention de la Sainte Trinité et du Christ. Seule cette intervention est indispensable de façon absolue et seule elle est suffisante. Et cependant personne ne peut nier que Dieu ait voulu que Marie ait un rôle à tenir dans la distribution des grâces. Les Souverains Pontifes, les théologiens, l'intuition des fidèles souscrivent à l'envi à l'affirmation de saint Bernard que « tout nous parvient par Marie ».

Il n'entre pas dans notre propos de développer et d'approfondir cette croyance si chère au cœur des chrétiens. Nous n'avons qu'à relever le pouvoir royal de Marie sur nous, qu'elle comporte. Il ressort de ce que nous venons de dire au sujet du Christ qui, des hauteurs des cieux, nous fait avancer, par ses grâces, sur le chemin de l'éternel bonheur. La Vierge-Mère aussi, telle une reine, nous oriente vers le ciel et nous y introduit, par la part qu'elle prend à l'octroi de toutes les grâces, de la persévérance finale tout particulièrement. C'est pour en être convaincue que l'Église nous invite à redire sans nous lasser la supplication qu'elle a pieusement ajoutée à la partie inspirée de l'*Ave Maria* : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. » Ainsi sommes-nous, dans les instants successifs de nos vies, *gouvernés* par une tendresse maternelle et par une autorité royale et *conduits* à coup sûr, si nous nous y prêtons, au delà du temps, dans l'éternité, où Dieu se prodigue à ses élus.

Il y a une leçon lumineuse sur les fonctions « messianiques » de Corédemptrice et de Reine, reconnues à Notre-Dame, dans ce titre de *Janua Coeli — Porte du Ciel* que l'Église ne craint pas de lui décerner, alors que le Christ s'est donné lui-même comme *la Porte par laquelle il faut entrer pour arriver au Père*. Tant il est reçu dans l'Église que Marie, sans aucunement découronner le Christ de ses prérogatives inaliénables, y communie à son rang et leur apporte une collaboration, qui en dérive, non point pour com-

bler une lacune, mais comme pour l'accompagner d'harmoniques de tendresse humaine et maternelle.

Portique royal, ouvrant sur le ciel : telle est l'acclamation brûlante d'imploration que l'infaillible Église adresse à Notre-Dame dans ses litanies.

ESSAI D'ÉCLAIRAGE SUPPLÉMENTAIRE

Soulignons encore que le Docteur Angélique[2] nous livre un maître principe lorsqu'il affirme qu'il convient de distinguer entre une grâce ou un charisme et son usage. Il reconnaît à Marie les dons de sagesse, de thaumaturgie, de prophétie, d'autres dons analogues..., mais il précise « qu'elle ne s'en servit pas, selon toute leur amplitude — *non tamen accepit ut haberet* « *omnes* » *usus harum gratiarum* ». Leur activité se règle sur la condition de la Vierge-Mère, *secundum quod conveniebat* « *conditioni* » *ipsius*. Ainsi le don de sagesse eut son emploi dans la contemplation, mais non point dans l'enseignement, auquel cependant il est aussi approprié. Il y a dans ces considérations un principe précieux pour couper court à certaines difficultés que l'on pourrait élever contre les *fonctions* de la royauté que nous attribuons à Marie.

Étant reine, dira-t-on, quelle part a-t-elle aux pouvoirs législatif ou judiciaire ou coercitif du Christ-Roi ? Et que peut-elle apporter à l'exercice de ces pouvoirs ? Répondons, d'une façon générale, avec le Docteur commun, qu'elle peut être investie de ces pouvoirs « sans en avoir tout l'usage ». Mais descendons dans le détail. Le Christ-Roi est le législateur souverain de la Nouvelle Alliance. C'est lui qui est la source des lois qui régissent son royaume spirituel. La Vierge-Reine prend ces lois à son compte, puisqu'elles sont portées pour un peuple qui est aussi son peuple. Aussi les promulgue-t-elle en union avec son Fils, en y adhérant de

2. III^a, q. 27, a. 5, ad 3.

toute son âme, en les approuvant de toute sa sagesse. Et c'est elle de qui l'Église nous engage à invoquer « la très libérale providence » (*Enchir. Indulg.*, 1950, n. 409) qui nous obtient les grâces nécessaires pour aimer la loi, l'appliquer aux conditions concrètes, la pratiquer sans défaillance. C'est donc à juste titre que la liturgie, dans certaines messes de la Vierge, élève vers elle l'imploration qui, dans la secrète du cinquième dimanche après l'Épiphanie, monte vers le Seigneur : « *Nutantia corda tu dirigas* — Dirigez nos cœurs hésitants. »

Au reste, saint Thomas, tout imprégné de la doctrine de saint Paul, n'affirme-t-il pas que « la loi nouvelle consiste principalement dans la grâce du Saint-Esprit, qui est accordée aux chrétiens »[3]? et que tout le reste de cette loi nouvelle n'est que secondaire, relatif, soit pour nous disposer à accueillir la loi intérieure et spirituelle, qui est semée en nous, comme un instinct vivant de l'Esprit-Saint, soit pour nous indiquer comment nous conduire pour faire droit à toutes les exigences de la sainte loi intérieure ? Il s'ensuit que, même si Marie était étrangère à la promulgation des prescriptions de Loi nouvelle, son élément essentiel qui est une « loi d'amour » agissant et inclinant par le dedans, serait de son ressort, puisque toute grâce est de son domaine et que la loi intérieure d'amour est la plus noble et la plus nécessaire manifestation du « gouvernement » qui nous met en mouvement vers notre fin béatifiante. Ainsi se révèle excellemment le pouvoir royal de Notre-Dame, dans la part qui lui revient, en la naissance et en la croissance de la dynamique loi intérieure, qui est le trait caractéristique de la Loi nouvelle.

Le pouvoir royal ayant la loi pour objet est le pouvoir fondamental, mais deux propriétés en procèdent pour lui assurer, dans le gouvernement de créatures qui peuvent s'y dérober, toute son efficacité. Ces deux propriétés sont le pouvoir judiciaire et celui de répression. Il n'est pas indispensable qu'ils se rencontrent dans la fonction royale de

3. Ia-IIae, q. 106, a. 1, etc.

Notre-Dame. D'autre part, rien ne paraît s'opposer à ce que nous les lui reconnaissions dans leur réalité *foncière*. Pour ce qui est de l'exercice effectif de ces pouvoirs, il nous sera loisible, afin de sauvegarder le caractère maternel de sa royauté, de faire appel au principe énoncé par le Docteur Angélique, concernant la restriction, quant à leur usage, de dons réellement possédés par la Vierge.

Et de fait, la « Tradition » voyant en elle « la Mère de miséricorde », ne semble lui accorder aucune part dans l'exercice du ministère de justice de son Fils. Nous aussi, saluons en Notre-Dame la Reine toute miséricordieuse : « *Salve Regina, Mater misericordiae*... Nous vous saluons, ô Reine, Mère de miséricorde ». Sa royauté sur nous n'en sera pas moins réelle, elle n'en sera que plus attirante, plus vénérable, plus aimable.

L. Jambois

HYMNES
DU NOUVEL OFFICE DE L'ASSOMPTION

traduction rythmée

HYMNE DE MATINES : SURGE JAM TERRIS

Lève-toi! L'âpre hiver vient de quitter le monde,
Les fleurs donnent aux prés leur riante parure;
Toi qui, divine mère, as enfanté la Vie,
Lève-toi, ô Marie!

Brillante comme un lis dans un buisson d'épines,
Tu foules seule aux pieds l'inventeur de la mort,
Cueillant le fruit laissé par nos parents coupables
Dessus l'arbre de vie.

Arche que Dieu bâtit d'imputrescible bois,
Tu conserves la manne où gît une vertu
Qui, du sein des tombeaux, fera surgir un peuple
D'ossements ranimés.

Très docile instrument d'une âme souveraine,
Ta chair ne devait point tomber en pourriture;
Bien plus, jointe à l'esprit pour une éternité,
Elle tend vers les cieux.

Lève-toi! Monte au ciel, t'appuyant sur l'Aimé;
Reçois le diadème où brillent des étoiles;
Tes fils, en chœurs joyeux, te disent bienheureuse
Accepte leur cantique.

Louange soit sans fin au grand Dieu Trinité,
Qui posa sur ton front, ô Vierge, une couronne
Et dont la Providence en toi nous a donné
Une Reine, une Mère. Amen.

HYMNE DE LAUDES : SOLIS, O VIRGO

Le soleil t'enveloppe, ô Vierge, en ses rayons,
Tu couronnes ton front de deux fois six étoiles,
De la lune tu fais l'escabeau de tes pieds,
Tu resplendis de gloire.

Triomphant de la mort et des lois de l'enfer,
Tu sièges près du Christ, attentive à nos vœux,
Et la terre et le ciel en leurs chants te proclament
Leur très puissante Reine.

Mais le cruel serpent s'obstine à menacer
De ses coups les enfants que l'on t'a confiés :
Viens, Mère, par pitié! Attaque le Malin
Et brise-lui la nuque.

Protège les tenants de la divine foi,
Ramène au saint bercail ceux qui l'ont délaissé,
Rassemble de partout les peuples attardés
Dans l'ombre de la mort.

Des pécheurs, douce Vierge, implore le pardon,
Soutiens le malheureux, l'infirme et l'indigent;
Pour tous sois le fanal éclairant les écueils,
Sûr espoir de salut.

Louange soit sans fin au grand Dieu Trinité,
Qui posa sur ton front sa lumière, ô Marie,
Et dont la Providence en toi nous a donné
Une Reine, une Mère. Amen.

LA PAIX DE LA CONFESSION

Le 21 mars dernier, Témoignage chrétien *lançait une enquête sur la confession. La masse énorme, dit-on, des réponses reçues et la gravité du sujet valent bien que nous nous arrêtions une fois encore sur ce thème, ou plus précisément sur un aspect de ce thème.*

Cet aspect est celui qui fut évoqué par Jacqueline Albert-Lambert lorsqu'elle ouvrit le débat. Le titre de son article portait : « Qu'attendons-nous de la confession? », et elle ne craignit point de le souligner par ce sous-titre symptomatique : Et l'angoisse est entrée dans le cœur des hommes. *La conclusion était un « appel au secours » afin que « l'on nous aide à nous délivrer enfin de cette angoisse intolérable : celle d'avoir pris* l'habitude *de n'offrir à notre Dieu que l'abri misérable de cœurs insuffisamment nettoyés, de consciences inquiètes, encore assombries par le sentiment aigu que nous sommes indignes et que la paix que l'on nous donne ne nous rassure pas ».*

Qu'attendons-nous de la confession?

Peut-être le verrions-nous mieux si nous retournions la question : d'où vient la paix qu'il serait assez normal d'éprouver lorsque nous avons reçu le sacrement? Et d'abord quelle est cette paix?

Si paradoxale que soit la réponse, elle n'est pas niable : la paix que nous recevons est la paix du regret enfin consenti, la paix de la douleur *que cause en nous le péché commis. La grâce du sacrement de pénitence est de nous amener à ce regret, à cette brisure d'un cœur pénitent, et conséquemment à cette paix qu'engendre en nous l'ordre rétabli par cette douleur. Si nous refusons la douleur, si nous n'éprouvons aucun regret — dussions-nous d'ailleurs, malgré notre effort, pécher de nouveau —, il est normal que nous ne ressentions pas cette paix.*

Que l'on nous entende bien cependant. Douleur, regret, paix sont choses spirituelles; et de même les verbes éprouver, ressentir, désignent des actes spirituels. Il est possible que nous ne « ressentions » rien du tout en notre sensibilité. Il est même possible, hélas! que nous éprouvions encore quelque attrait sensible

pour un péché qui flatte la chair ou le moi. Cela n'est pas l'idéal, mais cela est bien naturel et courant! Le regret dont nous parlons réside essentiellement dans la volonté : c'est une détestation du mal qui s'inspire de l'amour de Dieu retrouvé. Mais ne divisons pas non plus, sous prétexte de donner sa part à la volonté, un mouvement qui est un. Il n'est pas anormal, même si la « nature » y retrouve difficilement son compte, que ce regret s'accompagne d'une douleur sensible, éprouvée. Toutes les larmes ne sont pas hypocrites. Certaines qui accompagnent la conversion peuvent être, au contraire, le signe d'un repentir très fort et très douloureux. L'important est de se rappeler que la contrition est essentiellement dans le cœur et non dans les larmes ou dans la douleur éprouvée sensiblement.

Comment obtiendrons-nous cette douleur et cette paix concomitante? — En nous plaçant délibérément dans le vrai. Pécheurs, nous avons gâché en nous l'œuvre de Dieu; nous avons rusé avec ses commandements, nous en avons pris à notre aise avec son amour. Soyons loyaux vis-à-vis de Dieu. Mettons-nous intérieurement en face de lui et là, honnêtement, voyons notre mal, avouons secrètement notre péché. Puis, décidés devant Dieu à marcher dans la vérité, allons jusqu'au bout : que notre aveu aille au Christ lui-même, qu'il soit sanctionné par son ministre et que nous recevions humblement la réparation demandée. Voilà la source de la paix : ce pas décidé dans le vrai pour rompre avec notre péché. La douleur est essentiellement cette brisure libératrice qui nous fait sortir de notre péché et entrer dans le vrai.

Cette démarche libératrice n'est pas cependant notre seul fait. Le Christ est là, au fond de notre cœur. C'est lui qui a éveillé notre regret, qui l'a mûri, qui l'a parfait, et qui, finalement, l'a agréé dans un rite social en nous réconciliant. C'est lui qui, intérieurement, pour nous faire rentrer en grâce totalement auprès de Dieu, nous a entraînés à soumettre notre repentir aux chefs de son Église.

Beaucoup de pénitents pensent que le pardon, la grâce, la réconciliation leur seront accordés par l'absolution sans qu'ils aient à changer intérieurement, à la manière dont une chose inerte reçoit une bénédiction. Ils ne cherchent que « l'effet » et

pensent que celui-ci est indépendant de leurs propres actes. Mais comment la grâce pourrait-elle obtenir son effet — qui comporte le retournement de la volonté, ou son affermissement (là où il n'y a que des péchés véniels) — si la volonté demeurait inerte? Au vrai, le pénitent entre lui-même en jeu dans la constitution du sacrement. Il en apporte la matière. Ce n'est pas l'absolution du prêtre qui « cause » seule la grâce du pardon, c'est l'absolution liée au regret avoué du pénitent. C'est tout le dialogue pécheur-prêtre qui est « cause » — bien que d'une manière différente chez celui-ci et chez celui-là. Si humble que soit son rôle, le pénitent a néanmoins sa part de causalité en cet instrument de grâce qu'est le sacrement.

J'entends que l'on insiste : mais si le regret est l'effet de la grâce sacramentelle, comment peut-il en être aussi la cause? Répondons simplement en notant deux différences : d'une part, le regret qui opère dans le sacrement et produit la grâce n'est pas simplement le regret intérieur, mais le regret exprimé *au prêtre et* joint *à l'absolution. Son rôle de causalité est analogue à celui d'une matière par rapport à une forme dans une cause matérielle quelconque. D'autre part, le regret qui concourt au sacrement n'est pas toujours un regret parfait avant le recours au prêtre : ce peut être un commencement de conversion, la démarche initiale du pécheur. Jointe à l'acte sacerdotal, cette démarche produira la grâce, c'est-à-dire qu'elle fera d'un commencement de regret, d'un « retour », inspiré par la crainte ou la honte, une contrition authentique, « parfaite », inspirée par l'amour de charité.* Repentez-vous et convertissez-vous, pour que vos péchés soient effacés (Act., 3, 19).

Une fois encore, cependant, ne matérialisons pas ces actes. L'ordre logique que nous décrivons n'est pas nécessairement un ordre temporel. La libéralité de Dieu et sa miséricorde transcendent le chemin de nos hésitations. Des délais sont possibles, imputables à nos retards, non à ceux de Dieu. Car Dieu regarde le cœur et donne sa grâce dès que nous y cédons. Il se peut avant que nous nous confessions, ou même seulement après. Cependant, le rite d'aveu et d'absolution demeure pour nous non seulement le lieu privilégié de notre contrition, mais la source sacramentelle de tout regret qu'engendre en nous la grâce du

Christ crucifié. Si notre volonté est convertie avant *le rite sacramentel, ce n'est pas sans que nous ayons l'intention de nous confesser; et cette « intention » commence pour nous cette démarche du pénitent qui, rendue parfaite par l'absolution, produit la grâce. L'intention de l'aveu est déjà alors sacramentelle. Si notre volonté, pourtant bien disposée, ne se détourne vraiment du péché qu'*après *le rite sacramentel, ce n'est pas non plus sans le secours de la grâce produite par le sacrement.*

En un mot, ce sacrement est une guérison, non une entrave. Il ne consiste pas en un geste extérieur, quasi magique, destiné à « couvrir » un péché qui aurait taché notre âme; il consiste à retirer la tache ou même la tare de notre âme en redonnant vie à celle-ci. « La paix que l'on nous donne » *ne nous rassurerait pas si elle ne venait que de l'extérieur. Mais, précisément, c'est de l'intérieur qu'elle vient. Elle vient d'où vient la vie. Et c'est pourquoi elle entraîne, comme la guérison, un certain déchirement. A nous d'accepter la douleur si nous voulons revivre et si nous aimons la paix de l'ordre.*

Notre cœur est insatisfait? — Mais qui prétendrait être satisfait tant qu'il ne possède pas Dieu dans la saisie de la vision béatifique? Tout le jour nous sommes brûlés par nos péchés passés? — Mais comment le pécheur repentant peut-il échapper à cette brûlure? Toute la vie nous soupirons dans cette vallée de larmes, gémissant du mal que nous commettons, mécontents du bien que nous omettons, douloureux de la dette que nous ne cessons de contracter et d'augmenter envers notre Sauveur? — Mais qui peut être quitte envers Dieu? Il n'y a pas à nous débarrasser d'une dette qui nous est aussi essentielle que notre nature. Il y a à l'accepter et à l'aimer, même si comme la profession du moine, au dire de saint Jérôme, elle transforme toute une part de notre vie en « un office de pleurs ». La véritable paix n'est pas celle de la tranquillité dans le mal ou de l'inertie devant le bien à faire. Fruit de notre union à Dieu, elle comporte aussi la douleur — aiguë et brûlante chez les saints — du mal commis et l'inquiétude de tout ce qui peut encore nous séparer de Dieu.

APOSTOLUS.

ÉLIE DANS L'HISTOIRE DU SALUT

Tout commence avec Abraham. Et tout l'essentiel est déjà dans l'âme d'Abraham : promesse de l'alliance et, au delà de l'alliance, d'une immense et mystérieuse effusion de grâce; foi inconditionnée; intimité avec Dieu, plus proche de la liberté des enfants que lorsque l'alliance sera corsetée d'une loi... Tout y est peut-être, mais encore à l'état inchoatif, germinal, inexprimé.

Avec Moïse commence la grande étape de l'alliance : l'ancienne Disposition, avec son caractère temporaire et caduc. La loi intervient, pédagogue indispensable, mais qui s'interpose entre Dieu et l'homme; un fardeau très lourd précise et matérialise l'exigence, avec le danger d'offrir à la conscience religieuse une facile satisfaction de soi.

Les prophètes seront les artisans de la troisième grande étape, cette fois directement orientée à la nouvelle et éternelle alliance. Ils prêcheront l'universalité de la puissance de Dieu, qui n'est pas lié à son peuple ni limité à un pays, l'exigence personnelle de ce Dieu de justice et d'amour, la sainteté du cœur, le culte intérieur, la liaison nécessaire de la morale et de la religion.

Or Élie est le premier prophète que la Bible nous fasse personnellement connaître. Nous en voyons bien passer quelques-uns avant lui, mais ou nous ne savons rien d'eux, — un Gad, un Nathan ne sont pour nous que des noms, — ou le titre est attribué d'une façon très générique : c'est seulement à partir de Samuel que s'est opérée, avec le sacre d'un roi, la séparation du politique et du charismatique, cette nécessaire distinction des

ordres qui devait assurer la liberté et la pureté du message prophétique; — ou bien il s'agit de ces *nabhis*, anonymes, ces professionnels de l'inspiration, qui vivaient en troupes nombreuses; aux époques anciennes, d'ailleurs, c'étaient de bons serviteurs de Yahweh; mais situés au plan du témoignage collectif, au niveau sociologique, ce n'était pas eux qui pouvaient faire progresser la religion en esprit et en vérité.

Élie a inauguré le prophétisme personnel à un des moments les plus graves de l'histoire d'Israël. Au milieu d'une certaine prospérité matérielle, la prévarication était universelle, et la révélation porteuse de tout l'espoir du monde semblait sur le point de disparaître, submergée par les idoles et le culte de la Nature. *Les enfants d'Israël t'ont abandonné, ils ont abattu tes autels, tué tes prophètes* (*les nabhis*), *je suis resté seul* (1 Rois, 19, 14)[1]. Élie est suscité pour sauver l'alliance, comme Moïse avait été choisi pour l'instaurer.

Et il est visible que bien des traits de son histoire ont été signalés intentionnellement pour mettre en relief son rôle magnifique de nouveau Moïse. Sans vouloir entrer dans le détail[2], allons

1. Sauf indication contraire, toutes les références à l'histoire d'Élie sont prises au premier Livre des Rois.

2. Notons quelques points de ces correspondances :

Élie emploie contre Achab des prodiges qui le forcent à reconnaître le vrai Dieu, comme jadis Moïse contre Pharaon.

Le feu du ciel tombe sur l'holocauste d'Élie, 18, 38, comme il avait consumé le grand sacrifice d'Aaron, Lev., 9, 24.

L'eau tombe du ciel à la parole d'Élie, 18, 45, comme elle jaillit du rocher sous la baguette de Moïse, Ex., 19, 6 E.

Élie n'hésite pas à égorger les quatre cent cinquante prophètes idolâtres, 18, 40, comme après la grande apostasie au pied du Sinaï, trois mille hommes du peuple élu furent massacrés sur l'ordre de Moïse, Ex., 32, 28 E.

La foudre consume les cinquanteniers, 2 Rois, 1, 9-14, comme les rebelles aux encensoirs de Nm., 16, 35.

Élie est nourri miraculeusement, par les corbeaux, par un ange, 17, 4; 19, 6, comme le peuple au désert par la manne, Ex., 16.

Élie souhaite mourir, 19, 4, *Prends ma vie*, comme Moïse : *Tue-moi, je t'en prie*, Nm., 11, 15.

Le passage du Jourdain de 2 Rois, 2, 8, réédite le miracle de la mer Rouge, Ex., 14, 21, et celui de l'entrée dans la Terre promise, Jos., 3, 13.

Moïse était bien mort, et sur ce point rien ne pouvait concurrencer l'enlèvement miraculeux d'Élie, 2 Rois, 2, 11; mais voici au moins une compen-

droit au cœur et essayons de scruter le récit de leurs grandes expériences mystiques.

Comme Moïse, Élie va à l'Horeb[3]. Il retourne à cette haute montagne où Yahweh a révélé son nom (Ex., 3) et donné son alliance (Ex., 19 s.). Quelques jours de marche suffiraient à ce rude athlète qui fit la veille, en courant devant le char d'Achab, ses vingt-cinq kilomètres d'une traite (18, 46). Mais il *marche dans le désert quarante jours et quarante nuits* (19, 8), symboliquement, comme le peuple est resté quarante années au désert (Nm., 14, 34 P), et aussi comme *Moïse fut avec Yahweh quarante jours et quarante nuits sans manger de pain et sans boire d'eau*[4].

Sur l'Horeb, comme Moïse, il entre dans *la grotte* (Ex., 33, 22 E). Mais Yahweh lui dit de *se tenir sur la montagne devant lui*, comme il avait ordonné à Moïse de *se tenir sur la montagne*[5] : l'homme ne peut accéder de lui-même aux communications divines, il faut qu'il y soit invité, l'initiative n'appartient qu'à Dieu seul.

Et voici que Yahweh passa (19, 11). Après l'ouragan, c'est un *tremblement de terre*, comme dans la grande théophanie mosaïque, où il nous est dit que *la terre tremblait fortement* (Ex., 19, 18 E).

Puis voilà *le feu*.

Ce thème du feu est, avec celui de la montagne, un des plus caractéristiques de Moïse dès sa vocation et ensuite durant toute sa vie. Si typiquement mosaïque que toutes les traditions sont unanimes sur ce point, chacune avec sa tendance propre : par exemple, pour les narrateurs les plus anciens, c'est purement et simplement une apparition de Yahweh : *(L'ange de) Yahweh lui apparut en flamme de feu au milieu du buisson* (Ex., 3, 2 J). « *L'ange* » est un scrupule tardif, mais, pour l'auteur primitif, pas de difficulté, c'est Yahweh lui-même qui apparaissait sous

sation : c'est *Yahweh lui-même qui l'enterre, et nul jusqu'à ce jour n'a connu son tombeau*, Dt., 34, 6, — sans parler des traditions apocryphes qui voudraient le voir, lui aussi, monter au ciel tout droit.

3. Horeb et Sinaï sont deux noms de la même montagne.

4. Ex., 34, 28 J.; cf. 24, 18 P. et Dt., 9, 9.

5. E. : Ex., 19, 3; 24, 12; 33, 21. — J. : Ex., 34, 2. — P. : Ex., 24, 16. — Dt., 10, 1.

la forme d'une flamme... A l'encontre du plain-pied et de la familiarité yahwistes, la ligne sacerdotale tend à accroître les distances. Le texte garde bien le feu, mais multiplie les précautions oratoires afin de souligner qu'il n'y a là qu'une pauvre approximation balbutiante pour essayer de traduire l'ineffable : *L'aspect de la gloire de Yahweh était comme un feu dévorant* (Ex., 24, 17 P). Remarquez les mots-tampons pour suggérer la transcendance : l'*aspect* de la *gloire* de... *comme*...[6] L'effort de dématérialisation de l'image traditionnelle est poussé aussi loin que possible.

Le Deutéronome, qui rappelle ces grands souvenirs, est rempli de ces allusions au feu : *Au milieu du feu, Yahweh vous a parlé face à face... la montagne était embrasée jusqu'au plein ciel*[7]. Mais il opère la spiritualisation en transformant le symbole en métaphore et en l'appliquant à Dieu lui-même : *Yahweh est un feu dévorant, un Dieu jaloux* (Dt., 4, 24). Le feu est devenu attribut divin, il exprime maintenant la jalousie de Dieu, qui est un autre nom de son amour[8]. L'élément prédominant des théophanies mosaïques, le feu, cette redoutable manifestation tout extrinsèque, reçoit ici son maximum d'extension et de portée spirituelle.

Pour Élie, au contraire, il nous semble que le thème du feu n'est pas central. A prendre le noyau essentiel de son histoire, les chapitres 17-19, on voit bien la foudre du Carmel, — prodige éclatant, certes, mais qui vient seulement authentiquer sa mission d'une façon extérieure, exactement parallèle à ce qui s'est passé pour Aaron (Lv., 9, 24). Et ce feu ne s'est pas du tout attaché à la mémoire d'Aaron. Comment a-t-il embrasé toute l'histoire d'Élie ?

C'est d'autant plus surprenant que, dans la scène capitale de l'Horeb, le feu est explicitement nié, refusé : *Yahweh n'est pas dans le feu* (19, 12). Au lieu de ces essais de spiritualisation par distension ou par métaphore — on pourrait dire « voie d'émi-

6. C'est le procédé même dont use abondamment Ezéchiel le prêtre, quand il tente de décrire sa grande vision (Ez., 1).

7. Dt., 5, 4; 4, 11. Cf. ch. 4, 12, 15, 33, 36; ch. 5, 23, 25; ch. 9, 15...

8. Cf. Heb., 12, 29 : *Notre Dieu est un feu consumant.*

nence » —, c'est ici la voie mystique par excellence, la négation dans toute sa pureté tranchante qui divise l'esprit à sa jointure d'avec la matière. Mais cette révélation tellement haute est dite en termes si sobres que ce n'est pas cela qui a frappé les imaginations.

Tandis que devant l'histoire merveilleuse de l'enlèvement dans le tourbillon, les *nabhis* sont restés bouche bée; et comme il y est question d'un char de feu et de chevaux de feu, ce feu a bientôt envahi toute la légende du grand contemplatif. Le premier témoignage que nous ayons de cet accaparement d'Élie par le feu du ciel, c'est le récit, à la saveur si populaire, des trois groupes de cinquante[9] (2 Rois, 1). Selon toutes les lois du genre, qui aime à répéter les attitudes et les gestes caractéristiques des héros (les combats d'Ulysse, les coups d'épée merveilleux de Roland), on ne se résignait pas à voir disparaître Élie sans qu'il ait encore deux ou trois fois déclenché la foudre...

Et quand le Siracide entreprendra l'éloge d'Élie (Eccli., 48, 1-12), cet excellent homme, sage et prudent, aimable et mesuré, sera un peu décontenancé devant ce torrent de feu. Lui qui n'a peut-être pas beaucoup connu d'expérience mystique, il interprétera l'Horeb comme une remontrance de Dieu à son prophète. Où a-t-il vu cela? Et remontrance à quel sujet? Il ne le dit pas. Pour saint Jean Chrysostome et nombre de Pères, ce serait la

9. Inutile de préciser que ces essais pour discerner le genre littéraire et la valeur historique de chaque récit ne touchent en rien à l'inspiration : tout dans la Bible est divinement inspiré, et donc exempt d'erreur. Mais il est évident que tout n'est pas de même portée religieuse, et tout n'a pas la même valeur historique. A côté de l'histoire proprement dite, il y a des fictions, des légendes, que l'auteur inspiré rapporte sans les prendre nécessairement à son compte dans leur littéralité. Et dans l'histoire même, il y a une infinité de degrés, de nuances et de points de vue divers. A chaque genre correspond sa qualité propre de vérité. Et l'intérêt, la valeur de vérité, de tels fragments populaires ou folkloriques peut être bien plutôt de nous renseigner sur la mentalité de leur époque, le niveau religieux des cercles dont ils émanent. Ils fournissent ainsi comme une toile de fond qui situe avec leur portée réelle les textes directement et pleinement historiques; et ils nous permettent d'essayer de suivre par réfraction le cheminement de la révélation dans l'âme profonde du peuple élu, d'établir la courbe des traditions, et cela peut nous éclairer sur les voies de Dieu, nourrir notre foi et notre amour, plus que tel fait historique dûment contrôlé et scientifiquement établi.

brutalité dont Élie aurait fait preuve au Carmel en tuant les prophètes de Baal (18, 40). Mais alors comment expliquer qu'aussitôt Dieu le charge d'une mission plus sévère encore (19, 15-17)? Pour le plus récent commentateur, « Dieu reproche au prophète sa pusillanimité[10] ». Reproches contradictoires... — qui par le fait même s'annulent. L'Ecclésiastique nous a engagés à sa suite dans une impasse.

Ne serait-ce pas toute cette surcharge de feu qui a gauchi le sens profond du texte? Le Siracide en est tout ébloui : *Prophète semblable au feu, dont la parole brûlait comme un flambeau... il fit tomber trois fois le feu!... Tu fus enlevé dans un tourbillon de feu*[11], *dans un char aux chevaux de feu*... Puis, avec une admiration respectueuse et un peu essoufflée, il énumère des prodiges où il n'a vu que l'aspect éclatant ou terrible : la sécheresse, la famine, la mortalité, les arrêts de vengeance, les châtiments, le malade promis à la mort. S'il tenait à dénombrer les miracles — cela n'est pas utile —, que n'a-t-il évoqué aussi les corbeaux fidèles, et cet ange maternel qui laisse Élie se rendormir un peu entre ses deux repas, et la cruche qui ne tarit point et la farine qui ne diminue pas...

Mais peu importent ici les prodiges, qu'ils soient bienfaisants ou redoutables. L'histoire d'Élie est précisément écrite pour nous apprendre à aller au delà. Sur la haute solitude de l'Horeb, dans un dépouillement et une pureté parfaite, le sobre récit nous découvre sa pointe essentielle : ce qu'il nous enseigne, c'est le dépassement du feu, des miracles et de tous les phénomènes sensibles, dans le silence où se livre la Présence.

En effet, si nous comparons les deux épisodes, nous voyons qu'avant de quitter la montagne Moïse avait demandé à *voir la gloire de Dieu*. Mais un être de chair ne peut entrer vivant dans le face à face. Dieu *fera passer devant lui toute sa bonté*. Et *de sa*

10. Pirot-Clamer, VI, p. 821.

11. Nous surprenons ici notre sage en flagrant délit d'amplification. Il n'est pas dit que ce tourbillon fût de feu. *Se'arah*, c'est le même tourbillon, tempête, d'où Dieu parlera à Job (Job, 38, 1; 40, 6). Pour Job, personne n'a l'idée d'ajouter « de feu ». Pour Élie, cela semble aller de soi, tant cette condensation joue puissamment autour de lui.

main il couvre le creux du rocher, Moïse le verra *de dos* (Ex., 33, 18-23 E).

Élie ne demande rien. De lui-même il *se cache le visage dans son manteau* (19, 13). L'expérience ineffable sera traduite en termes beaucoup plus spirituels. Dieu révèle qu'il transcende les manifestations les plus grandioses. Toute leur accumulation reste en dessous de ce qu'il est. Au delà, il n'y a plus que *la voix d'un souffle ténu*, dit à peu près l'hébreu[12], comme l'haleine silencieuse d'une présence vivante.

Nous sommes bien dans la ligne de cette intériorisation qui sera l'un des thèmes préférés de la prédication prophétique : sur l'Horeb, il a été donné à Élie de renouveler l'expérience divine du grand législateur; mais, pour celui qui devait être le premier des prophètes, la communication revêt une forme plus dépouillée encore, plus intérieure et plus pure, où la Parole même est devenue silence[13].

Si la grande décision du Carmel a été comme la réinstauration du monothéisme yahwiste, où Élie apparaît comme un nouveau Moïse, la manifestation de l'Horeb insiste sur la spiritualité, l'impalpabilité de Dieu, et là, Élie se révèle comme le Moïse du prophétisme, l'instaurateur du courant religieux le plus spirituel,

12. *Demamah*. Le mot hébreu n'a pas d'équivalent exact : silence, tranquillité, souffle qu'on n'entend pas.

13. Sur cette scène de l'Horeb, l'honnête Tobac, après une sérieuse enquête, concluait avec un soupir : « Nous ne possédons pas encore d'exégèse satisfaisante » (*Les prophètes d'Israël*, 1919, I, p. 114). Le P. de Vaux dit excellemment : « Le murmure d'un vent tranquille symbolise la spiritualité de Dieu et l'intimité dans laquelle il s'entretient avec ses prophètes », — mais il ajoute « ... non pas la douceur et le silence de l'action divine; les ordres terribles donnés aux versets 15-17 prouvent la fausseté de cette interprétation, pourtant commune » (*Les Livres des Rois*, Bible de Jérusalem, 1949, p. 105, note *e*).

Ne pourrait-on pas distinguer ici entre le gouvernement divin qui joue à travers les causes secondes, et qui utilise, après comme avant l'Horeb, après comme avant le Christ, les guerres (Hazaël), les révolutions (Jéhu), les tremblements de terre, la foudre, les exécutions capitales, etc. — et l'action proprement divine qui s'exerce sans intermédiaire dans l'âme fidèle; la Bible nous dévoile progressivement ce mystère; et l'Horeb est un des moments privilégiés où se révèle le mode propre de cette action, tout de silence et de douceur.

orienté vers les valeurs définitives. Et les quelques épisodes de sa vie qui nous ont été conservés permettent de voir se dessiner les autres grands thèmes que développeront les prophètes[14] :

La toute-puissance : à l'inverse de ces baals spécialisés chacun dans un domaine, Yahweh est le maître de tous les phénomènes physiques, il manie le feu, la pluie, il commande aux corbeaux et aux vents.

L'universalisme : il est le maître de toute la terre, sa puissance miraculeuse et sa bonté s'étendent à Sarepta et à Damas. *N'y avait-il pas beaucoup de veuves en Israël?* (Lc, 4, 25.)

La justice, qui va jusqu'à tenir compte du plus petit geste de repentir, même pour un fieffé pécheur comme Achab (21, 27-29). Et ce Dieu souverainement juste exige la justice à l'égard de tous. C'est tout le sens de l'histoire de la vigne de Naboth (ch. 21), qui semble au premier regard assez étrangère aux lignes maîtresses du cycle d'Élie : le premier des prophètes devait affirmer aussi cette note essentielle de l'exigence morale de Dieu.

Yahweh demande la foi, un geste de confiance inconditionné : il faut adhérer à une simple parole, s'engager, courir le risque, donner tout ce qu'on a avant de rien recevoir en échange. Cette veuve a donc donné *d'abord* (17, 13) (avez-vous remarqué ce petit mot?) *tout ce qu'elle avait pour vivre* (Mc, 12, 44), comme cette autre veuve dont le Seigneur fera l'éloge.

Dieu tout-puissant, maître des nations, juste, qui exige de l'homme d'abord la foi et la justice... Élie n'est pas encore chargé de révéler le Dieu d'amour. Mais certains traits le font pressentir : la résurrection de cet enfant (17, 17-24), comme plus tard celui de Naïn, *un fils unique dont la mère était veuve*, un miracle non de témoignage éclatant, mais de pure bonté. Et surtout la sollicitude avec laquelle Dieu s'occupe de son prophète, il lui envoie du pain et de la viande près du torrent, des galettes

14. Sur chacun de ces points, on pourrait citer de nombreux textes prophétiques. Donnons seulement quelques références :
Toute-puissance : Am., 4, 13; 5, 8; 8, 8-9; Is., 40, 26.
Universalisme : Am., 1; 9, 7; Is., 10, 15; 13 à 23; Jér., 46 à 51; 5, 15; Ez., 5 à 32; Is., 40, 15 à 17; Jonas.
Justice et exigence morale : Am., 2, 6-8; 3, 2; 5, 24; Is., 5, 8; 1, 17; Ez., 18.
Le Reste : Am., 9, 8; Mic., 4, 6-7; Is., 4, 3; 6, 13; 37, 31-32.

et de l'eau dans le désert; il le réconforte aux heures de lassitude, quand Élie souffre dans sa foi et son zèle pour son Dieu. *Je suis resté seul* (19, 44). Le contemplatif aime être seul, Élie plus que personne. Mais cette plainte du grand solitaire exprime la souffrance de celui qui est tout entier dans sa mission et qui sait que tout croulera avec lui s'il ne voit personne pour lui succéder. Dieu lui promet cette grande consolation : un disciple fidèle; puis il lui révèle l'existence des *sept mille* (19, 18). A cette heure tragique — jamais peut-être la situation ne sera aussi grave qu'en ces jours où il s'agissait pour le monothéisme d'être ou de n'être pas — nous voyons apparaître, pour la première fois dans l'histoire, ce qui sera le grand espoir et le grand appui des prophètes, le *petit reste*[15], ces quelques fidèles inconnus grâce à qui la lumière ne s'éteindra point en Israël jusqu'à ce que vienne celui qui est la vraie lumière.

Sur celui-ci, sur le Messie, Élie n'a rien apporté directement, les temps n'étaient pas encore venus où l'espérance devait prendre corps. Mais n'est-il pas significatif que, du sommet du Carmel, ce soit lui, le premier des prophètes, qui ait aperçu ce petit nuage (18, 44), annonciateur de tant de bénédictions et promis à tant d'accroissements... *Ave, levis nubes, quae caelestis pluviam inspergis!*

Non seulement Élie a fixé les premiers linéaments des grands thèmes prophétiques, mais sa haute figure restera à jamais le type même du prophète, du mystique et du thaumaturge[16]. Il est présent dans toute la suite des temps, dans l'ancienne alliance comme dans la nouvelle, dans l'attente messianique comme dans la perspective eschatologique.

Quand l'auteur du livre de Jonas voudra silhouetter un prophète en état de découragement (Jon., 4), il aura recours aux

15. Et quand saint Paul achève la révélation du petit reste : *Non, Dieu n'a pas rejeté son peuple... il subsiste un reste* (Rom., 11, 2-5), il bouclera la boucle en remontant, non à Isaïe, ni à tous les textes prophétiques, mais à l'origine, à ces *sept mille* symboliques promis à Élie.

16. Sur la place d'Élie dans la mystique juive, voir les admirables pages de L. Bouyer, qui montre la conjonction en sa personne du thème de la présence et du thème de l'enlèvement, *shekinah* et *merkabah*. *La Bible et l'Évangile*, pp. 153-157.

expressions mêmes du cycle d'Élie[17]. Comme Élie, Jonas *désirera la mort*, dira à Yahweh : *Prends ma vie;* le ricin répondra au genêt, la hutte à la grotte... Mais avec l'intention satirique du récit post-exilique, les allusions à la figure grandiose du vieux Thesbite ne sont là que pour rendre plus mesquine, par un effet de contraste, la colère de Jonas.

L'expérience de l'Horeb restera tellement le type absolu de l'expérience du divin que lorsque ce pauvre Eliphaz de Téman voudra authentiquer sa courte sagesse sur une vision, une communication divine, il ne pourra que reprendre les mots mêmes du narrateur d'Élie : *un souffle... un silence (demamah)... une voix...* (Job, 4, 15-16).

Mais ce qui s'est gravé dans la mémoire des hommes plus que l'expérience indicible de l'intimité divine, c'est l'enlèvement dans le tourbillon. Puisqu'on pensait qu'il n'était pas mort, il allait donc revenir ? Le livre de Malachie se fait l'écho de cette croyance (Mal., 3, 23-24; Vg., 4, 5-6) sur laquelle ont brodé les légendes, et le messianisme frémissant qui entoure l'Évangile en est tout coloré.

Dès qu'on entend parler d'un prodige ou d'un personnage extraordinaire, c'est à lui qu'on pense. Quand Jésus *passe en faisant le bien*, les témoins de tant de miracles vont chuchotant : *C'est Élie!*[18]

A l'heure où tout va être consommé, c'est encore le nom d'Élie qu'un soldat croira entendre sur les lèvres du Crucifié. L'épisode est significatif de la place que tient dans l'imagination populaire le thaumaturge dont on attendait le retour : lui seul était capable d'un prodige pareil : *Voyons s'il va venir le délivrer!* (Mt., 27, 49).

Remplie de celui qui devait revenir, l'attente enfiévrée l'associait souvent à Moïse. Le premier historien du Thesbite avait déjà pris à cœur, nous l'avons remarqué, de souligner toutes les similitudes des deux grandes figures. Si l'histoire avait déjà opéré ce rapprochement, combien plus cette espérance confuse, indistinctement messianique et eschatologique, qui cherchait appui sur les plus grands saints du peuple et les plus puissants!

17. Feuillet a étudié ces rapprochements en détail : *Les sources du livre de Jonas*, dans *Revue biblique*, 1947, pp. 168-169.

18. Mt., 16, 14; Mc, 8, 28; Lc, 9, 19; — Mc, 6, 15; Lc, 9, 8.

Malachie, dans ce texte que nous venons de rappeler, nomme Moïse immédiatement avant Élie.

Et dans l'Apocalypse, si *les deux témoins* (Apoc., 11, 1-12) sont vraisemblablement Pierre et Paul, leur figure est toute tissée des traits de Moïse et d'Élie : ils sont *vêtus de sacs... un feu peut jaillir de leur bouche pour dévorer leurs ennemis... Ils ont le pouvoir de clore le ciel pour que nulle pluie ne tombe durant le temps de leur mission* (trois ans et demi); *ils ont aussi pouvoir sur les eaux... ils montent au ciel dans une nuée... à ce moment, un violent tremblement de terre...* Puis le chiffre des *sept mille* revient, avec une signification différente du Reste, mais évidemment suggéré par toutes ces réminiscences de notre récit.

Ce n'est pas seulement dans l'imagination apocalyptique que les deux familiers des grandes théophanies sont associés. A l'instant unique où le Christ *laissera voir sa gloire*, il prendra à ses côtés le père de la loi et le père du prophétisme [19]. Les trois synoptiques racontent la transfiguration, mais saint Marc, le plus primitif, le plus réaliste, est le seul à noter *l'épouvante* des disciples (Mc, 9, 6); ils ont été invités à *monter sur la montagne*, mais il ne leur a pas encore été donné de dépasser le feu pour communier à la gloire dans le silence.

Ils en sont restés à cette image de l'Élie-Tonnant qui hante les mémoires. C'est peut-être cela qui leur inspire, sur ces monts de Samarie tout imprégnés de son souvenir, cette idée de *faire descendre le feu du ciel* pour *consumer* les coupables (Lc, 9, 54; cf. 2 Rois, 1, 10, 12). Eux aussi, comme tant d'autres, n'avaient d'estime que pour la foudre et l'éclair, et n'avaient pas compris l'épreuve du désert et le souffle silencieux de l'Horeb...

Ils s'attirent une réprimande (Lc, 9, 55). Car *Élie est déjà venu* (Mt., 17, 12); comme le mouvement prophétique débouche dans l'Évangile, l'instaurateur du prophétisme personnel s'était trouvé mystérieurement présent au seuil de l'Incarnation. *Jean a précédé* le Sauveur *avec l'esprit et la puissance d'Élie, c'est lui l'Élie qui doit venir* [20]. Mais *ils ne l'ont pas reconnu* (Mt., 17, 12). Cette façon humble et douloureuse, le baptême de pénitence et

19. Mt., 17, 3-4; Mc, 9, 3-5; Lc, 9, 30-33.
20. Lc, 1, 17; Mt., 11, 14; cf. aussi Mt., 17, 10-12; Mc, 9, 10-12; Jn, 1, 21-25.

la mort obscure en prison, comment identifier cela avec le Retour d'Élie ? *Et le Fils de l'Homme aura de même à souffrir (id.)*. L'annonce de la Passion suit de près la Transfiguration; déjà, pendant l'apparition glorieuse, Jésus *s'entretenait avec Élie et Moïse de la mort qu'il devait subir à Jérusalem* (Lc, 9, 31). Mais cela non plus, cela surtout, les disciples ne pouvaient pas le comprendre.

Il leur faudra *passer par l'eau et par le feu* (Ps. 66, 12). Ils commenceront par s'endormir à Gethsémani, fuir à la Passion, hausser les épaules à l'annonce de la Résurrection...

Un jour ils connaîtront le Feu nouveau. Le feu, qui avait imprimé sa marque terrifiante sur la promulgation de la première alliance, viendra sceller l'alliance nouvelle, celle qui se *grave dans le cœur* (Jer., 31, 33). Le thème du feu s'unira ainsi d'une manière merveilleuse au thème de l'intimité car, ce jour-là, *Yahweh sera dans le feu*. Et ce n'est plus pour *passer* seulement (1 Rois, 19, 11), mais *il fera en eux sa demeure* et *leur enseignera toutes choses* (Jn, 14, 23, 26). Ils sauront que le Feu du ciel consume non les villes inhospitalières, mais les scories et les duretés de l'âme, ils apprendront de la Sagesse incréée le secret d'allier la force et la douceur.

La Passion a tout réconcilié, le Christ a tout récapitulé. Le feu consumant est en même temps le Consolateur, *dulcis hospes animae*, qui scelle en notre cœur la révélation de l'intimité divine, et c'est le dernier mot de toute l'œuvre du salut.

Ainsi Élie nous apparaît à sa vraie place, car sa rencontre avec Dieu sur l'Horeb a été une première révélation, par delà la crainte et la loi, de cette intimité dans la douceur et le silence du souffle qu'on n'entend pas. Il a repris, résumé ce qui l'a précédé pour le dépasser, l'assumer à un plan plus haut, ouvert sur les valeurs nouvelles et éternelles. Père des prophètes, précurseur géant, il a marqué de sa personnalité puissante l'ancienne Disposition; père des contemplatifs, de ceux qui ont choisi de vivre pour l'intimité divine, il nous demeure présent sous l'alliance de grâce.

S. J. D'A.

COMMENT L'ESPRIT DE DIEU SE MANIFESTA EN SAINT SÉRAPHIM

lors de son entretien sur le sens de la vie chrétienne avec Nicolas Matovilov, d'après le récit de ce dernier[1]

C'ÉTAIT un jeudi. Le temps était sombre, le sol couvert d'une épaisse couche de neige, et de gros flocons tombaient encore quand le P. Séraphim commença à s'entretenir avec moi. C'était dans la clairière toute proche de son ermitage, au bord du Sarovsky, dont les rives sont de petites collines. Il me fit

1. Séraphim de Sarov, début du XIX[e] siècle. Très populaire en Russie. Son récit est particulièrement important, car il fait ressortir une orientation de la piété et de la mystique orthodoxes; Dieu se communique et, d'une certaine façon, sort de lui-même. Cette Lumière, attribut divin par excellence, est une communication de soi. Dieu est incommunicable, certes. Il est le Silence, le Mystère, le Transcendant; mais il se communique par ses énergies. Cette théorie essaie d'expliquer comment le Dieu absolument transcendant et incommunicable se communique à sa créature; mais elle est difficilement conciliable avec l'unité absolue de l'essence divine.

Jésus n'avait-il pas dit : *Je prierai, et le Paraclet viendra?* Ici, le P. Séraphim prie et, à sa demande, le Paraclet vient en eux. Il y a là une théologie descriptive à partir d'une expérience vécue. On voit combien ce récit est en liaison étroite avec toute la tradition orthodoxe. Tout comme les *Récits d'un pèlerin russe*, il contribue à illustrer, à incarner la formulation quasi scolastique que Palamas a donnée de cette veine, à la fois si proche de ses origines évangéliques et si spécifiquement orthodoxe. Berdiaev donne de celle-ci un résumé expressif : « La mystique est le triomphe sur l'état de créature » (*Esprit et Liberté*, Je Sers, 1933, Paris, p. 259).

asseoir sur un tronc d'arbre fraîchement coupé, et lui-même s'y appuya tout à côté de moi.

— Le Seigneur m'a révélé, dit-il, que dans votre enfance vous désiriez ardemment savoir quel est le but de la vie chrétienne. Vous avez posé cette question bien souvent à plusieurs hiérarques éminents.

Je dois reconnaître que, dès l'âge de douze ans, cette question me préoccupait sans cesse. De fait, je l'avais bien souvent posée, mais sans recevoir de réponses qui pussent me satisfaire. De cela, certainement, le staretz n'avait pu entendre parler.

— Personne, continua le P. Séraphim, ne vous disait rien de précis. Les uns vous conseillaient d'aller à l'église, de prier, d'accomplir la loi de Dieu, de faire le bien, car c'était là le but de la vie chrétienne; les autres, mécontents de votre curiosité malsaine, vous disaient : « Ne cherche pas ce qui te dépasse. » Comme il aurait fallu le faire, nul ne vous parlait. Maintenant, c'est à moi, indigne serviteur de Dieu, qu'il revient de vous expliquer en quoi consiste réellement ce but.

La prière, le jeûne, les veilles et toutes les autres œuvres chrétiennes sont bonnes en elles-mêmes, mais le but de notre vie n'est pas dans leur accomplissement. Ce ne sont que des moyens. Le but véritable de la vie chrétienne, c'est d'acquérir le Saint-Esprit. Remarquez qu'aucune œuvre bonne ne nous apporte les fruits du Saint-Esprit si elle n'est accomplie par amour du Christ. Toute œuvre bonne qui n'est pas ainsi faite par amour du Christ ne nous apporte ni récompense dans la vie à venir ni grâce dans la vie présente. Tel est le sens de la parole du Seigneur : *Celui qui n'amasse pas avec moi dissipe.*

Néanmoins, l'œuvre bonne reste bonne, car il est dit dans l'Écriture : *En toute nation, celui qui le craint et pratique la justice lui est agréable* (Act., 10, 35).

Le centurion Corneille craignait Dieu et pratiquait la justice, aussi, pendant sa prière, un ange lui apparut et lui dit : *Envoie des hommes à Joppé, et fais venir Simon, surnommé Pierre; il est logé chez un certain Simon, corroyeur. Il te dira des choses par lesquelles tu seras sauvé, toi et toute ta maison* (Act., 10, 5-6; 11, 13-14).

Le Seigneur ne voulait pas voir cet homme perdre dans la vie

éternelle la récompense de ses bonnes œuvres. Il lui envoya son secours divin. Mais, pour l'obtenir, il faut d'abord avoir foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, venu en ce monde pour sauver les pécheurs; il faut acquérir la grâce du Saint-Esprit qui fonde en notre cœur le Royaume de Dieu et fraie en nous la voie de la béatitude pour la vie des siècles futurs.

Les moyens, le Créateur nous les donne; la réalisation, il nous la laisse. Voilà pourquoi le Seigneur dit aux Hébreux : *Si vous étiez aveugles, vous n'auriez pas de péché. Mais maintenant vous dites : Nous voyons. C'est pour cela que votre péché subsiste* (Jn, 9, 41). Si l'homme, comme Corneille, sait profiter de ce que son œuvre est agréable à Dieu et acquérir la foi en son Fils, son œuvre lui sera imputée à justice, comme accomplie par amour du Christ.

Autrement, il se plaint à tort de voir ses œuvres rester sans fruits. Mais l'œuvre bonne, faite par amour du Christ, non seulement procure à l'homme la couronne de justice dans la vie future, mais encore le remplit, dès cette vie, de la grâce du Saint-Esprit. Il est dit en saint Jean (3, 34-35) : *Dieu ne lui donne pas l'Esprit avec mesure. Le Père aime le Fils, et il a remis toutes choses entre ses mains.*

Oui! Ami de Dieu! C'est l'acquisition de cet Esprit qui est le véritable but de la vie chrétienne. Les prières, les veilles, le jeûne, les aumônes et les autres bonnes œuvres faites par amour du Christ ne sont que des moyens.

— En quel sens parlez-vous d'acquérir ? demandai-je alors au P. Séraphim. Je ne comprends pas très bien.

— Acquérir, c'est prendre possession, me dit-il. Vous comprenez, n'est-ce pas, ce que veut dire « acquérir de l'argent » ? Eh bien, il en est de même pour le Saint-Esprit. Vous comprenez ce que veut dire une acquisition, humainement parlant. Le but de la vie, chez l'homme ordinaire, c'est d'acquérir de l'argent, ou de recevoir des honneurs, des distinctions, des récompenses. Le Saint-Esprit, lui aussi, est un capital, mais un capital éternel et béni. Il s'acquiert par des moyens analogues. Le Verbe divin, Notre-Seigneur Jésus-Christ, Homme et Dieu, compare notre vie à un marché. L'œuvre de notre vie sur terre, il l'appelle un achat, et il dit à tous : *Tirez un bon parti de la période présente,*

car les temps sont mauvais (Eph., 5, 16). C'est-à-dire : épargnez votre temps, pour recevoir le Dieu céleste, grâce à ces marchandises terrestres. Les marchandises terrestres, ce sont toutes les bonnes œuvres faites par amour du Christ. Elles nous procurent la grâce de l'Esprit Très Saint, sans qui nul ne possède, ni ne peut avoir son salut, car « toute âme est vivifiée par le Saint-Esprit et grandit en pureté, illuminée par l'unité trinitaire du mystère sacré ».

L'Esprit-Saint lui-même s'établit dans nos âmes, lui, le Tout-Puissant, l'Unité trinitaire. Mais il est une condition à cette présence en nous du Tout-Puissant; savoir : acquérir, à toutes forces, ce Saint-Esprit. D'avance, il préparera dans nos âmes et dans nos corps un autel au Dieu Créateur, selon l'immuable Parole : *J'établirai ma demeure au milieu de vous. Je serai votre Dieu et vous serez mon peuple* (Lév., 26, 11-12). Toute œuvre accomplie par amour du Christ donne la grâce du Saint-Esprit, mais la prière la donne encore plus aisément. C'est un instrument qui est toujours entre nos mains. Vous voulez aller à l'église; mais s'il n'y a pas d'église où vous puissiez vous rendre, ou si la liturgie est terminée ? Vous voulez secourir un pauvre; mais si vous ne trouvez pas de pauvre sur votre chemin ? Vous voulez rester pur; mais si, par tempérament ou par faiblesse devant les embûches ennemies, vous n'en avez pas la force ? Quant à la prière, elle est toujours possible. Chacun peut y arriver, le riche comme le pauvre, le savant comme l'ignorant, le fort comme le faible, le bien portant comme le malade, le juste comme le pécheur. La force de la prière est immense. Plus que tout, elle donne l'Esprit de Dieu. Par elle, nous nous rendons capables de converser avec le Dieu bon et vivifiant. Mais il faut s'arrêter au moment où Dieu descend en nous, par grâce. Quand il daigne nous visiter, il faut cesser de prier. A quoi bon dire, en effet : « Viens, et fais ta demeure en nous. Purifie-nous de tout mal, et sauve nos âmes, ô Dieu! » quand ce Consolateur est déjà là, en nous autres, pleins de confiance en lui et invoquant son saint Nom pour le recevoir avec humilité et amour dans le temple de nos âmes assoiffées de sa venue ?

— Vous ne m'avez parlé que de la prière. Mais que penser des autres bonnes œuvres faites par amour du Christ ?

— Utilisez les bonnes œuvres de toutes sortes pour essayer d'acquérir la grâce du Saint-Esprit, mais usez surtout de celles qui vous apporteront le plus. Faites-vous un trésor avec les bénédictions de la Miséricorde divine. Placez-le dans les Mont-de-Piété de l'Éternel, non pas à quatre ou six pour cent, mais à mille pour un, et même infiniment plus. Si, par exemple, la prière et les veilles vous donnent davantage cette grâce divine, veillez et priez; si le jeûne vous donne abondamment l'Esprit divin, jeûnez; si les aumônes ont pour vous plus de fruits, faites l'aumône. Examinez pour cela toutes les bonnes œuvres que l'on peut accomplir par amour du Christ. Soyez dispensateur des dons de la grâce que nous demandons, à l'exemple du cierge allumé qui éclaire par lui-même et allume d'un feu terrestre les autres cierges sans s'éteindre lui-même. Il brûle. Il allume pour éclairer tout le monde. S'il en est ainsi du feu terrestre, que dirons-nous du feu de la grâce du très saint Esprit de Dieu?

— Père, dis-je, vous parlez sans cesse de la grâce de l'Esprit-Saint qu'il faut acquérir pour parvenir au but de la vie chrétienne, mais comment, et où puis-je la voir? Les bonnes œuvres sont visibles, mais le Saint-Esprit peut-il être vu? Comment pourrai-je savoir s'il est avec moi ou non?

— A notre époque, répondit le staretz, la tiédeur de notre foi et le peu d'attention que nous portons aux gestes divins de la Providence dans nos rapports avec Dieu nous ont conduits à un point tel qu'il est vrai de dire : La vie chrétienne est loin de nous! Aujourd'hui, ces mots de l'Écriture, que l'Esprit de Dieu prononce par la voix de Moïse, nous semblent étrangers : *Ils entendirent la voix de Yahweh, qui parcourait le jardin vers le soir* (Gen., 3, 8); de même ceux que nous lisons dans l'apôtre Paul : *Nous allions en Achaïe, mais l'Esprit de Dieu n'étant pas avec nous, nous nous dirigeâmes vers la Macédoine et l'Esprit de Dieu était avec nous* (cf. Act., 16, 7-10).

Il est pourtant parlé, plus d'une fois dans l'Écriture, des apparitions de Dieu à l'homme. Quelques-uns disent : « Ces passages sont incompréhensibles. Est-il possible que des hommes aient pu voir Dieu? » Il n'y a cependant rien d'incompréhensible.

La largeur de vue du christianisme primitif nous est devenue si étrangère! Sous prétexte de civilisation nous nous sommes

mis au cœur d'une si noire ignorance! Voilà la source de notre incompréhension. Ce que les anciens comprenaient clairement nous est inconcevable. Je parle de leur intelligence des apparitions de Dieu.

Dieu et la grâce du Saint-Esprit n'ont pas été vus en songe, ou en extase, ou en imagination, mais en réalité et en vérité.

Nous sommes devenus trop indifférents à l'œuvre de notre salut, aussi tant de paroles de l'Écriture ne nous sont plus intelligibles. Nous ne recherchons pas la grâce, et, par orgueil, nous ne la laissons pas s'établir dans nos âmes, aussi n'avons-nous point la vraie lumière du Seigneur, envoyée au cœur des hommes qui l'attendent de toutes leurs forces et qui ont soif de vérité.

Quand Notre-Seigneur Jésus-Christ daigna accomplir notre salut, après sa résurrection il souffla sur ses apôtres. Renouvelant par ce geste le souffle de vie perdu par Adam, il leur donna cette grâce du très saint Esprit de Dieu.

Au jour de la Pentecôte, il leur envoya solennellement l'Esprit-Saint, dans un souffle impétueux, sous l'aspect de langues de feu, qui se posèrent sur eux, les remplirent de la force de la grâce divine dont le souffle est porteur de rosée. Il agit joyeusement dans ces âmes qui communiaient à sa force et à ses actions.

Cette même grâce de feu est donnée à tous les fidèles du Christ dans le sacrement du saint baptême. L'Église le grave sur les parties de notre corps qu'elle considère comme les plus importantes, pour qu'il en soit le gardien séculaire.

Son nom est : « Sceau des dons du Saint-Esprit. »

Sur quoi, ami de Dieu, mettons-nous notre sceau, nous les pauvres, sinon sur les vases qui contiennent quelque trésor très précieux et de grand prix? Que peut-il y avoir de plus grand et de plus précieux au monde que les dons du Saint-Esprit, qui nous est envoyé d'En Haut, dans le sacrement du baptême. Cette grâce du baptême est si élevée, si nécessaire à l'homme, si vivifiante, qu'elle ne lui est jamais retirée[2]. L'hérétique même la conserve jusqu'à sa mort, c'est-à-dire jusqu'au terme marqué par

2. Ceci n'est pas exact si on l'entend de la grâce sanctifiante reçue au baptême. Mais on peut l'entendre du *caractère* baptismal (N.D.L.R.).

la divine Providence à l'épreuve de cette vie terrestre. Épreuve destinée à déceler ce dont l'homme est capable et ce qu'il peut accomplir pour ce Dieu, qui a fixé le terme et donné la force de sa grâce. Si nous ne péchions jamais après notre baptême, nous resterions pour les siècles saints, immaculés, exempts de toute souillure du corps et de l'âme. Mais, et c'est en cela qu'est tout le mal, quand nous avançons en âge, nous n'avançons pas également en grâce et en intelligence de Dieu. Au contraire, nous corrompant petit à petit, nous nous privons de la grâce du très saint Esprit de Dieu. Nous nous rendons, de mille manières, pécheurs et grands pécheurs.

La sagesse de Dieu recherche toujours notre salut. L'homme, qu'elle sollicite, décide de donner son âme à Dieu, par amour, et de veiller sans cesse à son salut. Il arrivera au vrai repentir de tous ses péchés et, par l'exercice des vertus, à l'acquisition du Saint-Esprit, qui agit au dedans et fonde en notre âme le Royaume de Dieu.

La grâce du Saint-Esprit, qui nous est donnée par le baptême au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, brille pourtant dans notre cœur comme la lumière divine des mérites sans prix du Christ, et cela malgré nos chutes, malgré les ténèbres qui nous environnent.

Quand un pécheur repentant se convertit, cette lumière du Christ efface complètement toute trace de ses crimes passés. Elle revêt celui qui fut un criminel du vêtement de l'incorruptibilité tissé par la grâce du Saint-Esprit, dont l'acquisition est le but de la vie chrétienne, comme je vous l'explique depuis un moment.

Mais je veux que vous compreniez encore plus clairement ce qu'il faut entendre par la grâce. Comment la reconnaître, et surtout en quoi se manifeste son action dans celui qui est éclairé par elle?

La grâce du Saint-Esprit est la lumière qui éclaire tout homme. Le Seigneur a souvent manifesté à bien des témoins l'action de cette grâce de l'Esprit-Saint. Rappelez-vous Moïse après son colloque avec Dieu sur le mont Sinaï. Les Hébreux ne pouvaient pas le regarder tant il resplendissait d'une extraordinaire lumière. Il ne put se montrer au peuple que couvert de voiles. Rappelez-vous la Transfiguration du Seigneur au mont Thabor ;

Ses vêtements devinrent blancs comme la lumière... Les disciples tombèrent sur leur face et furent saisis d'un grand effroi (Mt., 17, 2-6). Lorsque Moïse et Élie apparurent, *une nuée vint les couvrir* pour cacher la splendeur de la lumière de la grâce divine qui aveuglait les yeux des disciples.

Ainsi, la grâce de l'Esprit de Dieu apparaît dans une ineffable lumière à tous ceux en qui il manifeste son action.

— De quelle manière, demandai-je, puis-je savoir si je me trouve sous la grâce du Saint-Esprit ?

— C'est très simple, ami de Dieu, me répondit le P. Séraphim. Le Seigneur n'a-t-il pas dit : « Tout est simple pour celui qui a l'intelligence » ? Quand ils possédaient cette intelligence, les apôtres savaient toujours si l'Esprit de Dieu reposait ou non sur eux. Et quand ils étaient pénétrés de cet Esprit et le voyaient, ils affirmaient que leur œuvre était sainte, agréable à Dieu. Ainsi écrivent-ils souvent dans leurs épîtres : *Car il a paru bon au Saint-Esprit et à nous.*

Grâce à cette certitude fondamentale, ils proposaient leurs épîtres comme vérité immuable et utile à tous. Les saints apôtres connaissaient d'une façon sensible la présence de l'Esprit de Dieu. Vous voyez comme c'est simple, ami de Dieu!

Je répondis :

— Néanmoins, je ne comprends pas comment je puis être absolument sûr d'être en l'Esprit de Dieu. Comment pourrai-je moi-même en être le témoin ?

Le P. Séraphim me répondit :

— Je vous ai dit que c'était très simple. Je vous ai raconté comment les hommes se trouvent dans l'Esprit de Dieu. Que vous faut-il encore ?

— Il faut, dis-je, que je comprenne cela parfaitement.

Alors le P. Séraphim, mettant son bras sur mes épaules, me dit :

— Mon ami, nous sommes tous les deux dans l'Esprit, vous et moi. Pourquoi ne me regardez-vous pas ?

— Père, je ne peux pas vous regarder. Votre visage est devenu plus clair que le soleil. Mes yeux sont éblouis.

— N'ayez pas peur, ami de Dieu. Vous êtes devenu aussi lumineux que moi. Vous aussi, vous êtes maintenant dans la pléni-

tude du Saint-Esprit, sinon il ne vous serait pas possible de me voir.

Se penchant vers moi, il me dit doucement à l'oreille :

— Remerciez le Seigneur Dieu pour son ineffable miséricorde envers nous. Vous avez pu remarquer que je ne me suis même pas signé. Dans mon cœur, j'ai prié le Seigneur en ces mots : « Seigneur, rendez-le digne de voir clairement et avec les yeux de la chair cette descente de votre Esprit dont vous rendez dignes vos serviteurs lorsque vous daignez apparaître dans votre gloire. » Et voici, mon ami, le Seigneur a exaucé l'humble prière de l'indigne Séraphim. Comment ne pas le remercier pour ce don ineffable? Ce n'est pas souvent, même aux plus grands ermites, que Dieu manifeste sa miséricorde. Cette grâce divine a consolé votre cœur contrit comme la mère console ses enfants, grâce à l'intercession de la Mère du Sauveur. Eh bien, mon ami, pourquoi ne me regardez-vous pas ? Ne craignez rien, le Seigneur est avec nous!

Je le regardai alors, et je fus saisi d'un plus grand et plus pieux effroi. Représentez-vous cela : en plein soleil, dans la plus brillante clarté de ses rayons de midi, un homme parle avec vous, vous voyez les mouvements de ses yeux, vous entendez sa voix, vous sentez qu'un de ses bras entoure vos épaules, mais vous ne voyez ni ce bras ni ce visage, mais seulement une aveuglante clarté qui s'étend au loin, tout autour de vous, qui illumine d'un éclat inaccoutumé le tapis de neige dans la clairière et les flocons qui tombent.

— Que sentez-vous maintenant? demanda le P. Séraphim.

— Je me sens extraordinairement bien.

— Mais que sentez-vous exactement ?

— Je sens en mon âme un calme, une paix que je ne peux exprimer.

— Cette paix est celle dont le Seigneur a dit : *Je vous laisse la paix, je vous donne la paix; je ne la donne pas comme le monde la donne... Si vous étiez du monde, le monde aimerait son bien... Je vous ai fait sortir du monde par mon choix, c'est pour cela que le monde vous hait... mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde* (Jn, 14, 27; 15, 18 et 33).

A ces hommes que le monde hait, et qu'il a choisis, le Sei-

gneur donne cette paix que vous sentez maintenant en vous; *la paix*, selon les paroles de l'Apôtre, *qui surpasse toute intelligence* (Phil., 4, 7). Que sentez-vous encore ?

— D'ineffables délices, répondis-je.

Il continua :

— Il est parlé de ces délices dans l'Écriture : *Ils se rassasient de l'abondance de ta maison, et tu les abreuves au torrent de tes délices* (Ps. 36, 9). Ils nous remplissent et répandent dans nos veines cet ineffable plaisir. A leur contact, nos cœurs semblent se fondre, et nous sommes tous les deux remplis de cette béatitude qu'aucune langue ne peut exprimer... Que sentez-vous encore ?

— Une ineffable joie qui remplit tout mon cœur.

Le P. Séraphim continua :

— Quand l'Esprit de Dieu descend dans une âme et la remplit de sa plénitude, elle éprouve une grande joie. Il crée de la joie dans tout ce qu'il touche. Cette joie est celle dont il parle dans son Évangile : *La femme, lorsqu'elle enfante, éprouve de la tristesse parce que son heure est venue; mais lorsqu'elle a donné le jour à l'enfant, elle ne se souvient plus de la souffrance à cause de la joie qu'elle a de ce qu'un homme est né dans le monde. Vous donc aussi, vous êtes maintenant dans la tristesse; mais je vous reverrai et votre cœur se réjouira, et nul ne vous ravira votre joie* (Jn, 16, 21).

Cette joie que vous sentez dans votre cœur n'est cependant rien en comparaison de celle dont le Seigneur dit, par la bouche de l'Apôtre : *Ce sont des choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, et qui ne sont point montées au cœur de l'homme, des choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment* (1 Cor., 2, 9). Les prémices de cette joie nous sont déjà données. Grâce à elles tout semble si doux, si joyeux à nos âmes, que dire alors de la joie elle-même qui est préparée dans le ciel pour ceux qui pleurent sur terre? Mon ami, vous-même vous avez beaucoup pleuré durant votre vie. Regardez quelles consolations le Seigneur vous donne dès ici-bas. Que sentez-vous encore, ami de Dieu?

— Une ineffable chaleur, répondis-je.

— Comment, mon ami! Nous sommes en forêt, en plein

hiver, il y a de la neige sous nos pieds et tout autour. Les flocons tombent... Quelle chaleur pouvez-vous éprouver ici?

— La même qu'en été au grand soleil.

— Que sentez-vous ?

— Il n'y a rien sur terre de comparable au parfum que je respire, nulle fleur n'en exhale un semblable.

Le P. Séraphim me dit doucement :

— Je le sais, moi aussi, tout comme vous. C'est exprès que je vous ai interrogé. Oui, c'est cela, ami de Dieu. Aucun parfum terrestre ne peut être comparé à celui qui s'exhale en ce moment autour de nous. C'est le parfum de l'Esprit de Dieu. Que peut-il y avoir sur la terre de comparable?

Mais vous me dites qu'il fait chaud comme en plein midi, et pourtant la neige ne fond pas. Cette chaleur n'est donc pas en l'air, mais en nous. C'est elle que nous demandons au Seigneur dans la prière : « Réchauffe-moi de la chaleur de ton Esprit-Saint! »

Grâce à elle, anachorètes et solitaires ne craignaient point les rigueurs de l'hiver. Ils étaient protégés d'un vêtement béni, tissé par l'Esprit-Saint, comme par de chaudes fourrures. Il doit en être ainsi. La grâce de Dieu doit demeurer au dedans de nous. Le Seigneur n'a-t-il pas dit : *Le Royaume de Dieu est au dedans de vous* (Lc, 17, 21). Il voulait parler de la grâce du Saint-Esprit. Ce Royaume de Dieu se trouve maintenant en vous. La grâce de l'Esprit-Saint nous éclaire, nous réchauffe, par ses parfums, elle charme nos sens de plaisir céleste et remplit nos cœurs d'une joie indicible. L'Apôtre a connu l'état dans lequel nous sommes, Il en dit : *Le Royaume de Dieu, ce n'est pas le boire ni le manger, mais la justice, la paix et la joie par l'Esprit-Saint. Notre foi ne repose pas sur les discours persuasifs de la sagesse, mais sur une démonstration d'esprit et de puissance* (Rom., 14, 17; 1 Cor., 2, 5).

Nous sommes de ceux dont le Seigneur a dit : *Je vous le dis en vérité, quelques-uns de ceux qui sont ici ne mourront point qu'ils n'aient vu le Royaume de Dieu venir avec puissance* (Mc, 9, 1). Telle est la joie dont le Seigneur nous a rendus dignes! Voilà ce qui s'appelle être dans la plénitude de l'Esprit-Saint, comme Macaire l'Égyptien qui écrit : « J'ai été moi-même dans

la plénitude de l'Esprit-Saint. » Je suppose que vous n'avez plus besoin de demander comment les hommes peuvent être sous la grâce de l'Esprit. Vous souviendrez-vous de cette apparition de la miséricorde infinie de Dieu ?

— Je ne sais, dis-je, si le Seigneur me rendra digne de me souvenir toujours, avec autant de clarté et de vie, d'une telle miséricorde.

— Je crois, me répondit le P. Séraphim, que le Seigneur vous aidera à tout garder en votre cœur. Sinon il n'aurait pas si vite écouté mon humble prière et n'aurait pas si vite exaucé son indigne serviteur. Ce n'est pas à vous seul qu'il est donné de comprendre ces choses. Par vous, c'est au monde entier. Soyez affermi dans l'œuvre de Dieu pour l'utilité de plusieurs.

Vous êtes laïc, je suis moine. Point n'est besoin d'opposer cela. Dieu exige une foi sans erreur, en lui et en son Fils unique. Pour cela, la grâce de l'Esprit-Saint est donnée d'En Haut. Le Seigneur recherche les cœurs remplis d'amour de Dieu et du prochain. Tel est le trône sur lequel il aime à s'asseoir et sur lequel il apparaît dans la plénitude de sa gloire : « Mon enfant, donne-moi ton cœur, et tout le reste je te le donnerai moi-même. », parce que c'est dans le cœur de l'homme qu'est le Royaume de Dieu.

L'Éternel est près de ceux qui l'invoquent, car devant lui il n'y a point acception de personnes. Le Père aime le Fils et a remis toutes choses entre ses mains (Ps. 145, 18; Eph., 6, 9; Jn, 3, 35), mais à condition que nous aimions notre Père des cieux en vérité et comme ses enfants.

Le Seigneur écoute les prières du simple fidèle aussi bien que celles du moine. Il leur faut seulement, à tous deux, une foi sans erreur, une foi vraie, et un amour de Dieu du plus profond de leur âme. Quand bien même leur foi ne serait qu'*un grain de moutarde*, ils transporteront tous deux des montagnes : un seul en transporte mille, et deux une infinité.

Le Seigneur a dit lui-même : *Tout est possible à celui qui croit.* Et saint Paul s'exclame : *Je puis tout par le Christ qui me fortifie* (Phil., 4, 13).

N'est-ce pas extraordinaire ce que le Seigneur dit de ceux qui ont foi en lui ? *Celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais,*

et il en fera de plus grandes, parce que je m'en vais au Père et je le prierai pour vous afin que votre joie soit parfaite (Jn, 14, 12). Tout ce que vous demanderez au Seigneur vous sera accordé si, du moins, vous avez toujours pour but la gloire de Dieu ou le bien du prochain. Ce qui est utile au prochain touche à sa gloire divine : *Toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait* (Mt., 25, 40). Si vos prières sont pour la gloire de Dieu et l'édification du prochain, elles seront certainement exaucées. Si vous-même vous vous trouvez dans le besoin, adressez-vous, pour vous, à Dieu qui vous exaucera. Le Seigneur aime ceux qui l'aiment. Il est miséricordieux pour tous. Il réalisera les désirs de ceux qui le craignent et entendra leurs prières.

(Traduction fr. A. Tavard, O. P.)

CHRYSOSTOME ET PAUL

Le 27 janvier 437 avait lieu à Constantinople une cérémonie de funérailles digne de la grande histoire. On ramenait du Pont-Euxin (la mer Noire), pour l'ensevelir dans le tombeau des empereurs, la dépouille mortelle de saint Jean Chrysostome. Le pontife proscrit qui, trente ans plus tôt, expirait sur les routes de l'exil rentrait en triomphe dans sa capitale. Le monde reconnaissait enfin que sa vie, si agitée et si bien remplie, avait eu quelque chose de grand, d'inspiré, d'incompréhensible même, qui tenait plus du ciel que de la terre.

« Gloire à Dieu... », avait-il dit régulièrement en finissant ses sermons. Et cet hosanna, il l'avait répété dans les malheurs et la persécution. De son exil il écrivit de nombreuses lettres, rendant gloire et grâces à Dieu de souffrir persécution pour la justice. Écrites en un temps de misère, ces lettres encouragent les destinataires au détachement, au courage, à la confiance et à l'abandon à la Providence. Leur objet est de chasser la tristesse en développant quelques considérations très simples sur les raisons d'espérer. Tel est le message que porte la lettre à l'évêque Cyriaque :

> Gardez-vous du découragement et du désespoir. Moi-même, quand on me chassait de la ville, je m'en inquiétais peu, et je me disais à moi-même : Si l'impératrice veut m'exiler, qu'elle m'exile : *Au Seigneur appartient la terre et ce qui la couvre.* Si elle veut scier mon corps, qu'elle le fasse; je saurai suivre l'exemple d'Isaïe. Si elle veut me précipiter dans la mer, je n'ai

point oublié Jonas. Si elle veut me jeter dans une fournaise, j'ai un modèle dans les trois enfants qui ont été condamnés à ce supplice. Si elle veut me livrer aux bêtes, je songe à Daniel, abandonné aux lions dans une fosse. Si elle veut me lapider, qu'elle me lapide; Étienne, le premier martyr, m'a donné l'exemple. Si elle veut ma tête, qu'elle la prenne; j'ai pour maître Jean-Baptiste. Si elle veut mes biens, qu'elle les prenne. *Nu je suis sorti du sein de ma mère, nu aussi je m'en irai* (Lettre CXXV).

Voilà indiquée, dans ces paroles, l'acceptation joyeuse, reconnaissante, héroïque, des épreuves que Dieu lui envoie. Il y rappelle les exemples de quelques grands saints. D'ordinaire, c'est à saint Paul qu'il renvoie et à sa personne qu'il rattache ses enseignements. A Paul, le preneur d'âmes, dont les risques de ses voyages, de ses naufrages ou de ses bastonnades, les dangers de ses emprisonnements et de ses chaînes, n'étouffaient pas la voix. Paul, l'incomparable apôtre à l'incomparable amour. Paul, qui mettait à profit jusqu'aux moindres occasions d'annoncer la parole de Dieu, et qui, par le charme de son éloquence et de sa vertu, captivait ceux qui le retenaient prisonnier. Voilà l'homme qu'il faut imiter, parce qu'il a les idées de Jésus dans la tête et son amour dans son cœur : c'est la parfaite image du Christ. Ce sera facile de montrer combien Chrysostome a aimé, admiré, loué et imité saint Paul, le grand imitateur du Christ.

L'ADMIRATEUR DE SAINT PAUL

La vie de saint Jean Chrysostome a des traits communs avec celle de saint Paul. Il eut une même préparation à l'apostolat; Paul étudia à Tarse, Chrysostome à Antioche. Tous deux passèrent de longues années dans la retraite, l'un au désert, l'autre d'abord pendant quatre ans « dans les montagnes », sous la conduite d'un vieux Syrien, puis pendant deux ans dans la solitude absolue, dans une grotte. Cette vie contemplative est suivie ensuite d'une vie active et de prédications continuelles dont peu d'autres saints offrent un pareil exemple.

Les historiens ont affirmé que les forces physiques de Chrysostome ne purent pas porter les intolérables mortifications du monachisme. « Je crois fermement, dit un auteur, que ce fut aussi le désir de travailler au bien de ses semblables, l'appel de la charité[1]. » A côté de l'apostolat invisible de la sainteté, tel celui des moines dans leur solitude, il y a l'apostolat visible de l'action et de la parole, et celui-ci ne peut se monnayer dans la solitude. Le destin de Chrysostome le portait vers l'action. L'action du prêtre a pour objet le salut des âmes et est ainsi l'exercice de la charité le plus agréable à Jésus-Christ. C'est fondamentalement une question d'amour. Aimer et servir les brebis du Christ, c'est aimer et servir le Christ lui-même. Déjà son *Dialogue sur le sacerdoce* est tout entier pénétré de cette idée paulinienne, et Chrysostome, plus tard, y reviendra.

Le jour de son ordination à Antioche, lorsque — étendu sur les dalles de la basilique — il entendit la voix de son évêque appeler sur lui l'esprit de sagesse, de science et de sainteté, l'âme de saint Paul passa tout entière dans son âme. Il devint, depuis ce moment, le grand imitateur de ses travaux apostoliques et le puissant écho de sa parole inspirée.

Notre orateur, en effet, consacra, rien qu'aux seules Épîtres de saint Paul, plusieurs centaines d'homélies. La valeur exégétique en a été relevée par le moine Isidore de Péluse. « Je crois — affirmait-il — que si le divin Paul avait voulu se commenter lui-même dans la langue attique, il ne l'aurait pas fait autrement que ce maître vénérable, tellement son exégèse de l'Épître aux Romains se signale par sa vie, sa beauté, la perfection de son style » (*Ep. ad Isidorum Diac.*, 5, 32). Et de nos jours encore le P. Lagrange, le fondateur de l'École biblique de Jérusalem, faisait remarquer que ce commentaire s'impose vraiment à nous par sa clarté, sa richesse, son éloquence, ses applications pratiques bien fondées. Chrysostome lui-même, d'ailleurs, dans ses sermons reconnaît que ce qu'il sait, c'est à saint Paul qu'il le doit. Son génie a fructifié le sien. D'autre part, il souffre et s'attriste en songeant que non seulement tous les fidèles ne connaissent pas ce grand homme comme ils devraient le connaître, mais

1. Legrand, *Saint Jean Chrysostome*, dans *Les Moralistes chrétiens*, p. 16.

que quelques-uns même ignorent jusqu'au nombre de ses Épîtres; et cela, non par incapacité, mais parce qu'ils ne veulent pas entretenir commerce avec lui. Quant à lui, il a toujours recours à la sainte âme de Paul, « parce que ses paroles ont la valeur de préceptes divins ». Cette vénération pour le texte inspiré le porte à la vénération de la personne qui nous le communique. C'est même de l'amour, dont Chrysostome s'excuse près de ses auditeurs comme d'une passion : « Pardonnez-moi, leur dit-il, ou plutôt ne me pardonnez pas, mais imitez cet amour. Celui qui parle d'un amour impur a raison de demander pardon; mais quiconque parle d'un amour semblable à celui-ci doit s'en glorifier, chercher à faire partager sa passion et se donner le plus qu'il pourra de rivaux » (*De mutat. nominum*, 1, 3). Cette passion pour Paul est un honneur, une joie, une source féconde de vertus :

> Ceux qui aiment un beau corps, qui s'éprennent d'un beau visage, s'ils sont eux-mêmes laids et difformes, ne trouvent pas dans leur passion un remède à leur propre difformité; au contraire, leur laideur semble s'accroître. Dans l'amour spirituel il en est tout autrement. Celui qui aime une âme sainte, belle, glorieuse, parfaite, serait-il laid et difforme, devient par le constant amour des saints, semblable à celui qu'il aime. Car c'est un effet de la bonté de Dieu qu'un corps difforme et mutilé ne puisse point être corrigé, mais qu'une âme dégradée et hideuse puisse devenir belle et glorieuse. Car, de la beauté du corps il ne vous peut revenir aucun avantage, mais la beauté de l'âme vous peut procurer la jouissance de tous les biens qui sont dus à ceux qui prennent Dieu pour objet de leur amour[2].

Certes, Chrysostome aime tous les saints, mais plus que tous ce plus beau type qui puisse se concevoir, qui condense en lui tout ce qu'il y a de plus excellent chez tous les autres. Tout ce qu'il y a de plus admirable dans la vertu des patriarches et des justes, dans le zèle des apôtres et le dévouement des martyrs, on le retrouve dans la vie de saint Paul, porté à la plus haute éléva-

2. *In illud : Utinam Sustineretis*, I.

tion. Sa plus grande gloire, c'est d'être au-dessus de toute louange. Il est le modèle achevé de la plus haute perfection, et quand Chrysostome contemple ses vertus, il admire en lui la mortification entière de toutes les passions, l'excellence du courage et la ferveur de l'amour divin. Il vante un jour sa haute « philosophie » et sa « politique » en disant qu'elles pourraient convenir à des anges. D'innombrables passages de ses œuvres chantent et exaltent les louanges de son héros. Sept discours, prononcés à Antioche et qui firent merveille, développent tous les contrastes de la physionomie morale de saint Paul. Le héros y est dépeint dans la grandeur de ses œuvres et la sublimité de ses fonctions, dans la profondeur de ses pensées et l'éloquence de sa parole, dans l'héroïsme de ses souffrances et la splendeur de ses miracles.

LA PRÉDICATION DE SAINT PAUL

Paul est par excellence « l'Apôtre ». Qui dit apôtre dit apostolat. Celui de Paul fut à la fois rude, paternel et fécond. Saint Paul prédicateur n'a rien d'un discuteur, d'un métaphysicien, d'un chercheur; et cependant « sans éloquence, il a été plus philosophe que les philosophes ». Objectera-t-on de là qu'il ne se préoccupait pas de l'art de la parole? Erreur grossière! Qui fut plus éloquent, dans sa rudesse apparente, que saint Paul? La grâce habitait en lui, il était le vase d'élection, l'hôte du troisième ciel, le thaumaturge puissant, l'irrésistible conquérant des âmes, plus riche que les rois, plus puissant que les riches, plus éloquent que les rhéteurs, et malgré toutes ces ressources surnaturelles Paul était loin de négliger l'étude. Certes, sa vie, ses vertus, ses martyres, suffisaient amplement à l'instruction des âmes; néanmoins, Paul ne négligeait aucune des conditions humaines imposées au ministère de la parole. *C'est par l'ouïe*, dit-il, *qu'entre la foi : Fides ex auditu.* De là l'extrême importance qu'il attache à l'enseignement oral, donc aussi à l'étude et aux règles du bien dire qui le préparent. Or, la puissance de Paul était dans son irrésistible éloquence encore plus que dans ses miracles; sa prédication

est son plus haut titre de gloire; c'est par elle qu'il convainquait les uns, réfutait les autres, donnait à tous la lumière de la foi :

> Comment, en effet, réussit-il, avant de s'être encore signalé par ses miracles, à confondre les Juifs de Damas? Comment parvint-il à fermer la bouche aux Juifs hellénistes? Pourquoi fut-il envoyé à Tarse? N'est-ce pas parce que la puissance de sa parole triomphait de tout et parce qu'il écrasait toujours ses adversaires, au point que, ne pouvant supporter leur défaite, dans leur fureur ils cherchaient à le tuer?
>
> Contre les judaïsants d'Antioche, d'où tirait-il sa force dans la discussion et dans la controverse? N'est-ce pas la seule force de sa parole qui, dans Athènes, dans cette ville la plus superstitieuse du monde, amena à le suivre le célèbre Aréopagite et sa femme Damaris? Est-ce que, pour l'entendre, on ne restait pas souvent bien avant dans la nuit, témoin l'aventure d'Eutychos tombé la nuit à Troie du haut de sa fenêtre pendant qu'il parlait? A Thessalonique, à Corinthe, à Ephèse, à Rome même, ne passe-t-il pas ses jours, ses nuits entières, sans arrêt, à expliquer les Écritures? Et que faudrait-il dire de ses entretiens avec les Épicuriens et les Stoïciens?
>
> Pourquoi encore les Lycaoniens le prirent-ils pour Hermès, le dieu de l'éloquence? *Et quod Mercurium esse putarent, id non signorum, sed eloquèntiae causa evenit* : Paul ne le devait pas à ses miracles, il ne le devait qu'à sa parole.
>
> D'où vient même à Paul sa place à part parmi les autres apôtres? D'où vient que, sur toute la surface du monde, on ne parle guère que de lui et qu'il est sur toutes les lèvres? D'où vient l'admiration qu'on a pour lui plus que pour tous les autres, non seulement chez nous, mais encore chez les Juifs et chez les Grecs? N'est-ce pas de la puissance de ses Épîtres qui ont fait tant de bien, non seulement aux chrétiens de son temps, mais encore à ceux qui ont vécu depuis jusqu'à nos jours, et qui ne cesseront d'en faire jusqu'au dernier avènement du Christ, tant qu'il y aura des hommes sur la terre? Ses écrits sont comme un rempart d'acier qui entoure et protège les Églises dans toutes les parties du monde. Vaillant champion de la vérité, il se tient encore debout au milieu de l'arène, maintenant toutes les intelligences sous le joug du Christ et terrassant toutes les doctrines qui veulent se dresser contre la science de Dieu. Voilà ce qu'il fait aujourd'hui encore par les Épîtres étonnantes qu'il nous a laissées et qui sont remplies de la Sagesse divine (*De Sac.*, 4, 7).

Ces considérations sur la pratique de l'éloquence dans saint Paul seraient par trop incomplètes si nous ne disions quelques mots de ses préceptes et de ce qu'il exige impérieusement du prêtre.

Un incapable qui accepte le sacerdoce, dit Chrysostome, se damne et damne les autres. On demande donc au ministre de la parole une solide formation doctrinale, puisqu'il doit non seulement être exemple, mais aussi lumière. Voici l'hérésie, le paganisme, l'athéisme, le fatalisme, le déisme, le matérialisme, la fausse science, la fausse histoire, la fausse philosophie : si ces ennemis de la vérité ne sont pas combattus, c'en est fait de beaucoup d'âmes. Le prêtre qui n'est pas équipé pour les luttes d'idées se heurtera à tant d'erreurs opposées et ne saura protéger la foi des fidèles, il sera un scandale :

> Car, lors même qu'on resterait soi-même inébranlable dans sa foi et invulnérable aux coups de ses adversaires, la foule des âmes simples, voyant leur chef vaincu et réduit au silence, oublient d'attribuer sa défaite à sa faiblesse et ne voient plus que l'effondrement de la vérité. C'est ainsi que l'ignorance d'un seul homme entraîne aux abîmes tout un peuple. Peut-être les âmes ne passent-elles pas encore tout à fait ni tout de suite dans le camp ennemi. Mais, sur les questions dont elles étaient sûres jusqu'ici, elles commencent maintenant à douter, et ce qu'elles admettaient jusque-là avec une foi inébranlable ne tient plus dans leur esprit avec la même fermeté. La confusion de leur maître a introduit et déchaîné dans leur esprit une tempête qui ne saurait se terminer que par un complet naufrage (*De Sac.*, 4, 9).

Vu les circonstances de l'auditoire, à la science il faut ajouter le saillant de la parole. Privée de charme, la prédication fait fuir l'auditeur et ne retentit qu'au désert. Avant tout, que le prêtre soit rempli de doctrine, mais que l'exactitude dans l'exposé des dogmes soit revêtue d'assez d'attraits pour captiver et retenir l'auditoire. L'auditoire — il faut bien le dire — est quelquefois exigeant, surtout pour le prédicateur de renom. S'il a donné beaucoup, on attend de lui plus encore. Ce dernier ne peut donc « vivre sur l'acquit » ni se fier à sa facilité, il lui faut travailler sans cesse afin de soutenir sa réputation. Mais voici son plus ter-

rible adversaire : la critique envieuse ou ignorante. Le moyen infaillible de s'élever au-dessus d'elle est d'avoir pour unique souci la gloire de Dieu. C'est la pureté d'intention. Elle résume toutes les qualités nécessaires au ministère de la parole :

> Ainsi donc, que celui qui a reçu la dure mission d'enseigner les autres n'attache pas trop d'importance aux applaudissements de la foule et ne se laisse pas non plus aller au découragement si son approbation lui fait défaut. Quand il aura travaillé ses discours dans le but de plaire à Dieu (ce qui doit être la seule règle, le seul but de la plus haute des professions, et non les applaudissements ni les éloges), si, après avoir cherché à plaire à Dieu, il a réussi encore à plaire aux hommes, qu'il ne s'oppose pas à leurs éloges; si ces éloges ne viennent pas, qu'il ne les recherche pas non plus et qu'il ne s'en s'afflige pas : une récompense suffit à son travail, la plus haute de toutes, le témoignage que lui donnera sa conscience de n'avoir consacré tous ses soins à son enseignement que pour plaire à Dieu (*De Sac.*, 5, 7).

Ce qui caractérise donc le vrai prêtre, le véritable apôtre, c'est la charité : une charité désintéressée qui ne cherche point sa propre gloire ni ses propres intérêts mais le bon plaisir de Dieu. Or, quel prédicateur plus que saint Paul s'est inspiré de cette charité pour les âmes? Ce trait de la physionomie de l'Apôtre est celui qui a laissé la plus forte empreinte dans la spiritualité de Chrysostome et dans sa vie. Le zèle de Paul, dit-il, s'apparente au zèle du divin Maître, son cœur, c'était le cœur du Christ : *Cor Christi, cor Pauli*[3]. Sa vocation spéciale fut le *ministerium verbi*, le ministère de la prédication. Et si l'on veut savoir avec quelle dextérité il a manié le glaive de la parole, qu'on relise, par exemple, les adieux qu'il adressait un jour aux « anciens » de l'Église d'Éphèse :

> J'ai servi le Seigneur en toute humilité, dans les larmes et parmi les épreuves que m'ont values les embûches des Juifs. Je n'ai rien omis de ce qui pouvait vous être utile, *vous prêchant et vous instruisant en public et chez vous*, adjurant Juifs et Grecs de se convertir à Dieu et de croire en notre Seigneur Jésus.

3. *Hom.* 22, 3, in *Ep. ad Rom.*

Et maintenant voici que, sous la contrainte de l'Esprit, je vais à Jérusalem, sans savoir ce qui m'y est réservé. Je sais seulement que, de ville en ville, l'Esprit-Saint m'avertit que chaînes et tribulations m'attendent. Mais de toute façon ma vie m'importe peu, pourvu que j'achève ma course et que je remplisse la mission que j'ai reçue du Seigneur Jésus de rendre témoignage à l'Évangile de la grâce de Dieu (Act., 20, 19-24).

Chrysostome s'empare de ces textes pour dépeindre le mépris de Paul pour les choses de ce monde, son détachement de tout ce qui est terrestre, le calme de son âme parfaitement maîtresse d'elle-même, le cœur tendre et passionné qui font de lui le type achevé de l'apôtre.

LE PANÉGYRISTE DES CHAÎNES

La pensée et les vœux de Chrysostome se tournent de préférence vers l'image de Paul couvert de chaînes, jeté dans un cachot, prisonnier pour le Christ. Il n'est jamais plus éloquent que lorsque, évoquant son héroïsme, il devient le panégyriste des fers de Paul. Un jour, comme il expliquait l'Épître aux Éphésiens, son imagination s'enflamme sur les paroles de l'Apôtre : *obsecro vos ego vinctus in Domino.* Il est saisi, enlevé, ravi dans la contemplation du martyre et transporté par le souffle de l'inspiration aussi imprévu qu'irrésistible, il s'écrie :

Moi qui porte des chaînes pour le Seigneur. C'est la grande dignité, c'est la puissance irrésistible qui met bien au-dessus des rois et des consuls. Nous retrouvons cette parole dans l'Épître à Philémon : *Puisque je suis le vieux Paul, portant maintenant des chaînes pour le Christ.*

Il n'est rien de splendide comme les fers portés pour le Christ, comme les chaînes dont ces saintes mains furent étreintes. Être enchaîné pour le Christ, c'est beaucoup plus glorieux que d'être apôtre, docteur, évangéliste. Si quelqu'un aime le Christ, il me comprend sans peine. On connaît la puissance des fers, quand on éprouve les flammes et la folie de l'amour divin. On préfère alors le séjour d'une prison à la patrie céleste. Paul leur tendait les

mains dont l'éclat effaçait celui de l'or et celui du diadème. Non, cette bandelette constellée de diamants ne jette pas des rayons comparables à ceux que répand une chaîne de fer, portée pour le Christ. Le cachot éclipsait les demeures royales. Et qu'ai-je dit, les demeures royales ? Il éclipsait le ciel même, puisqu'il possédait l'enchaîné du Christ. Si quelqu'un aime le Christ, je le répète, il sait quelle est cette dignité, il sait quelle est cette puissance, il sait quel bien on peut faire aux hommes quand on est chargé de fers pour lui...

Si l'on m'offrait le ciel tout entier ou bien cette chaîne, c'est la chaîne que je choisirais; si l'on me proposait de me placer là-haut parmi les anges ou de m'envoyer avec Paul enchaîné, j'aimerais mieux la prison; s'il était possible qu'on me fît l'une de ces puissances qui peuplent les cieux, qui sont autour du trône, ou que je fusse moi-même cet enchaîné, mon choix serait encore pour la chaîne. Et certes à bon droit; car que peut-on concevoir de plus heureux ? Je voudrais en ce moment me trouver dans ces lieux où sont conservées ces chaînes; je voudrais les contempler, et sentir croître mon admiration pour ces hommes qui témoignèrent ainsi leur amour au Christ. Oui, je voudrais voir ces chaînes devant lesquelles les démons tremblent et frémissent, que les anges vénèrent. Rien n'est plus beau que de souffrir quelque chose pour le Christ. Dans mon estime, Paul est moins heureux pour avoir été ravi au ciel que pour avoir été jeté dans une prison. Je le félicite moins des mystérieuses paroles qu'il entendit là-haut que des fers qu'il porta sur la terre. Je le proclame heureux, non quand il s'envole au troisième ciel, mais quand il est courbé sous le poids des chaînes. Que les chaînes l'emportent sur le ciel, il le savait bien; écoutez ce qu'il en dit lui-même. Il ne dit pas : Je vous en conjure, moi qui ai entendu les paroles mystérieuses. Quoi donc ? *Je vous en conjure, moi qui porte des chaînes pour le Seigneur*[4].

Les chaînes font la plus glorieuse, la plus éclatante prérogative de Paul. Elles sont le témoignage de sa patience et du dévouement qu'il met à servir son Maître. Il est enchaîné, mais sa parole et son œuvre ne le sont pas. Il est enchaîné à Jérusalem, et il étonne un roi et un gouverneur de province qui l'entendent parler du jugement de Dieu. Il navigue enchaîné, et voilà qu'il

4. *Hom.* 8, 1, in *Ephes.*

empêche le naufrage, et malgré les rigueurs de la saison et la violence de la tempête, il sauve ceux qui naviguent avec lui. Il est enchaîné à Rome, et les conversions se multiplient; il enlève des favoris et des maîtresses à Néron, et ce captif acquiert des esclaves à Jésus-Christ. Il est enchaîné dans la prison, il en ébranle les fondements, il en brise les portes, il rompt ses liens et fait tomber à ses pieds le geôlier dont il était le captif.

> O bienheureux fers! ô bienheureuses mains qui furent ornées de cette chaîne! Elles méritaient moins d'honneur ces mains de Paul, quand elles relevaient le boiteux de Lystres, que lorsqu'elles furent chargées de fers. Si j'avais été le contemporain de l'Apôtre, c'est en ce dernier cas surtout que je les aurais baisées, y collant tour à tour mes yeux et mes lèvres; je n'aurais pu me détacher de ces mains qui avaient mérité d'être enchaînées pour mon divin Maître [5].

Si parfait est le mérite des chaînes que Chrysostome, retenu à Constantinople par ses hautes charges et sa santé débile, proteste de son désir de gagner la Ville éternelle pour y voir, non le Cirque ou le Colisée, non les Thermes ou les arcs de triomphe, mais les chaînes de saint Paul.

Le sermon, où il prend congé de l'Épître aux Romains, exprime ce désir en un torrent de lyrisme. C'est un poète, ou plutôt un prophète qui parle, évoquant le corps de Paul : sa bouche, son cœur, ses mains, ses yeux, ses pieds et le tombeau qui le garde :

> Qui me donnera donc d'embrasser le CORPS de Paul, de coller ma bouche sur sa tombe, de contempler la poussière de ce corps qui complétait par ses souffrances celles du Christ, qui portait les stigmates de la croix, qui disséminait partout la parole évangélique?...
>
> Je voudrais voir la poussière de cette BOUCHE par laquelle le Christ parlait... faisant entendre de grandes et mystérieuses vérités, plus grandes que celles qu'il a dites par lui-même; car s'il a fait par ses disciples des œuvres supérieures aux siennes, il a par eux prononcé des paroles non moins supérieures.
>
> Je voudrais voir aussi la poussière de ce grand CŒUR, si large

5. *Ibid.*, 2.

qu'on pourrait l'appeler le cœur du monde, renfermant des cités entières, des peuples et des nations. Je voudrais voir la cendre de ce cœur brûlant d'amour pour chacun des malheureux qui se perdent, enfantant de nouveaux ceux qui ne sont encore que des avortons, jouissant de la vision divine, plus élevé que le ciel, plus ample que le monde, plus lumineux que les rayons du soleil, plus ardent que le feu, plus fort que le diamant.

Je voudrais voir la poussière de ces MAINS qui furent dans les fers, dont l'imposition donnait l'Esprit-Saint, qui ont écrit ce que nous expliquons.

Je voudrais voir la poussière de ces YEUX frappés d'une cécité bienfaisante, dont les regards embrassèrent ensuite le salut du monde, qui méritèrent de contempler le Christ en son corps, qui voyaient les choses terrestres et ne les voyaient pas, qui ne connaissaient pas le sommeil et veillaient au milieu de la nuit, dont rien ne viciait la lumière.

Je voudrais voir la poussière de ces PIEDS qui parcouraient le monde et ne se fatiguaient pas, qui étaient dans les ceps quand Paul ébranla la prison, qui foulaient les contrées sauvages comme les pays habités et franchirent tant de distances.

Je voudrais voir la TOMBE où reposent les armes de la justice, les armes de la lumière, ces membres maintenant vivants, morts quand lui-même vivait, dans lesquels vivait le Christ, qui étaient crucifiés au monde; ces membres mêmes du Christ, qui ont revêtu le Christ, temple de l'Esprit-Saint, édifice sacré dont toutes les parties sont reliées par l'Esprit, pénétrées de la divine crainte, marquées des stigmates du Sauveur [6].

Paul était dans le cœur de Chrysostome, à la vie et à la mort. Extrême était son enthousiasme pour lui, ardent son désir de saluer son tombeau. Nous venons de le voir. Le grand aventurier de Dieu est mort à Rome, quelle gloire pour cette ville! C'est ce que Chrysostome développe en une page qui est parmi ses plus belles et que nous ne pouvons relire sans émotion :

Un jour, dit-il, nous verrons Paul. Nous le verrons là-haut avec Pierre, à la tête des saints, menant le chœur sacré, et le véritable amour nous sera manifesté.

Si dans la vie présente il aima les hommes au point de consen-

6. *Hom.* 32, 3, 4, in *ad Rom.*

tir à rester avec eux, quand il était au moment d'échapper à cette prison terrestre et de s'en aller avec le Christ, combien plus cet amour ne rayonnera-t-il pas là-haut ?

Pour moi, c'est là ce qui m'attache à Rome, bien que j'aie tant d'autres sujets de l'exalter, la grandeur et l'antiquité de cette ville, la beauté des édifices et le nombre des habitants, sa puissance et ses richesses, ses vertus guerrières et ses exploits. Mais, laissant de côté tout le reste, je proclame les Romains heureux, parce que Paul leur écrivit de son vivant, parce qu'il les a tellement aimés, parce qu'ils ont entendu sa parole et recueilli son dernier soupir. Voilà ce qui est la gloire de cette ville, beaucoup plus que tous les autres avantages.

Telle qu'une personne grande et forte, elle a deux yeux qui lancent des éclairs, les corps de ces deux saints. Le ciel brille d'une moins vive lumière, quand le soleil est dans toute sa splendeur, que la ville de Rome avec ces deux flambeaux, dont les rayons éclairent le monde. De là s'élèvera Paul, de là s'élèvera Pierre.

Frémissez à la pensée du spectacle que Rome aura sous les yeux, Paul sortant tout à coup avec Pierre du monument qui le tenait renfermé, et porté dans les airs à la rencontre du Seigneur. Quelle rose cette ville n'offrira-t-elle pas au Christ ? de quelle couronne n'est-elle pas ornée ? de quelle chaîne d'or n'est-elle pas ceinte ? quelles sources elle a ! Voilà pourquoi je l'admire, et non à cause de ses trésors, de ses colonnes, de tous ses autres ornements ; là sont les deux colonnes de l'Église [7].

A la vérité, on ne comprend vraiment saint Paul que si on lui ressemble un peu. Une affinité spirituelle unit Chrysostome à Paul, qu'il comprenait toujours davantage; et à mesure qu'il s'imprégnait davantage des écrits de ce grand homme, il faisait sienne son âme d'apôtre, ressentant le même zèle pour les âmes, le même amour du Christ, la même tendresse pour les petits, la même audace devant les injustices et les vices des grands, la même dureté pour soi-même. On assure qu'à Constantinople, dans son cabinet de travail, il n'avait qu'un tableau, le portrait de saint Paul. Le disciple travaillait sous l'œil du maître et prê-

7. *Ibid.*, 2.

chait sous son inspiration. Aussi Chrysostome, parlant de lui, comparait un jour sa vie et ses œuvres à la mer

> qui porte les voyageurs de la terre au ciel. Celui qui se confie à ses flots sera sûr de naviguer avec un vent favorable. Sur cette mer, les vents ne se déchaînent pas; à leur place c'est le souffle divin du Saint-Esprit qui enfle les voiles et conduit les âmes au port. Il n'y a ici ni soulèvement des vagues, ni écueils, ni monstres marins : le calme le plus profond y règne. Cette mer est plus tranquille et plus sûre que quelque port qu'on puisse imaginer; les flots qu'elle roule ont l'éclat et la transparence même du soleil. Cette mer ne renferme, dans ses abîmes, ni des pierres précieuses, ni le mollusque, non moins précieux, dont on extrait la pourpre; elle renferme des trésors bien plus riches. Celui qui veut descendre au fond de cette mer n'a pas besoin de plongeurs, ni de quelque autre artifice : il n'a besoin que d'une grande philosophie; il y trouvera tous les biens que renferme le royaume des cieux [8].

Visiblement le génie de saint Paul a marqué de son empreinte originale toute la pensée et toute l'éloquence de Chrysostome. A travers les sermons de celui-ci, nous n'avons pu glaner que quelques épis; assez toutefois pour montrer comment le plus éloquent des apôtres a formé le plus éloquent des Pères. Comme Paul, Chrysostome était un Oriental et un démonstratif. Il savait s'extérioriser. Il le fait en un langage si coloré, si chaud, si vibrant, qu'il remuerait encore des auditoires d'aujourd'hui. On y sent la ferveur, la vibration, tout ce qui relève du domaine du cœur. *Pectus est quod disertos facit*, la flamme fait l'orateur. Et c'est également ce qui attache irrésistiblement à Chrysostome, le type achevé de l'orateur des foules, que Bossuet appelle « le Démosthène chrétien ».

Fr. Bruno H. Vandenberghe, O. P.

8. *Hom.* 55, 3, in *Act. Ap.*

MARGUERITE-MARIE TEILHARD DE CHARDIN

A l'Union catholique des Malades, qu'elle dirigea pendant près de dix ans, nous l'appelions « la Maréchale », et ce titre convenait bien à son esprit net et viril, à la sûreté de son coup d'œil, à son sens des responsabilités, à sa science extraordinaire du commandement.

Issue d'une famille auvergnate, où les personnalités se révélaient originales et vigoureuses, elle avait de qui tenir, et, dès son enfance, petite fille turbulente et secrète, imaginative et pleine de bon sens, douée d'un étonnant pouvoir d'intuition, elle ne pouvait passer inaperçue. Pourtant, c'est dans et par une totale impuissance physique qu'elle devait donner sa pleine mesure et épanouir toutes les richesses de son tempérament.

Née avec la coqueluche, elle était restée frêle; à vingt ans, elle faisait une pleurésie, et alors commençait pour elle une longue maladie de vingt-neuf années : des vertèbres douloureuses, une congestion médullaire provoquant la paralysie des divers membres, de terribles douleurs dans la nuque. A certains jours, c'était l'impuissance absolue ;

> C'est un effondrement... Ma voix s'éteint complètement; ma puissance respiratoire diminue des deux tiers; je n'avale plus; mes bras deviennent impuissants, tout cela par dégringolades successives...

A la fin de sa vie, les poumons se prendront.

> Peu d'accalmies, et si brèves. J'ai pour la rechute une facilité qui tient du prodige; même quand cette rechute ne se produit pas, je ne cesse de la redouter. Quand le pauvre Damoclès a finalement reçu son épée sur le crâne, il a dû s'écrier : « Du moins, je n'ai plus peur. » C'est ce que j'aurais dit à sa place. Le métier de convalescent n'est pas drôle du tout par la seule raison qu'on ne sait pas bien s'il est vrai. Chez moi, il s'est toujours terminé par une catastrophe.

Pourtant, elle lutte sans cesse; jamais elle ne s'installera dans l'impuissance. Les privations se multiplient, la contrainte de l'immobilité est de plus en plus dure à sa nature ardente, elle continue à batailler contre le mal, à réagir avec le sourire contre les assujettissements qu'il lui impose. « Il y a trois épreuves, disait-elle, qui ne donnent leur fruit qu'à condition d'être combattues : la tentation, le scrupule, la maladie. »

Son arme principale est le travail; il l'aide à garder son équilibre et sa paix.

> C'est très joli de se soigner, mais il est difficile de ne faire que cela sans couler ses énergies. Il faut qu'on ait un but pour quand on sera guéri, et travailler en vue de ce but. Je n'en ai pas toujours eu — ce n'était pas toujours de ma faute — et ceci a failli me perdre. Du moins j'ai toujours donné des efforts en sens divers. Je me suis occupée des enfants du village que j'aimais beaucoup. J'ai beaucoup dessiné, j'ai fait du travail manuel, j'ai tricoté énormément, j'ai appris l'anglais.

Et une autre fois :

> C'est encore cette crainte qui m'assaille au réveil ou en pleine nuit : une vie sans travail, quel cauchemar.

Le travail vint, pressant, impérieux, quand Marguerite-Marie entra à l'Union catholique des Malades, et surtout quand elle en prit la tête. Cette Union — où les malades, rassemblés par groupes d'une dizaine environ, sont reliés entre eux par des cahiers dans lesquels ils écrivent tour à tour — « vit sur le paradoxe du

malade très atteint qui communique au voisin les forces morales qu'il ne sent pas toujours (on possède souvent des trésors de courage sans s'en douter) ».

Fut-elle prise au dépourvu ? Il ne le semble pas; c'était vraiment le service pour lequel Dieu l'avait réservée. Elle s'en rendait bien compte :

> Je crois que ce qui m'arrive est l'aboutissement logique de certaines tendances et de diverses grâces de Dieu... Autrefois je raffolais de catéchisme et de patronages, maintenant je m'aperçois que ma véritable vocation était de m'occuper de malades, ainsi le bon Dieu se sert de la maladie pour nous faire connaître notre vraie personnalité. Mettez-vous bien dans la tête que la maladie ne nous est jamais envoyée pour nous diminuer, mais pour nous grandir moralement. A nous d'en tirer parti.

Dès le début, la charge se montrait lourde; après le premier contact avec les chefs et les aumôniers, il lui fallait lier connaissance avec les différents groupes, prendre conscience des besoins et des possibilités de chaque membre, et pendant ce temps les charges familiales ne lui manquaient pas. Fardeau parfois accablant pour une grande malade, mais le poids de toute cette souffrance qui arrivait jusqu'à elle lui semblait bien plus lourd encore.

> Ce tête-à-tête avec la misère humaine... à chaque courrier... Non, je vous assure : la besogne n'arrive pas toute mâchée et il y a des jours où on se tient la tête à deux mains, non devant les lettres d'affaires, mais devant les lettres de confidences, des lettres si douloureuses qu'on ne sait comment y répondre parce qu'on les comprend trop bien.

Quel bien elle devait faire à l'Union! Sous son impulsion il y eut un nouveau départ, le nombre des adhérents croissait sans cesse, aux groupes normaux elle ajoutait des cercles d'études plus intellectuels. Cette action extérieure n'était pourtant pas la principale, combien d'âmes pourraient attester qu'elle leur a apporté lumière et espoir. Oh! certes, à sa manière où n'entrait rien de mièvre; elle détestait les « airs penchés » et les « paroles d'édifi-

cation ». Il n'était que de la voir, se dressant raide sur sa gouttière, le visage creusé, le regard incisif, pour deviner à quel point elle était virile; son humour déroutait parfois, sa délicatesse rassurait vite. Discrète, elle ne sollicitait pas les confidences, mais savait être disponible à toute demande; pleine de sollicitude, elle avait toujours le courage d'être vraie. Ces conseils, qu'elle donnait à ses chefs de groupe, la révèlent elle-même :

> Soyons toujours loyaux vis-à-vis de nous-mêmes et de notre personnalité. Il y a là un acte de déférence envers Dieu qui nous a créés... Les plus belles paroles ne signifient pas grand'chose... Quelques-uns d'entre vous sont très réservés sur le chapitre : piété. Qu'ils restent tels puisque c'est leur nature. Et puis soyez tranquilles. Le jour où l'un de vos disciples aura besoin du mot dont vous vivez et que vous taisez jalousement, il tombera tout seul de votre plume, et il portera d'autant mieux que vous l'aurez assimilé à votre profit et peut-être pendant des années. La discrétion est une grande vertu. Il filtre toujours plus de spiritualité que nous croyons à travers nos lignes, à condition que nous ne soyons ni superficiels, ni factices devant Dieu.

Ni superficielle ni factice devant Dieu... n'était-ce pas cette loyauté, jointe à un immense don de sympathie, qui lui faisait si bien comprendre la souffrance d'autrui ? Ayant un sens aïgu des besoins humains, elle entrait dans les difficultés de tous, elle savait faire la part du milieu, des tempéraments.

> J'ai perdu bien du temps jusqu'à mon entrée à l'U.C.M., mais le bon Dieu est si bon qu'il tire parti même de nos « ratés ». Et ces années mornes m'ont servi à comprendre mieux beaucoup de malades, comme aussi à être indulgente pour ceux qui n'ont pas su tout de suite tirer parti de leur infirmité. Pourquoi les blâmerai-je ? j'ai fait comme eux. Du reste il faut tâtonner beaucoup avant de trouver le bon chemin, il faut aussi le trouver *soi-même*, à la lumière du bon Dieu.

Elle qui savait utiliser ses faiblesses avec une simplicité d'enfant ne demandait pas aux autres un héroïsme impossible; chaque jour plus sensible aux joies et aux peines d'autrui, elle essayait de faire surmonter les obstacles et surtout cette terrible

monotonie si dure aux grands malades. Dans les cahiers de l'U.C.M., dans ses lettres, elle est revenue souvent sur ce sujet :

> Il ne faut pas s'en vouloir les jours où l'ennui a le dessus; en le supportant patiemment, nous lui infligeons déjà une défaite et je crois qu'il y a bien des jours où nous ne pouvons faire davantage. Le bon Dieu le sait. Ne croyez-vous pas déjà bien méritoire de reconnaître et d'accepter son état de loque? Il n'est pas de plus efficace humiliation dans tous les cas...
>
> Inutile de se guinder; les souffrances m'effraient souvent d'avance parce que, ayant pas mal souffert déjà, je me sens tout à fait dépourvue d'héroïsme... Aux heures difficiles, je dirai au bon Dieu que je suis sans courage. Ce sera une prière vraie tout au moins... Hélas! mes amis, il faut nous résigner à travailler sans forces, à être gais sans même sentir la joie, à s'occuper des autres quand l'instinct de la nature porte à se replier sur soi, à prier quand la ferveur est absente...
>
> Il faut envisager le degré de responsabilité des malades. Il est évident que cette responsabilité est faible. Ignorez-vous que le caractère s'aigrit quand une douleur aiguë persiste longtemps? Qu'un grief minuscule prend les proportions de la Tour Eiffel au cours d'une insomnie? Et faut-il s'étonner que des « chroniques » de vingt ans, privés des joies permises, soient tentés de tourner autour des illicites? Je n'entends pas dire que les torts soient nuls : nos faiblesses, nous pouvons les corriger dans une large mesure. Notre devoir est d'enseigner cette lutte aux malades et de ne pas nous étonner en même temps de ce que, malgré de réels efforts, nous soyons souvent des vaincus.

Marguerite Teilhard était trop centrée sur le Christ souffrant pour ne pas faire comprendre à ceux qui s'adressaient à elle le vrai sens de la souffrance; elle ne parlait jamais de ses expériences spirituelles, mais toute sa vie enseignait à transformer la maladie en un témoignage d'amour, à y voir un moyen d'union à Dieu. Elle savait que des vies en apparence inutiles pouvaient retrouver une fécondité plus grande encore.

> Un jour le voile se déchire tout à fait : nous prenons conscience qu'une étape est finie pour nous et qu'une autre commence, absolument dépourvue d'attrait et d'imprévu dans sa nouveauté. Nous sommes tous croyants; pourtant il y a des moments où la foi et-

une vertu sans saveur. Tentation ou dépression physique. Il arrive souvent que les réalités spirituelles s'estompent à nos yeux ou perdent de leur intérêt au moment où nous en avons le plus besoin... Nous ne voyons plus que notre inutilité. Et pourtant... Je me rappelle avoir rencontré ainsi une jeune fille qui m'avait confié : « J'avais une vie heureuse. Ma satisfaction n'était pas égoïste; j'enseignais, et mon travail faisait vivre les miens. A présent, incapable de gagner leur pain, et le mien, j'achève de dévorer leurs économies. Je souffre et je les fais souffrir et je mène une existence pire qu'inutile. » Je m'étais tue, par peur d'envenimer cette plaie par des consolations maladroites. Aujourd'hui, je lui aurais dit : « Ma petite, c'est justement parce que vous êtes malade que votre vie devient utile. Défendez-vous : il y a des invalides qui attendent de vous le mot qui leur rendra courage et fécondera leur existence, et vous seule pouvez le dire. Vous ne les connaissez pas, mais Dieu les mettra sur votre route. Ne prétextez pas vos faiblesses pour écarter la tâche : c'est par elles que vous les rejoindrez d'abord. Et quand dix, vingt, cinquante malades, et peut-être plus, s'accrocheront à vous comme à leur perche de salut, vous n'aurez pas plus envie de déserter la vie qu'une mère qui laisse ses enfants derrière soi. »

Elle-même se donnait largement et donnait tout son cœur; elle attirait, elle apaisait; et combien d'entre nous n'ont-ils pas pensé, en la voyant et en l'entendant, ce que le P. Teilhard de Chardin devait écrire d'elle : « Un surcroît d'Esprit naissant d'un défaut de matière...[1] »

Au fond, c'est cela le mot de sa vie : toute cette action avait une solide base surnaturelle. On a vu en Marguerite-Marie Teilhard de Chardin une femme énergique, à l'intelligence claire, douée d'un talent épistolaire brillant et plein d'humour; a-t-on remarqué suffisamment cette sensibilité extrême et sans cesse refoulée, et cette pudeur qui lui faisait taire la vie de prière et de contemplation qui était sienne ? Elle avait désiré la vie reli-

1. R. P. P. Teilhard de Chardin, préface à *L'énergie spirituelle de la souffrance*, écrits et souvenirs présentés par Monique Givelet (éditions du Seuil, Paris, 1951); p. 12. C'est à cet ouvrage que nous devons l'essentiel de notre documentation.

gieuse comme expression de son don total à Dieu; ce don, elle le réalisa dans la maladie, puis dans le service des malades.

> Discussions serrées avec le Père T. qui, à mon avis, donne une place trop secondaire aux malades dans ma vie. Pour moi, il est impossible de douter qu'il y ait là l'épanouissement d'une vocation avec laquelle je ne peux pas jouer.

Son impuissance physique, son isolement, précisaient un appel à plus de recueillement; elle s'y était livrée, et avança très avant dans l'expérience et dans l'intimité de Dieu. « A la base de sa vie intérieure, il faut placer une aptitude native à percevoir et à goûter le divin. Elle décelait comme naturellement au fond de toutes choses l'attrait de la Suprême Présence[2]. » C'est en Dieu qu'elle voyait si clairement toutes les réalités.

Mais ce qui frappait le plus, chez elle, c'était sa dévotion à la Passion du Christ et au sacrifice de la messe; elle en avait fait le ressort de sa prière et de son action. Dans la Croix du Christ elle avait puisé toute son énergie, et c'est le Christ souffrant qu'elle retrouvait en tous ceux qui souffrent, témoin ce cri qui nous avait tant émus :

> Quitter mes malades, je ne le pourrai jamais; ce serait abandonner Jésus crucifié.

A la fin de sa vie, comme le Christ, Marguerite-Marie connut l'abandon total : la mort de ses parents, celle de frères très aimés, l'isolement en sanatorium, la détresse de l'âme s'ajoutant à celle du cœur, un dégoût spirituel plus dur que tout ce qu'elle avait supporté jusqu'alors. Elle l'exprimait dans une prière « du Malade très malade », dont chaque mot est chargé de souffrance et de foi :

> Seigneur, la journée vient de se clore, me laissant comme les autres l'impression d'un échec complet. Je n'ai rien fait pour vous : ni prières conscientes, ni œuvre de charité, ni le moindre travail, ce travail sacré pour tout chrétien qui comprend sa signi-

2. R. P. P. Teilhard de Chardin, *Témoignage fraternel*, paru dans *Le Trait-d'Union*, bulletin de l'Union Catholique des Malades, octobre 1936.

fication. Je n'ai même pas su dominer ces impatiences puériles et ces rancunes bêtes qui prennent trop souvent votre place dans le *no man's land* de ma sensibilité. En vain, je vous promets de mieux faire : la journée de demain ne sera probablement pas meilleure, non plus que la suivante.

Si je remonte le cours de ma vie, je plonge dans la même impression d'insuffisance. Je vous ai cherché dans l'oraison et dans le service du prochain, car nous ne pouvons pas plus vous séparer de nos frères que nous ne séparons notre corps de notre esprit. Mais, en vous cherchant, n'était-ce pas moi-même que je trouvais encore et voulais satisfaire ? Ces œuvres que, secrètement, je qualifiais de bonnes et saintes, se désagrègent à la lueur de l'éternité toute proche et je n'ose plus m'appuyer, comme autrefois, sur ces appuis sans consistance.

Même les souffrances actuelles ne m'apportent aucune joie parce que je les supporte mal. Peut-être sommes-nous tous ainsi incapables de discerner autre chose que notre misère et notre désespérante lâcheté sous la lumière de l'au-delà grandissant à notre horizon.

Mais, peut-être aussi, Seigneur, que cette impression de dépouillement est une part du plan divin; peut-être que la complaisance de soi est à vos yeux le plus impertinent des oripeaux et que nous devons nous présenter nus devant vous afin que, vous seul, vous nous revêtiez.

Cette agonie dura deux ans; la souffrance physique augmentait sans cesse; les derniers jours furent atroces. Les yeux fixés sur son crucifix, elle disait : « Je ne vois plus que lui. » Le 17 août 1936, elle entrait dans la joie du Seigneur... Comme l'écrivait le P. Teilhard de Chardin, elle avait, silencieusement, « métamorphosé en lumière, au plus profond d'elle-même, les pires ombres du monde », et sans doute, dès ici-bas, « au regard du Créateur, avait-elle eu la meilleure part ».

M.-L. Triquet.

L'ART DE VIVRE EN TEMPS DE DANGER

La littérature des premières années après la guerre contient une abondante documentation sur la Résistance politique et militaire. La résistance des chrétiens dans la foi est, de ce fait, restée un peu dans l'ombre; ces quelques lignes voudraient la remettre en lumière.

C'est immédiatement que le combat spirituel fut engagé par le philosophe Th. Haecker, professeur à Munich. Il ne cacha pas sa désapprobation devant le nazisme dont il dénonça le danger mortel pour la civilisation tout court. Les maîtres du jour l'obligèrent bientôt à garder le silence et à ne publier aucune ligne sous peine de terribles sanctions dont il recevait de temps à autre un avant-goût. Condamné à l'inactivité, Haecker employa ses loisirs forcés à méditer sur le destin funeste qui menait son peuple au bord de l'abîme. Puisqu'il fallait se taire au moins en public, il confia ses réflexions aux pages d'un journal intime[1]. C'est ainsi qu'il passa les dernières années de sa vie adonné à sa tâche de critique lucide, avant d'aller s'éteindre dans le calme de la

1. Theodor Haecker, *Tag-und Nachtbücher*, München, Kösel, 1947. — Une traduction française a paru sous le titre : *Le Livre des jours et des nuits*, précédée d'une préface par R. d'Harcourt, Paris, Plon, 1951. Une regrettable inadvertance fait mourir Haecker en 1944; en réalité il est décédé au printemps de 1945. Par ailleurs, la traduction manque souvent de nuances.

campagne souabe, au moment où la guerre touchait à sa fin (9 avril 1945).

Haecker nous a laissé un livre rédigé au jour le jour (surtout pendant les nuits), dont nous extrayons quelques passages particulièrement significatifs.

A la date du 14 juin 1940 se trouve la note suivante :

> Entrée dans Paris. Si les Allemands étaient encore simplement d'authentiques païens, ils devraient sentir en eux monter quelque chose comme la crainte de la jalousie des dieux. Mais ils sont les adorateurs de l' « insuffisance » et trouvent tout parfaitement dans l'ordre. Ou me tromperais-je ? Dieu ne nous aurait-il pas encore abandonnés ?

Au milieu des pires épreuves, Haecker garde sa foi en Dieu et son calme habituel. Ainsi le 9 juin 1944 :

> *Vendredi. Vers 10 heures du matin.* Dans la cave. Bombe explosive. Destruction de la maison et de mon appartement. Dévastation sans précédent. Beaucoup de braves gens, secourables, consolants par ce qu'ils sont et ce qu'ils font. Maintes crapules. Des âmes nobles. Et de petites âmes. Dieu est miséricordieux. Dieu est grandiose. On ne me fera aucun tort.

Sous un régime de terreur il peut arriver que les souffrances physiques et psychiques entraînent l'aliénation complète. C'est le cas que prévoit Haecker lorsqu'il dit :

> Donc il peut décidément arriver qu'un homme, sachant qu'il va sombrer dans la folie, dise encore « oui » avant, et recommande son esprit à Dieu avant la chute dans l'abîme : Seigneur, entre tes mains, entre tes mains...

Comment envisager la mort violente ? Comme le martyre lui-même, sans trop se préoccuper de cette éventualité, car

> ce qui détermine la souffrance concrète c'est, au lieu de l'imagination démesurée, la mesure indépassable des limites réelles de la souffrance.

On notera la coïncidence frappante avec une expérience analo-

gue d'une des carmélites de Compiègne, relatée dans cette revue (Dialogue entre Sœur Constance et l'abbé de la Marche, *La Vie Spirituelle*, mai 1951, p. 508).

Nous terminons nos réflexions sur la vie et l'esprit de Th. Haecker en citant le passage qui nous en a fourni le titre :

> En ces temps de danger — et je puis bien me glorifier de vivre dans les temps du danger ! — l'art de vivre consiste à pouvoir délimiter de courts instants de sécurité, en sorte que la présentation du danger qui viendra immanquablement n'assume aucun pouvoir sur l'âme *avant* cette frontière proche. Avant l'expiration des huit heures prochaines — (allusion aux perquisitions de la Gestapo à l'aube) — je n'ai pas à craindre quoi que ce soit, hormis Dieu, et il est une crainte chargée d'amour : vivons donc et goûtons ces huit heures dans la paix, et, le cas échéant, dans un paisible sommeil !

Il va de soi que l'héroïsme ne constitue pas l'apanage des croyants seuls, encore moins des catholiques possédant les ressources de la vraie foi. Plus délicat est le problème lorsqu'on l'envisage sous l'aspect du martyre. Cette grâce est-elle réservée exclusivement aux catholiques ? Ici des distinctions théologiques s'imposent à ceux qui désirent entrer dans les détails de la matière[2]. Notre but, plus modeste, dans les lignes qui suivront est de découvrir les valeurs et les forces spirituelles, même en dehors des limites confessionnelles, pourvu qu'elles soient capables d'apporter un secours suffisant en des temps difficiles. Nous nous efforcerons donc d'écouter le témoignage sincère de ceux qui ont souffert pour la cause de leur foi ou qui ont été fortifiés par Dieu, comme de vrais « confesseurs », dans leurs épreuves.

2. La question a été traitée de façon magistrale par Mgr Ch. Journet, dans *Nova et Vetera*, 1931, pp. 285-300, à propos du Martyrologe protestant de Jean Crespin. La même idée se trouve reprise dans l'*Eglise du Verbe Incarné*, t. II, p. 1256, concernant l'argument du martyre chez les dissidents. — Nos réflexions se trouvent confirmées par un passage de date plus récente où Mgr Journet cite en exemple la noble figure du pasteur Roland de Pury. Arrêté par la Gestapo au moment de monter en chaire, celui-ci a subi une incarcération de cinq mois, à cause de son attitude intrépide pour la défense de la justice (cf. *Nova et Vetera*, 1943, p. 221; P.-S. à l'article intitulé « Résistance »).

Les nazis persécutaient aussi bien les catholiques que les fidèles de l'Église « confessante » (évangélique) en Allemagne. Ses membres, et en particulier ses chefs et ses pasteurs, ont connu la prison, les camps de concentration et la mort.

Le sort de Dietrich Bonhœffer est instructif à plus d'un titre. De bonne heure, il occupa une place dans les premiers rangs de son Église qu'il représenta plusieurs fois à l'étranger dans les réunions œcuméniques. Emprisonné dès le printemps 1943, il connut un long séjour dans les prisons du Reich, jusqu'au jour où il fut massacré, le 9 avril 1945, à Flossenbürg[3].

Sous le titre : *Résistance et résignation*[4], on vient de publier un choix de ses lettres écrites en captivité et échappées par miracle à la surveillance rigoureuse de la censure. Le thème principal des méditations d'un prisonnier ne peut être que la souffrance. Et, ce qui est surprenant, Bonhœffer arrive presque aux mêmes conclusions que Haecker ou l'abbé de la Marche. « C'est uniquement par suite d'une appréhension démesurée et d'une crainte anticipée que les douleurs futures revêtent un aspect insupportable avant qu'elles ne se réalisent », écrit-il à la veille de Noël 1943. Avec étonnement il se rappelle l'attitude sereine de certains catholiques qui, tout en souffrant comme lui, n'en font pas de cas. Est-ce qu'ils auraient une force morale plus grande? Ou est-ce simplement leur expérience séculaire des persécutions, leur connaissance historique de ce que sont le véritable martyre et la vraie souffrance?

> Je suis d'avis, conclut Bonhoeffer, qu'il est indispensable pour qu'une souffrance soit vraiment une souffrance, qu'elle implique des douleurs physiques, réelles... Nous accentuons trop la souffrance psychique; mais ce devrait être précisément celle-là dont le Christ nous a libérés, et je n'en trouve aucune trace ni dans le Nouveau Testament ni dans les actes des martyrs du premier âge chrétien. Pourtant cela doit faire une grande différence que ce soit « l'Église qui souffre », ou bien que quelque chose de désa-

3. On notera le fait que Haecker et Bonhoeffer sont morts le même jour, 9 avril 1945.

4. Dietrich Bonhoeffer, *Widerstand und Ergebung, Briefe und Aufzeichnungen aus der Haft*, München, Kaiser, 1951. — L'édition est due à E. Bethge.

gréable arrive à tel ou tel de ses serviteurs. Je crois qu'il faudrait rectifier beaucoup de choses; oui, pour parler ouvertement, je suis parfois presque honteux que nous ayons tant parlé de nos propres souffrances. Non, la souffrance doit être tout autre chose, elle doit avoir une tout autre dimension, que celle expérimentée jusqu'à nos jours.

Après ces vues si justes et si profondes sur le mystère de l'Église qui souffre dans ses membres, Bonhœffer dévoile tout d'un coup le fond de sa pensée :

> Lorsqu'on a pleinement renoncé à la tentative de « faire » de soi-même quelque chose — fût-ce un saint, ou un pécheur converti, etc... alors on se jette éperdument dans les bras de Dieu, alors on ne prend plus au sérieux ses propres souffrances, mais les souffrances de Dieu dans le monde, alors on veille avec le Christ à Gethsémani, et je pense que c'est ça la foi, la *métanoia* (conversion); et ainsi on devient un homme, un chrétien (cf. Jér., 45). Comment pourrait-on s'enorgueillir dans les réussites ou se troubler dans les échecs, quand on compatit dans la vie d'ici-bas aux souffrances de Dieu ?

Bonhœffer trouve, sans le savoir, les accents qu'on rencontre chez les plus grands mystiques : la conformité de toute notre vie avec la volonté divine constitue le secret de la perfection chrétienne. Dans les paroles que nous venons de citer, il y a comme un écho de la *Pensée* de Pascal lorsqu'il écrivait : « Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde : il ne faut pas dormir pendant ce temps-là. » En face de la douleur et de la souffrance, il y a une solidarité mystérieuse qui permet d'espérer la possibilité d'une rencontre et d'une union dont Dieu seul connaît le moment et le mode de réalisation.

Fr. J.-N. Walty, O. P.

INITIATION THÉOLOGIQUE*

A en juger par les deux tomes sortis, cette *Initiation théologique* qui en comptera quatre doit prendre une bonne place parmi les publications catholiques les plus caractéristiques de notre temps. C'est le couronnement d'un effort considérable de plusieurs années dont on ne saurait trop louer les collaborateurs et l'animateur qui a tant payé de sa personne pour l'aboutissement de l'entreprise.

Nous sommes prévenus par un solide avant-propos des intentions et de la marche d'ensemble de tout ce travail. Après un rapide regard circulaire sur les publications de doctrine chrétienne des dernières années, monographies, introductions ou présentations synthétiques, collections ou dictionnaires plus ou moins importants, le P. Henry écrit : « Tout ceci est le fruit d'un foisonnement de pensée et de vie qui fait honneur aux théologiens français. Aucun de ces ouvrages cependant n'est à proprement parler une théologie complète et ordonnée. Aucun n'assume tout le savoir théologique dans la perspective d'un même principe qui soit capable de tout unifier et de rendre raison de tous ses éléments. La présente édition s'efforce de combler cette lacune. » Et le même avant-propos situe l'esprit de toute l'entreprise en fonction des trois catégories de lecteurs auxquels il songe explicitement : aux « séminaristes et jeunes religieux scolastiques » il veut fournir une base de travail autrement conçue et agencée que ne le font leurs manuels courants : « nous avons voulu limiter autant qu'il est possible le développement des « conclusions » que les théologiens s'efforcent à l'infini de tirer des principes; mais nous avons cherché à mettre en pleine lumière et les sources de la foi et les principes qui doivent commander la réflexion du croyant et l'argumentation du théologien... Plus qu'un résumé ou qu'un ensemble de thèses et de preuves, nous voudrions que cette théologie fût un guide dans toute la mesure où un livre peut l'être, un pédagogue. » Aux religieuses on fait remarquer que c'est « un manque de doctrine, voire de doctrine élémentaire, que l'on constate ordinairement chez

* Tome I : *Les sources de la théologie*. Tome II : *Dieu et sa création*. Aux Éditions du Cerf, Paris, 1952; 416 et 572 pp.

elles; la carence est d'autant plus grave que les religieuses, tant actives que contemplatives, connaissent aujourd'hui une sorte d'émancipation de leurs statuts, et qu'elles veulent de plus en plus assumer des charges d'enseignement, d'éducation, d'assistance sociale, qui exigent de leur part une culture correspondante »... Aux laïcs qui, « grâce à Dieu, ne supportent plus d'être les « laissés-pour-compte » de la culture théologique » on déclare enfin qu'on veut servir une nourriture plus forte que celle d'un catéchisme « de persévérance »; le succès même des fiches de l'A.C.J.F. signale le sens des besoins ressentis un peu partout et dont on déclare vouloir tenir le plus grand compte.

S'adresser à trois publics aussi variés est une gageure difficile à tenir. Aussi n'est-il pas certain que le résultat soit également heureux pour les uns et les autres des publics envisagés. Le très bel article, par exemple, que le P. Paissac consacre à « Dieu est », et qui se trouve être une des clés de tout l'ensemble par l'importance exceptionnelle de son sujet et sa position dans le plan adopté, ne conviendra pas de la même manière à des lecteurs qui auraient déjà quelque habitude à raisonner comme on peut le faire dans un séminaire ou à des étudiants ou laïcs qui ne seraient de plain-pied encore qu'avec des présentations rationnelles d'un autre type ou plus uniquement psychologiques. Puisque cet article du P. Paissac vient d'être cité et qu'il est un des meilleurs de l'ensemble, il faut relever sa haute qualité, la très abondante et très judicieuse utilisation qu'il fait des sources bibliques : c'est vraiment du Dieu des chrétiens qu'il s'agit et non d'abord du Dieu des philosophes; d'où les abondantes explorations dans l'Ancien et le Nouveau Testament; d'où aussi l'insistance pour dégager la vraie signification en théologie des preuves de l'existence de Dieu : il ne peut s'y agir de preuves qui acheminent à une certitude, puisque celle-ci est déjà acquise par la foi, ou qui accroissent cette foi dans sa propre ligne, mais seulement qui l'enrichissent et l'explicitent en en rendant raison en son propre sein. Toutes ces notations sont excellentes. Dieu révélé comme existant. Dieu révélé comme objet. Dieu révélé comme sujet. Ce sont les trois étapes de la démarche théologique en quête du mystère de Dieu. On y sent à chaque progression de la pensée un guide très sûr et si averti de toutes les positions contemporaines qu'il sait rendre accessible à des lecteurs d'aujourd'hui les plus traditionnelles affirmations.

C'est d'ailleurs une autre caractéristique de tout l'ensemble; avec un grand souci de puiser abondamment dans les sources bibliques et patristiques (et de façon fraîche, vraie, directe), on sent celui de le faire en fonction d'un public cultivé et nourri des apports les plus contemporains, en sciences historiques, ou biologiques ou paléontologiques. D'où la prudence de positions qui, même très traditionnelles, paraîtront neuves à plus d'un. Par exemple les articles du P. Sertil-

langes sur la création, du P. Dubarle sur « l'octave de la création », du P. Dalmais sur la justice originelle.

Mais tout ceci est déjà le deuxième tome en lequel est engagé l'exposé de la matière théologique elle-même. Le premier tome, en un sens plus caractéristique encore, était consacré tout entier aux sources de la foi. Il faut y admirer l'ampleur des perspectives et la largeur de l'information. Ainsi apprendrez-vous le caractère organique des sources primordiales, Écriture et Tradition et leur constante mutuelle implication dès le début, le rôle dans leur présentation de la vie de l'Église elle-même, dans son droit canonique, dans l'élaboration de ses symboles, dans sa liturgie, dans ses conciles, dans son art. Lisez le délicieux article du P. Delalande sur la musique grégorienne. Sa place dans un travail d'initiation théologique vous aura d'abord surpris peut-être; l'ayant lu vous saisirez quel regard universel doit être celui du théologien et comment il excelle à puiser son bien dans les directions les plus variées.

Un article du P. Henry, intitulé *La théologie, science de la foi*, est décisif pour l'option fondamentale de tout ce travail, celle qui a commandé son ordre d'exécution et son plan d'ensemble. Aussi bien est-ce le reproche principal que lui feront et que déjà lui ont fait quelques-uns; il a adopté le plan de la *Somme* de saint Thomas ! A vrai dire il faut voir la portée du reproche. Des professeurs de théologie en des grands séminaires ont très heureusement fait remarquer qu'un autre plan n'aurait pas été « objectivement » meilleur, comme si le plan de la *Somme* était aujourd'hui dépassé, et comme si les ordres d'enseignement adoptés ici ou là pouvaient revendiquer une supériorité. La seule difficulté qu'ils croient pouvoir retenir, pour une publication qui s'adresse en part importante aux élèves des séminaires et scolasticats contemporains, est celle du dépaysement qu'y trouveront les lecteurs en raison d'un trop grand décalage entre la manière des manuels contemporains courants et celle de la présente initiation. Il faut sans doute regarder le reproche en face. Aussi bien l'article cité du P. Henry le révèle très averti du danger et très ferme néanmoins dans son option. Un séminariste, exceptionnellement favorisé au début de ses études de théologie, d'un cours de deux années dans une faculté qui suivait *ad litteram* l'ordre d'enseignement de la *Somme*, et qui vient de passer sa troisième année dans un cycle de séminaire avec l'ordre d'un manuel contemporain, disait le heurt qu'avait représenté pour lui le passage de ceci à cela et exprimait sa pensée sur la présente *Initiation théologique* avec bien des nuances : je puis personnellement utiliser cette initiation avec fruit; encore demanderais-je pour une prochaine édition un peu de compassion pour les méthodes modernes, et, sans doute, puisque des tableaux abondants de chronologie et d'histoire générale terminent le premier tome, une sorte de grammaire des notes théologiques telles que les présentent les ma-

nuels courants, pour permettre la jonction entre les deux méthodes et un certain tremplin pour opérer le rétablissement. Ainsi touche-t-on du doigt l'état actuel d'un certain enseignement de la théologie, dans l'aveu d'inadaptation de beaucoup en face d'une présentation plus soucieuse de vraie organisation du savoir théologique. L'option du P. Henry, en tous cas, n'est plus à défendre. Mais les réactions entendues suggèrent que des pierres d'attente plus nombreuses auraient pu être ménagées ici ou là pour aider les jeunes clercs habitués à penser selon d'autres catégories. Aussi bien peut-on dire, sans nier un certain paradoxe, que, plus abordable aux clercs qu'aux laïcs ou aux religieuses par l'aspect encore technique du travail présenté, cette *Initiation* sera sans doute plus goûtée par ceux qui, tout neufs encore en la matière, donc surtout religieuses ou laïcs, voudront faire l'effort nécessaire pour entrer dans le plein intérêt de cette forte discipline.

Faut-il maintenant s'amuser à relever quelques erreurs matérielles qui ont échappé à l'attention des correcteurs d'épreuves : ni saint Antonin ni Savonarole (p. 365) ne peuvent appartenir à la « contre-réforme », pas plus que Capreolus ou Jean de Torquemada ! Est-il certain que l'emploi du mot « université » tel qu'il est employé p. 368 au sujet du Saulchoir est encore légitime sous le régime du droit contemporain ? Le catalogue des revues et cahiers de culture chrétienne est intéressant pp. 369-370-371; mais plutôt que le classement tout artificiel par ordre alphabétique, on aurait aimé un classement par date de fondation ; la date de départ d'une revue est tellement significative de tout un climat ! Sans doute pourrait-on relever encore des détails de ce genre. Ils ne peuvent empêcher que, du point de vue de la vie spirituelle, l'effort de la présente initiation théologique est beau. La vitalisation par l'intime d'une science aussi éminente que la théologie est directement intéressée en cet effort. C'est un beau succès, et qui, à juste titre, fait confiance à la théologie. La preuve est faite que la théologie est capable d'intéresser l'honnête homme, que les séminaristes n'en sont plus réduits à des manuels disparates et que les religieuses ont enfin de quoi fonder en doctrine systématique leur vie spirituelle.

Fr. J. Bonduelle, O. P.

COURRIER DES LECTEURS

Mon Révérend Père. On m'a prêté le *Bréviaire des Fidèles*, je l'ai essayé pendant quelques jours et j'aurais un tel désir de continuer, de le prendre habituellement comme livre de prière.

Mais je suis tertiaire, et tenue à la récitation quotidienne du petit office. Il m'est impossible de cumuler. Et c'est un vrai regret, car toutes ces leçons d'Écriture sainte, ces homélies, ces répons, c'est tellement plus attirant, plus nourrissant que notre petit office; si beau qu'il soit, il est toujours le même, et c'est dommage surtout pour la partie lectures, dont la nature même exigerait un certain renouvellement. N'y aurait-il pas moyen d'obtenir une permission dans ce sens ?

Une autorisation collective exigerait une décision officielle qui ne peut être prise que par le chapitre général. Mais chaque tertiaire qui le désire peut, à titre strictement privé, s'adresser à son confesseur, ou au directeur de sa fraternité, ou au promoteur, pour lui demander la permission de remplacer le petit office par une mesure, à peu près équivalente, de l'office en français du Bréviaire des Fidèles, *selon le schéma qui lui convient le mieux.*

Pour marquer la dévotion mariale, il conviendrait de dire les antiennes à la Sainte Vierge qui sont indiquées pour finir l'office. Pour garder la note proprement dominicaine on pourrait, si on le désire, ajouter habituellement la mémoire de saint Dominique. Si l'on veut suivre le calendrier de l'Ordre, il suffirait de prendre les éloges et les oraisons des bienheureux dans le missel dominicain. Signalons d'ailleurs qu'un propre du bréviaire dominicain, traduit, va paraître bientôt chez Labergerie.

Un lecteur nous écrit :

Cédant aux instances d'un ami, je viens de lire plusieurs ouvrages de spiritualité hindoue. Les méthodes du yoga m'ont particulièrement intéressé et je serais assez tenté de m'y essayer, dans l'espoir que cela servirait utilement à mon oraison. Mais je me demande si un catholique a le droit d'utiliser de telles méthodes et s'il peut le faire sans danger. Que faut-il en penser ?

Pour répondre à une question qui touche à une expérience spirituelle déterminée, il serait nécessaire d'avoir fait cette expérience soi-même. A défaut de celle-ci, il reste néanmoins possible d'indiquer certaines conditions a priori pour qu'une telle expérience puisse être prudemment tentée.

C'est souvent à la suite de longues périodes de sécheresse spirituelle qu'on se met en quête de méthodes neuves, comme d'un aliment plus épicé capable de renouveler l'appétit. Les méthodes indiennes, à cause de leur caractère concret et technique, du jalonnement précis qu'elles offrent sur la voie des réalisations et de l'appui qu'elles prennent — au moins pour le Hata Yoga — sur le physiologique, peuvent apparaître comme une planche de salut pour ceux qui estiment avoir fait en vain le tour de ce que la tradition spirituelle occidentale pouvait leur offrir. Cette recherche du résultat concret et quasi mesurable (Alexandra David-Neel a pu faire sécher des draps sur son dos au milieu des neiges himalayennes) peut recouvrir une subtile tentation que les grands maîtres indiens ont eux-mêmes débusquée. Ils nous avertissent que la recherche des « siddhi » — les pouvoirs magiques assurés par le yoga, ou, plus généralement, le sentiment de puissance que donne la possession de soi par l'ascèse — est un obstacle sur le chemin de la perfection. D'autre part, eux aussi nous enjoignent de ne pas nous engager dans ces voies pleines d'embûches — où les accidents mènent jusqu'à la démence — sans être guidé et contrôlé par un maître. Or ces maîtres sont rares, non seulement en Europe, mais aux Indes mêmes. Enfin, ce que rapportent les quelques Européens qui viennent nous dire, expérience faite, leur conversion spirituelle, nous semble inquiétant. Ils prétendent se placer dorénavant par delà toute position dogmatique en matière religieuse. Et nous avons le droit de nous demander, d'autres indices sérieux fortifiant cette opi-

nion, si ce n'est pas la méthode elle-même qui implique, dès l'origine, pareille conclusion. Car, s'il est possible de séparer sur le plan abstrait la technique de méditation et l'objet de la contemplation, il demeure qu'en fait la technique engage déjà une certaine disposition d'âme propre à faire dévier l'effort du contemplatif. Si, en effet, une méthode se donne pour universelle, et est en quelque sorte indépendante des convictions religieuses de celui qui en fait usage, il est à craindre que le dépouillement auquel devra se livrer celui qui l'adopte ne porte atteinte à ces convictions elles-mêmes. Nous verrions ainsi dans l'attirance vers une méthode relativiste, le signe d'un affaiblissement de la foi. Une foi vivante ne tolère pas de réaliser ses fins par des moyens qui lui sont étrangers.

Votre question ne concerne pas seulement le profit éventuel à tirer de l'usage des techniques indiennes, mais aussi celui de la lecture de la littérature spirituelle d'inspiration indienne. De fait, certains de ces textes sont de valeur, tant pour le fond que pour la forme. Malheureusement, ils nous parviennent souvent dans des traductions faites sans soin, par des traducteurs tendancieux, et accompagnés de commentaires qui les travestissent[1]. *La prudence — et le droit canon — ont des règles précises pour la lecture d'ouvrages d'inspiration religieuse non catholique*[2]. *Trop souvent, la simple curiosité, la recherche du neuf ou du rare, plutôt que le sincère désir de progresser dans les voies du Seigneur, sont à la racine de l'engouement pour les spiritualités exotiques. Toute curiosité intellectuelle dans ce domaine n'est pas à condamner a priori, mais pour qu'elle demeure dans les limites de la vertu, elle doit être au service d'un approfondissement de notre propre foi. Il s'agit alors d'une confrontation des doctrines indiennes avec notre tradition doctrinale chrétienne tenue pour normative. Un tel travail est digne d'attirer des chercheurs, mais il demande une longue et minutieuse préparation linguistique, philosophique et théologique. Et s'il laisse à ceux qui l'entreprennent un certain profit spirituel, c'est bien par le fait qu'il les fait pénétrer plus avant dans l'intelligence des richesses de notre propre foi, plutôt qu'immédiatement par la connaissance d'une pensée étrangère.*

La conclusion s'impose : les chrétiens d'Europe ne peuvent espérer

1. Cet avertissement vaut aussi pour les historiens protestants des religions indiennes. Il est rare que leurs études ne se ressentent pas de leurs erreurs religieuses.

2. C'est une obligation de bon sens et que les canonistes rattachent au droit naturel que de s'abstenir des lectures d'ouvrages présentant un danger prochain pour la foi. Cf. Canon 1405.

dans l'état actuel des choses, renouveler leur vie spirituelle par les voies indiennes, et cela pour deux raisons : d'une part, parce qu'il n'est pas établi que la mystique et la méthode indiennes soient praticables pour les Européens (c'est notamment ce que le Dr Jung met en lumière), d'autre part, même si l'on n'écarte pas a priori l'hypothèse que quelque chose de ces méthodes pourrait trouver accueil en climat chrétien, cette hypothèse reste jusqu'à présent sans démonstration convaincante. Or, dans un domaine qui intéresse immédiatement le salut de l'âme, s'avancer dans ces conditions sans d'exceptionnelles précautions est gravement coupable. Cela peut mériter d'être tenté, mais seuls des chrétiens déjà en possession d'une vie spirituelle intense, fortement assise, éclairés par une connaissance parfaite de la foi catholique et des religions indiennes et munis des autorisations nécessaires pourraient entreprendre la périlleuse aventure de se mettre à l'école des « gourous » afin de faire profiter la chrétienté du contenu positif de leur expérience. En attendant le résultat incertain des efforts de ces pionniers, on fera bien de s'abstenir de pratiquer les méthodes du Yoga et de se contenter d'une connaissance plus abstraite de la pensée indienne, telle que nous la présentent les philosophes et les théologiens catholiques (ils existent) qui l'étudient dans l'esprit de sympathie sereine et avec l'attention critique qui conviennent. Et, dans chaque cas particulier, il paraît indispensable de consulter un directeur compétent et avisé.

A TRAVERS LES REVUES

LA PÉNITENCE

Le Congrès de l'Union des Œuvres de Nancy défraie la chronique d'un certain nombre de revues ces temps derniers. Le P. Rouquette, dans Les Études du mois de juin, souligne l'originalité de ce Congrès par rapport à ceux que nous avons connus depuis la Libération. Les premiers congrès d'alors

> au sortir d'un long silence, avaient permis aux problèmes « missionnaires » de se poser dans toute leur ampleur, aux recherches apostoliques de s'exprimer librement avec une hardiesse créatrice. Ces thèmes, neufs alors, sont devenus classiques aujourd'hui et, après la fièvre du début, il est bon maintenant de laisser mûrir calmement et silencieusement les nouveautés d'hier (p. 398).

Le P. Rouquette, réfléchissant ensuite sur le problème posé par le Congrès, souligne à juste titre le danger qu'il y aurait à en rester à l'aspect communautaire des sacrements :

> Il est nécessaire d'insister, dit-il, sur l'aspect communautaire de la vie religieuse pour réagir contre un individualisme spirituel qui tend à un égoïsme de sa foi, mais à trop y insister on risque d'oublier que, si la personne est un individu qui ne se réalise que dans une communauté et un échange, cependant la personne reste individuelle : un centre autonome. Le danger n'est pas irréel (p. 399).

Et le P. Rouquette de citer un exemple qui semble bien en effet dans le goût du jour. Nous sommes d'accord avec le P. Rouquette. Aussi n'est-ce pas sans un certain malaise que nous retrouvons cet aspect social mis dans un relief extrême à propos d'un article récent sur la pénitence dans Ecclesia (juillet 1952). L'auteur déclare tout net que

> l'essentiel, c'est d'élargir notre vision de la Rédemption, de dépister les lâches et les déserteurs qui aujourd'hui encore s'évadent du chantier du monde que le Christ vient sauver. Le péché est social : voilà l'essentiel à faire saisir (pp. 9-10).

Et l'auteur termine en déclarant :

> Ces petits et ces grands (il s'agit de jeunes enfants et de jeunes foyers à propos desquels l'auteur a donné quelques exemples) retrouvent tout naturellement le sens de la confession publique, et c'est restituer au sacrement sa pleine lumière aux sources de la communauté. Au prêtre de savoir maintenir la discrétion nécessaire (p. 11).

Discrétion nécessaire, certes ! mais est-ce là vraiment le premier rôle ou du moins le rôle le plus urgent du prêtre ? Nous croyons au contraire que s'il y a un accent à mettre et un relief à donner, ce serait plutôt aujourd'hui, non pas à l'aspect social de la pénitence qu'il faudrait le donner, mais à son aspect théologal. La pénitence est un sacrement intérieur par excellence si toutefois il est permis d'employer pareille expression à propos d'un sacrement qui dit par définition quelque chose de symbolique et d'extérieur. Mais le privilège de la Pénitence est que l'œuvre du Christ qui est ratifiée et en quelque sorte consacrée dans le sacrement par le Christ lui-même ou du moins par son ministre, commence à l'intérieur dans le cœur même du pénitent et cela de façon invisible. A mettre en avant trop uniquement et sans les nuances qui s'imposent la réincorporation dans l'Église, « l'absolution d'Église », la réintégration dans l'Église et toute formule analogue, ne risque-t-on pas de laisser passer au second plan ce qui est pourtant l'essentiel et le cœur du sacrement, la rentrée progressive en grâce avec Dieu du pénitent que commence à toucher la miséricorde divine et qui déclare : *Je retournerai vers mon Père, je reviendrai dans la maison de mon Père.* Cet acte, cette décision du pénitent, tout intérieure qu'elle soit encore, n'est-elle pas le premier pas, le moteur de toute la pénitence ? Il est bien vrai que celle-ci se termine par un sacrement d'Église, une réconciliation sociale dans l'Église, mais ceci est le terme, ceci est le couronnement de la démarche du pénitent qui a retrouvé la grâce de Dieu. A trop insister sur l'aspect extérieur, social, communautaire au détriment de l'aspect intérieur dans le cœur, spirituel et divin, ne va-t-on pas obtenir des retours plus extérieurs aussi qu'intérieurs et vrais ? On ne dira jamais assez au contraire, à notre point de vue, que l'essentiel de la pénitence est dans le cœur. Le Christ est assez puissant pour toucher le cœur, le retourner et le conduire jusqu'à cette démarche ultime qu'est la réconciliation avec l'Église, sceau et en quelque sorte consécration de la rentrée en grâce totale avec Dieu.

Si d'ailleurs nous analysons, comme vient de le faire Dom Thierry Maertens dans Paroisse et Liturgie (juillet 1952), la doctrine contenue implicitement dans la liturgie de la réconciliation des pénitents au moyen âge, nous nous apercevons que ce qui est mis en relief n'est pas tant l'aspect social de la pénitence dans cette liturgie pourtant apparemment si communautaire que l'aspect théologal que nous avons montré à l'instant et l'aspect intérieur.

Terminons cette chronique en mentionnant la suite des examens de conscience que publie le P. Lebret dans sa petite revue EFFICACITÉ. Les deux dernières livraisons (avril et mai 1952) nous présentent l'une « l'examen de conscience des curés et des prêtres du ministère courant », l'autre « les grands péchés du technicien ». Nous ne pouvons malheureusement donner de ces examens de conscience des extraits qui pècheraient certainement par omission si nous ne donnions tout. Ils sont un effort extrêmement louable, et d'ailleurs fort loué au Congrès de Nancy, pour rendre vie à des accusations ou tout au moins à des retours vers Dieu qui se moulent trop facilement dans des formulaires ou dans des formules qui semblent dispenser bien souvent les pénitents d'un vrai retour intérieur dans la vérité et vers Dieu. Un projet d'examen de conscience de la supérieure religieuse est, croyons-nous savoir, à l'étude et longuement rodé entre personnes compétentes. Nous espérons qu'il sera prochainement publié.

SACERDOCE ET PASTORALE

Les éditions du Seuil publient de temps à autre un petit journal intitulé 27, RUE JACOB, dont l'intention première, s o m m e toute, est simplement de propagande. Mais la propagande est si bien faite aujourd'hui qu'elle ne manque pas d'informer, de se critiquer elle-même et, à bien des égards, elle demeure instructive. Aussi pouvons-nous y prendre notre bien. Et nous le prenons dans un petit dialogue qui s'exprime dans ce journal entre deux auteurs de livres-chocs publiés ces dernières années par les éditions du Seuil, l'un *Rue Notre-Dame*, de l'abbé Pézeril, et l'autre *La flamme et le vent*, du pasteur Henri Hatzfeld. On a déjà fait remarquer combien ces livres offraient à maints égards des perspectives parallèles. Il ne serait d'ailleurs pas sans intérêt pour la pastorale de l'Église, si dangereux que cela soit et en gardant toute la discrétion et la sagesse nécessaires, de confronter nos problèmes et nos difficultés pastorales avec ceux que connaissent d'autres religions. A cet égard, rien n'était plus instructif qu'un article publié ces dernières années sur le mouvement missionnaire de certains rabbins en Israël qui s'efforçaient d' « israéliser », si l'on peut ainsi parler, les nouveaux habitants de ce pays. Et les difficultés auxquelles ils se heurtaient rappelaient par bien des points les difficultés que nous connaissons aujourd'hui, surtout depuis la publication en France du livre de M. l'abbé Godin. De même, tout dernièrement, les articles publiés par M. le pasteur Mehl dans LE MONDE, ont donné une fois encore l'impression ca-

ractéristique qu'il existe des problèmes d'ensemble parmi les religions d'Occident.

Mais revenons au dialogue de l'abbé Pézeril et du pasteur Hatzfeld. Paut-André Lesort, qui dirige, si l'on peut ainsi s'exprimer, le dialogue, pose la question suivante à M. l'abbé Pézeril :

> N'est-il pas singulier, monsieur l'Abbé, que dans *Rue Notre-Dame*, le chanoine que vous nous présentez n'ait eu la révélation de cette exigence qu'après avoir quitté sa paroisse ? (Il s'agit de l'exigence d'un christianisme plus dépouillé.) Comment se fait-il qu'il ne l'ait pas ressentie plus tôt, justement en face de cette communauté ?
>
> Monsieur le pasteur Hatzfeld répond immédiatement : Je répondrai à la place de l'abbé Pézeril. Mon pasteur a la chance d'avoir autour de lui une petite paroisse rurale, où tous les problèmes de la communauté chrétienne sont à nu. Le chanoine de l'abbé Pézeril était curé d'une grande paroisse urbaine, et il a été mangé par les soucis administratifs, par les cérémonies, par ce que nous appelons « les actes pastoraux » : baptêmes, mariages, enterrements. Le même enlisement nous guette, nous autres protestants.
>
> Et l'abbé Pézeril d'ajouter : Oui, l'échec, ou plutôt la vision de l'échec, a été évité au chanoine que j'ai peint; il retrouve la véritable angoisse devant son indignité personnelle lorsque, devant le jeune prêtre-ouvrier...

Il découvre qu'il n'a rien à dire... Et un peu plus loin, à propos de la charité, voici ce que disent les deux interlocuteurs :

> *L'abbé Pézeril :* Il faut abattre les cloisons qui permettent à chacun de vivre dans son égoïsme, il faut révéler aux uns la détresse des autres; je pense à la situation des mal logés et des non-logés, aux Nord-Africains de Paris... C'est bien le sentiment qu'a dans votre livre le pasteur de Lignie lorsqu'il parle aux paysans de la situation des ouvriers des villes.

Répondant enfin à une question de M. Lesort sur la paroisse missionnaire, l'abbé Pézeril répond :

> Je crois que la première mission est la mission intérieure, c'est-à-dire que lorsque la communauté cherche à devenir vraiment chrétienne elle devient par là même missionnaire. Quand elle commence à vivre les Béatitudes, le risque réel des Béatitudes, à partir de ce moment elle témoigne. Elle a le cœur ouvert, la porte vraiment ouverte à tous ceux qu'appelle le Christ, au lieu de se refermer sur le sentiment de sa propre justice qui exclut.
>
> *Et le pasteur Hatzfeld :* Exactement. Le pasteur se doit d'abord de prêcher l'Évangile à sa communauté, et c'est de là que l'Évangile doit rayonner.

Suit un petit débat sur la définition de la prédication dans l'Église. Il est évident que, catholiques et protestants, nous n'entendons pas là tout à fait la même chose. Pour nous, ce n'est pas simplement par la parole que l'Église prêche, mais aussi par ces signes que sont les sacrements, par tout ce qu'est l'Église. Et c'est pourquoi nos évêques ont pu parler d'un Directoire pour la pastorale des sacrements. Les sacrements ont aussi un rôle pastoral à jouer et c'est à le leur rendre que gît sans doute le problème le plus important de pastorale à l'heure actuelle

dans l'Église de France. C'est ce que souligne à sa manière The Downside Review dans sa livraison d'été 1952 à propos d'un article sur la réforme liturgique de Lancelot C. Sheppard. Les sacrements ont même l'avantage de rendre à chacun son rôle dans la pastorale ecclésiastique et non pas seulement au ministre de la parole. Il n'est pas sans intérêt ici de reproduire la citation de Dom Vandenbroucke que rapporte l'article de The Downside Review :

> La théologie, d'après le Concile de Trente, en réaction contre le protestantisme, a tellement pris garde de sauver les pouvoirs sacramentels d'une hiérarchie distincte des fidèles, a tellement voulu éviter tout ce qui aurait pu évoquer un sacerdoce diffus dans l'Église entière, qu'elle en est venue, avec de bonnes intentions certes, à exagérer le rôle du ministre aux dépens de celui du Christ... Le Directoire rétablit la souveraineté de l'initiative divine (p. 255).

L'article de Dom Maertens, moine de Saint-André, dans Évangéliser (mai 1952) commente à sa manière l'importance de la pastorale sacramentelle dans l'Église d'aujourd'hui. L'article est intitulé *Le commentaire des rites au cours de leur célébration*. Il sera particulièrement utile, pensons-nous, à tous ceux que préoccupe l'explication des rites au cours de la nuit pascale. Nous mentionnerons surtout la première partie et la conclusion.

Au début, l'auteur fait l'historique de ce commentaire des rites. Il n'a pas de peine à montrer que ce commentaire était prévu et ordonné traditionnellement dans les anciens livres liturgiques.

> Ainsi, le jeudi saint, avant de procéder à la consécration des Saintes Huiles, le pontife devait-il se tourner vers les fidèles pour leur expliquer ce qu'il allait faire.

Ceci dans un Pontifical du XIII^e^ siècle; de même encore au XIV^e^ siècle, le fameux Guillaume Durand, de Mende, suppose encore, dans son Pontifical, une catéchèse des catéchumènes au cours même de la vigile pascale.

> A partir de la Renaissance, cependant, on observe un net déclin de cet usage qui disparaît des rubriques. C'est qu'on a confondu cette prédication tout à fait spéciale avec l'homélie d'ordre plus général et que l'individualisme des fidèles n'a plus supporté qu'on le dérangeât dans sa dévotion. Au surplus, les cérémoniaux du temps précisent si minutieusement le comportement de chaque ministre sacré qu'il ne reste plus de place pour la catéchèse des rites. (...) Le Concile de Trente réagira contre cet abandon d'un instrument précieux de pastorale et prescrira aux pasteurs de donner fréquemment à leurs ouailles la traduction des formules qu'ils récitent et l'explication des gestes qu'ils posent (pp. 646 et 647).

Nous n'insistons pas ici sur le détail de cette histoire qui se poursuit jusqu'au XIX^e^ siècle et disparaît enfin « sous les coups livrés par certains liturgistes » de cette époque. Venons-en aux lois du commentaire que formule très judicieusement l'auteur en fin d'article.

> *Le commentaire est un véritable ministère sacré.*
>
> Il ne s'agit pas de faire du jour-

nalisme à la manière du speaker radiophonique qui raconte ce qu'il voit. Le commentaire est un *service;* c'est la raison pour laquelle le diacre en est traditionnellement chargé. (...) Le commentateur ne parle donc pas quand le prêtre parle, il ne dit pas à voix haute nécessairement tout ce que le célébrant dit à voix basse, ni en français tout ce qu'il dit en latin. Une telle méthode aboutirait à substituer le commentateur au célébrant alors qu'il n'est là que pour le servir; il ferait du commentaire le centre de la célébration alors qu'il n'en est qu'une avenue. Au service du prêtre, le commentaire introduit plus qu'il ne traduit.

Il s'agit donc de rejeter tout ce qui ne serait que « sermon pendant la messe » ou élévations plus ou moins enflammées et subjectives qui ne forment souvent qu'un écran entre les fidèles et l'autel. Le commentaire est sobre, discret et humble à la manière d'un serviteur devant son maître. Il prépare l'assemblée à prendre conscience des interventions du célébrant et à s'y associer. (*Levons-nous pour nous associer à l'action de grâces du prêtre.. Sanctionnons de notre accord l'action sacrificielle du célébrant en répondant : Amen.*) Il le fait humblement, dans un ton de voix religieux qui, à lui seul, traduit sa dépendance du célébrant et son intention religieuse.

Le commentaire est aussi une introduction au mystère.

Il ne s'agit pas de décrire gestes ou rites. Les fidèles sont censés les connaître. Et s'ils ne les connaissent pas, qu'on organise au préalable un *triduum de la messe* en paroisse. (...) La qualité du commentaire ne se mesure pas au nombre des rites expliqués, mais à l'ouverture qu'il suscite vers le mystère. Le commentateur saura montrer par son attitude et ses paroles, qu'il y a dans la messe des parties plus lourdes du mystère que d'autres. Il saura respecter le silence du Canon, car le silence, bien préparé, est la meilleure avenue à l'action liturgique. Il évitera le systématisme dans son exposé, car le systématisme (comme par exemple retrouver dans le Canon les idées de l'Évangile) est humain et dès lors fait écran. Il réservera au sermon tout ce qui touche de près ou de loin la théologie, le catéchisme, l'apologétique...

Le commentaire est enfin une fonction hiérarchique.

Le diacre-commentateur exerce une certaine juridiction sur l'assemblée des fidèles. Il l'édifie réellement, à l'intérieur et à l'extérieur. Et le pouvoir qu'il exerce sur les intelligences et sur les sentiments religieux en les mettant en contact avec le mystère du salut qui se célèbre, il l'exerce également sur leur corps en prescrivant les attitudes de l'assemblée.

Aussi les ordres qu'il donne à l'assemblée ne sont-ils pas des ordres de préfet de discipline. Il faut, au contraire, que les fidèles soient persuadés que telle attitude qui leur est demandée à tel ou tel moment est tout à fait dans la logique de l'action liturgique; qu'elle est vraiment la transcription normale de l'état d'esprit qui est le leur à la suite du commentaire qui vient d'être fait (pp. 651 à 654).

Ainsi, dit Dom Maertens en conclusion, le commentaire des rites ne relève en rien des autres genres de prédication. Il a ses lois propres et ne peut réussir pleinement que dans l'observance stricte de celles-ci. Il n'a rien d'un bavardage futile ou d'élévations émotionnantes, il n'est pas non plus la prolongation du sermon ou l'occasion d'un enseignement catéchétique plus intuitif. En réalité, il fait corps avec la célébration elle-même. (... Mais) on ne s'improvise pas commentateur

et on ne le sera parfaitement que le jour où l'on se dira qu'on n'est que le serviteur de plus grand que soi, qu'on n'est que l'instrument du Mystère du Salut (p. 654).

Que veuillent bien s'en souvenir les jeunes liturgistes, les commentateurs au micro, à la radio, ou à la télévision.

LA PRIÈRE

Il vaut la peine de présenter ici plusieurs extraits d'un bel article du P. Liégé paru récemment dans le BULLETIN DES AUMÔNIERS SCOUTS, puis repris dans TERRE ET CIEL (livraison de mai-juin 1952). Après avoir constaté le délaissement dans lequel tombe aujourd'hui la prière chez des hommes soucieux avant tout d'efficacité immédiate, le P. Liégé cherche à leur faire reprendre conscience pour commencer de quelques vérités fondamentales concernant la réalité même de Dieu : Dieu est pour nous le Dieu vivant :

> Nous croyons au Dieu vivant, qui se crée, qui se communique et crée la vie en se communiquant. Un Dieu qui respire et qui parle; et qui aime. La représentation la moins trompeuse que nous puissions concevoir est sans doute celle d'une personnalité infinie, dont la présence, à la façon des personnalités humaines, s'impose avec puissance, rayonne et vivifie : mais infiniment, universellement, et par une pénétration intérieure des êtres.
>
> Notre Dieu est aussi le Tout-Puissant et sa toute-puissance donne la vie à toutes choses. Ce qui ne doit pas se comprendre seulement au plan de la création et de la providence, mais davantage encore dans l'ordre de la seconde création, issue du rayonnement intimement personnel et de la toute-puissante gratuité d'amour du Dieu vivant. *On ne comprendra jamais rien à la prière si l'on n'est persuadé qu'en christianisme il y va d'abord, et toujours actuellement, de Dieu et de sa puissance de sainteté, non de l'homme et de son seul effort.*
>
> ... Notre Dieu est aussi le Tout-Discret. De même qu'il n'intervient pas sans cesse par mode de chiquenaudes miraculeuses dans une création qui dépend pourtant toute entière de lui, de même n'impose-t-il pas le rayonnement sanctifiant de sa Personnalité au monde spirituel que pourtant il désire faire entrer dans son propre espace vital. Aussi nécessairement que la limaille trouve son attraction et son accomplissement dans l'aimant, les destinées spirituelles sont polarisées par le Dieu ami des hommes. Et cependant notre Dieu ne se livre à nulle violence : à la façon d'une personne que le respect des consciences renferme dans la discrétion, mais qui au moindre signe de l'autre déchaînera son amour. Il n'agit avec force que chez ceux dont l'appel l'a forcé à rompre sa discrétion. Ainsi s'explique l'inégale puissance de Dieu dans l'existence des saints et dans la nôtre.
>
> Tel est bien en effet le Dieu avec lequel « *l'homme qui prie entre en communion par la foi* » (pp. 2 et 3).

Dieu va le ressusciter et de la manière même dont il a ressuscite le Christ.

La volonté divine vient habiter son corps ainsi que son âme, tout le monde qu'il porte en lui et la partie d'histoire humaine inscrite dans sa vocation : « *Voici, ô Dieu, Tout-Puissant et source de vie pour tous ceux qui t'accueillent sans faire les malins, voici que je suis en ta présence; et à travers moi tout ce qui est et tout ce qui respire est aussi mis en ta présence. Viens et fais reposer ton énergie en moi et en ce monde. Purifie ce qui est impur; brûle ce qui est péché; consacre et immortalise ce qui est réel. Afin que ma vie, que toute vie s'appelle Volonté de Dieu, que toutes existent pour toi et soient remplies de ta gloire.* »

On le voit, la prière dont il s'agit est une prière de toute la vie. Ce qui n'exclut pas le recueillement, mais il serait plus exact, note le P. Liégé, de présenter le recueillement comme une rupture avec les rythmes officiels de la vie quotidienne et non avec cette vie elle-même.

Me recueillir, c'est plutôt battre le rappel de tous les êtres et de toutes les choses qui peuplent mon existence, de tous les événements, personnels ou collectifs, qui déterminent ma situation présente. Mais au lieu de me laisser déborder et d'assister inattentif à toute cette agitation, jusqu'à y perdre par dissolution ma propre personnalité, je vais, m'étant arrêté, reprendre ma vie en main et la situer dans la lucidité. Qui suis-je ? Que signifient, en leur vrai destin, tous ces êtres avec lesquels je suis lié et toutes ces choses inséparables de mon existence ? Rien n'est aussi éloigné, et de l'agitation, et du sommeil, que cette attitude du recueillement dont R. Guardini a écrit : « *Il n'est pas un acte isolé à côté d'autres actes. C'est le seul état intérieur qui soit bon; c'est ce qui rend l'homme capable de s'établir dans les rapports qui conviennent avec les hommes et avec les choses.* » Un recueillement actif, sans évasion, tel est l'indispensable préambule à une prière qui soit autre chose que récitation de formules ou imagination.

En conclusion, le P. Liégé revient sur l'objection — de mauvaise foi, dit-il — du manque de temps.

Il s'agit d'une intensité qualitative plus que de longs exercices. Et plutôt, dans la vie quotidienne, d'exercices multiples et brefs que plus longs, mais espacés : en vue d'une imprégnation de toute la vie. On peut avoir une vie très occupée et pourtant profondément unifiée par l'attitude de prière, laquelle est d'ailleurs naturellement décontractante. Il reste que cette intensité qualitative des instants de prière suppose une capacité rapide de recueillement que seules de longues stations dans la prière peuvent donner à l'homme. Ce que sont les instants de prière quotidienne par rapport à toute une vie qui tend à devenir prière, ces stations saisonnières le sont par rapport à ces instants quotidiens. Le péché de base est bien la mollesse spirituelle, l'inattention. Le remède : la foi, laquelle trouve en retour dans la prière le lieu de son mûrissement. *La foi d'un homme qui ne prie pas devient vite abstraite et formelle* (pp. 2 à 7).

A.-M. H.

LES LIVRES

THÉOLOGIE

Emile MERSCH, S. J. : *Le Corps mystique du Christ*. Études de théologie historique (Museum Lessianum. section théol., 28). 3e éd. revue et augmentée. Desclée de Brouwer, 1951; 2 vol., XLVIII-553 et 502 pp.

L'éloge n'est plus à faire de cette magnifique synthèse d'histoire doctrinale. Elle a joué son rôle dans le renouveau de la doctrine de l'Église auquel nous assistons depuis vingt ou trente ans. Cette réédition attendue lui permettra d'y contribuer encore.

On se rappelle ce qu'elle contient. Le tome I étudie d'abord l'Écriture, surtout saint Paul et saint Jean (pp. 1-283), puis les Pères Grecs jusqu'à saint Cyrille d'Alexandrie (pp. 285-538). Le tome II, qui explore la tradition occidentale, insiste surtout sur saint Augustin et « les Scolastiques », c'est-à-dire les maîtres des XIIe-XIIIe siècles, puis des XVIe-XVIIe. Parmi les appendices, une note sur Luther et Calvin (pp. 407-425). Des tables extrêmement détaillées achèvent l'ouvrage et en montrent toute la richesse.

Si riche que soit cette synthèse, la présente édition nous laisse un regret. La précédente datait de 1936. Le P. Mersch, mort en 1940, avait apporté à son texte quelques corrections de détail et tenu à jour la bibliographie grâce surtout à un dépouillement systématique des revues. Et l'on nous donne ici le manuscrit tel qu'il l'a laissé. Si l'on tenait à n'y apporter aucune retouche, ne pouvait-on en quelques pages d'appendice noter au moins les principaux progrès enregistrés au cours des douze dernières années ? L'Encyclique *Mystici Corporis* et tous les efforts de pensée qui l'ont accompagnée, un certain nombre d'ouvrages importants tels que ceux du P. de Lubac (*Corpus mysticum*, cité seulement sous la première forme d'articles et non utilisé), de Cerfaux, Journet, Bouyer (saint Athanase), Congar et d'autres, sans parler des étrangers, sont difficiles à passer totalement sous silence. Ce n'eût pas été profaner le travail du P. Mersch que d'y atténuer un retard aussi sensible.

Cette déception n'enlève rien à la valeur de l'ouvrage. L'image du Corps, inspirée des textes pauliniens, est d'une grande commodité pour suivre à travers la pensée chrétienne tous les aspects de la solidarité des chrétiens et du Christ-Sauveur. Ce n'est pas, certes, un *Traité de l'Église* (le P. Mersch n'ose pas identifier purement et simplement deux notions « extrêmement voisines », II, p. 233, n. 4; cf. p. 355), mais la

richesse des textes cités, la continuité du développement et la diversité des aspects étudiés, la chaleur communicative du commentaire, aideront à pénétrer le mystère de don, d'union, d'identité, qui est au cœur de l'Église de Jésus-Christ.

L.-M. DEWAILLY.

EPHREM BARDY : *Le Saint-Esprit en nous et dans l'Église d'après le Nouveau Testament.* Imp. des Orphelins-Apprentis, Albi, 1950; 231 pp.

Le P. Bardy publie dans ce volume la thèse qu'il a soutenue devant la Faculté de Théologie de Toulouse. Le sujet en est immense, difficile à maîtriser également dans toutes ses parties. Il a été réparti en quatre sections : les Synoptiques, les écrits johanniques, les Actes, les Épîtres pauliniennes. La première section étant très brève, saint Jean prend tout de suite beaucoup de place, et saint Paul donne l'impression d'achever le développement.

Plutôt que d'exégèse et de critique, le P. Bardy entend faire œuvre de théologie, bien qu'il s'attache autant qu'il peut à étudier les textes (8, 158, 211). Il a également le souci d'éviter les problèmes de théologie postérieure (165, 197). Mais il reste trop attaché au thème de la triple effusion (60-62, etc.), lié dans son esprit à un schéma sacramentaire (baptême, confirmation, ordre) qui s'explique par le point de départ de sa recherche (1-2), et qui est légitime à son niveau, mais qui dépasse de-ci de-là les textes étudiés. De même, le recours à la notion d' « âme de l'Église » ne persuadera pas tout le monde de son authenticité biblique. Par contre, il pouvait tirer un meilleur parti des premiers linéaments du dogme trinitaire.

Quand il parle d'un « accord » entre le Saint-Esprit et la hiérarchie (144-151, 191-193), on s'entend, mais mieux vaudrait souligner plus franchement que l'action de la hiérarchie est elle aussi conduite par l'Esprit, dont la motion sur l'Église est une et multiple.

Quelques imperfections techniques n'empêcheront pas le P. Bardy d'avoir rendu service en nous livrant son travail. En un temps où l'on se remet à parler volontiers du Saint-Esprit, plus d'un aura profit à ne le faire qu'après un effort pour saisir la doctrine à sa naissance, dans la fraîcheur des révélations récentes, dans le bouillonnement d'une Église encore jeune où l'Esprit se donnait à reconnaître dans ses dons les plus divers. L'exposé allégé de tout excès d'érudition facilitera à tous le recours aux sources et l'exactitude de leur interprétation.

L.-M. D.

J.-H. NICOLAS, O. P. : *Le mystère de la grâce.* Études religieuses, n° 677. La Pensée catholique, Liége, 1951.

L'auteur nous mène « au cœur même de la morale chrétienne » et nous affirme que « la valeur chrétienne d'une âme se juge à la profondeur du sens de la grâce qu'elle possède ». Pour aviver ce sens et lui assurer la rectitude, il étudie la nécessité, la nature, les formes, les propriétés de la grâce, dont Dieu seul est l'auteur, bien qu'il se serve d'instruments. Un paragraphe sur la justification de l'impie et un autre sur le mérite (sa nature, son principe, son véritable objet) achèvent cet exposé théologique. Synthèse éclairée et éclairante, un peu trop concise. Les citations bibliques sont rares et certains domaines, comme celui des charismes, restent peu explorés. En une centaine de pages, on ne pouvait s'y prendre autrement. Il y a des formules particulièrement heureuses comme celles-ci : « Le quiétisme et l'activisme spirituel sont également éloignés du véritable christianisme. » — « ... la Bonté divine... non seulement enrichit ses créatures, mais encore leur communique son pouvoir

d'enrichir les autres, ce qui achève de les rendre bonnes. » — « Ainsi l'homme est préparé par Dieu à recevoir la grâce habituelle quand, mû par la grâce actuelle, il accomplit les actes qui le disposent à la recevoir. » — « Tout peut arriver, sauf que Dieu se manque à soi-même. » Par contre, il est difficile de saisir ce que peut être un « disproportionnement continuel », ou « la richesse d'un vouloir successif »; il est vrai que le contexte met le lecteur sur la voie. On remarquera surtout l'explication donnée à ce que l'auteur appelle « la présence trinitaire » en l'âme de tous ceux qui sont en état de grâce.

C. Lavergne.

Jean DANIÉLOU : *Les Anges et leur mission*. Coll. « Irénikon », n. 5. Éd. de Chevetogne, 1952.

Rares sont les bons livres modernes sur les anges, à la fois solides et accessibles. D'une part, des traités théologiques ou des articles techniques, forcément un peu arides; de l'autre, une littérature dite spirituelle tombant souvent dans la sentimentalité ou l'historiette quand elle ne s'égare pas dans la pure fantaisie. Dom Vonier cependant, dans son excellente plaquette *Les Anges*, nous avait déjà donné une vue d'ensemble, directement inspirée de saint Thomas et où il insistait sur l'organisation et l'histoire intérieure du monde angélique.

Mais, dans saint Thomas lui-même, un autre aspect se dessine, touchant de plus près encore à la Révélation telle que nous l'a transmise l'Écriture; nous voulons dire la place tenue par les anges dans l'univers total et plus spécialement leurs rapports intimes avec les hommes avec lesquels ils forment l'unique Cité de Dieu chère à saint Augustin, en un mot leur « mission » dans le monde visible. Si la Révélation faite aux hommes est l'histoire de l'amour de Dieu agissant dans le monde humain les anges y tiennent une place de choix. De la première création à la parousie, ils sont là, témoins et instruments, préparant la venue du Christ leur Chef, participant aux mystères de sa vie terrestre, collaborant ensuite à son action dans son Corps mystique qui est l'Église... Impossible d'avoir une vue complète ou simplement exacte du drame qui se joue autour de nous et en nous sans y marquer d'un trait profond la part qu'y prennent les purs esprits.

Le P. Daniélou nous décrit cette mission angélique dans l'histoire et en particulier dans la Rédemption, telle que les Pères l'ont exposée dans leurs écrits et leurs discours. Et nous voici parcourant avec lui les siècles à travers les textes les plus riches qui ouvrent à nos yeux de lumineuses perspectives...

Et pourtant, à la fin du volume, notre désir n'a fait qu'augmenter : les textes paraissent trop courts, les horizons découverts laissent soupçonner derrière eux des régions inconnues encore plus vastes. N'incriminons pas l'auteur, mais la nature même du sujet qu'il traite. Dieu ne nous a pas donné comme « ex professo » et pour satisfaire notre curiosité, une histoire complète des anges et de leur action parmi nous; leurs interventions restent discrètes; s'ils remplissent l'Écriture de la Genèse à l'Apocalypse, de la chute à la restauration définitive, c'est en apparence de façon épisodique. Or, les Pères se moulent étroitement sur l'Écriture que la plupart du temps ils commentent; ils nous parleront à leur tour des anges, le plus souvent de façon fragmentaire, au hasard d'un texte rencontré, et avoueront sans ambages leur ignorance.

Le P. Daniélou n'a pas seulement enrichi une documentation; il a aussi marqué la méthode à suivre dans l'exposition d'un pareil sujet. Dans les traités de théologie, les cours d'instruction religieuse, la prédication ou la spiritualité, ne nous étendons pas sur les propriétés de

chaque hiérarchie ou sur des points aussi controversés que secondaires; montrons plutôt l'unité du plan et du gouvernement divin, la liaison des hommes et des anges, leur rôle mutuel dans l'édification et la plénitude du Corps mystique.

P. Benoist d'Azy.

Dr Reintraud SCHIMMELPFENNIG : *Die Geschichte der Marienverehrung im deutschen Protestantismus.* Paderborn, Ferd. Schöningh, 1952; 164 pp., in-8°; cart. 4.80 DM., relié 6.80 DM.

Il est très consolant de constater que la définition du dogme de l'Assomption, au lieu d'entraver ou de ralentir le mouvement œcuménique, a plutôt contribué à l'accélérer et à l'approfondir. Cette *Histoire de la dévotion mariale dans le protestantisme allemand*, écrite par une protestante, en est une nouvelle et très touchante preuve, d'autant plus intéressante qu'il s'agit d'une étude rigoureusement faite sur les sources.

Mlle Schimmelpfennig nous met sous les yeux les textes les plus importants sur la dévotion à la Très Sainte Vierge dans le protestantisme allemand, depuis Luther jusqu'à nos jours. Beaucoup de lecteurs auront la surprise et la joie de voir que la dévotion à la Mère de Dieu est restée, jusqu'au milieu du XVIII^e^ siècle, partie intégrante de la doctrine et de la pratique de la religion réformée, et que, même plus tard, malgré l'attitude hostile des milieux officiels, beaucoup de protestants ont continué à la pratiquer.

Il faut féliciter l'éditeur catholique de nous avoir présenté cet ouvrage qui, avec des références précises aux sources, les amples indications bibliographiques et les index soigneusement établis, sera un précieux instrument de travail pour les théologiens et une intéressante lecture pour les laïcs des deux confessions.

Gebh.-M. Behler.

Gualteri Cancellarii et Bartholomaei de Bononia, O. F. M. : *Quaestiones ineditae de Assumptione B. V. Mariae* quas ad fidem manuscriptorum edidit A. Deneffe, S. J. Editio secunda, aucta et emendata quam curavit H. Weisweiler, S. J. (Fasc. IX, Opuscula et textus historiam ecclesiae eiusque vitam atque doctrinam illustrantia. Series scholastica, edita curantibus J. Koch et Fr. Pelster S.J.) Aschendorff, Münster-Westfalen, 1952; 86 pp.; 2,75 DM.

En 1930, le P. Deneffe avait publié deux inédits sur l'Assomption, questions disputées à Paris, entre 1246 et 1276 : deux des plus anciens témoins du passage doctrinal de la piété populaire et de la liturgie à la théologie systématique. Depuis, les recherches amenées par la définition du dogme ont renouvelé nos connaissances sur ce moment capital de l'évolution doctrinale; les deux textes, qui développent les considérants des promoteurs du progrès, n'ont pas perdu leur intérêt, au contraire. Le P. Pelster reprend ici les notices sur les auteurs des Questions — le second n'était pas encore identifié en 1930; le P. Weisweiler a rédigé une excellente introduction sur l'état de la doctrine au XIII^e^ siècle, et a enrichi l'apparat de nombreux textes parallèles. Le tout est en latin. On ne peut trouver mieux pour se documenter objectivement sur cette passe intéressante du progrès dogmatique, et apprécier la piété mariale des scolastiques.

J. Gribomont.

A. DUCASSE-HARISPE : *L'Eucharistie en Esprit et en Vérité. Essai d'explication rationnelle.* Librairie du Sacré-Cœur, Lyon, s. d.; 272 pp.; 500 fr..

Un laïc cultivé a réfléchi sur le mystère eucharistique; il a fait d'abondantes lectures, souvent de seconde main; il a perçu que le mys-

tère eucharistique est celui d'un sacrement, c'est-à-dire d'un signe réel; que le vin de l'Eucharistie, c'est l'unité des chrétiens : tout cela est fort sympathique.

Mais était-il utile de publier ces réflexions qui trahissent un inévitable amateurisme ? Exposer la *transsubstantiation* en nous disant que *trans* signifie au delà; raconter l'institution en mettant dans la bouche du Sauveur des tirades inventées; résumer l'évolution liturgique en quelques pages (où l'on confond par exemple « messes sèches » et synaxe aliturgique et messe des présanctifiés, colombe eucharistique et... colombarium !) tout cela n'est pas très sérieux et ne peut que brouiller les idées.

A.-M. Roguet.

L. S. THORNTON : *Revelation and the Modern World, being the First part of a Treatrise on The Form of the Servant.* Dacre Press, Westminster, 1950; in-8, xx-339 pp.; 30 sh.

Le P. Thornton, de la Communauté anglicane de la Résurrection, nous donne ici le premier volume d'un traité dont le titre est emprunté à Phil., 2, 7 : *Forma servi.* Il s'agit des racines profondes de l'expression humaine de la Révélation, puisque le propos du Dieu révélateur est d'entrer dans l'histoire jusqu'à identifier son action avec les formes historiques du milieu où il intervient. L'auteur pousse son idée, en prenant pour guide saint Irénée, jusqu'à une théorie des rapports entre la création et l'ordre du salut. L'ordre de la nature est repris dans le Christ (récapitulation). L'œuvre de celui-ci est une assomption d'Israël et du monde, du premier Adam et de l'humanité; l'Écriture, Israël, l'Église et le monde forment un unique organisme de révélation.

Le lecteur catholique mettra éventuellement au point quelques énoncés auxquels manque la distinction entre ce que saint Bonaventure, par exemple, appelait respectivement le livre du Monde et celui de l'Écriture. Mais il accueillera volontiers ce plaidoyer en faveur du cosmisme, du christianisme et de l'unité finale de deux ordres, celui de la nature et celui de la parole, qui ont le même auteur et doivent s'unir dans le Royaume.

Y. C.

F.-M. STRATMANN, O. P. : *Jésus-Christ et l'État.* Trad. de l'allemand par P. Lorson, S. J. Casterman, Tournai et Paris, 1952; 14,5 × 21, 176 pp.; 435 fr.

Voici le premier volume d'une étude où le célèbre dominicain, vrai « témoin » de l'idée de paix, veut considérer le développement de la tradition chrétienne sur la question de l'État. Étude originale, surtout en raison de la seconde partie, la plus développée, où l'auteur considère le Christ, non plus comme souverain, mais comme subordonné, c'est-à-dire dans ses rapports concrets avec la réalité nationale et étatique. Le fait que tout est directement centré sur Jésus lui-même donne à tout cet écrit une atmosphère de sérénité et de vérité. On admire d'ailleurs que l'auteur, qui a été mêlé, parfois si douloureusement, aux événements des vingt dernières années, ait lui-même gardé cette sérénité et ce dépouillement qui donnent à sa parole un surcroît de force. Il analyse les responsabilités de Pilate, de l'État romain, du peuple juif et de ses chefs, dans la condamnation et la mort du Sauveur.

Y. C.

Gustave THILS : *Théologie et réalité sociale.* Casterman, Paris, 1952; 296 pp. (prix non marqué).

Ce nouvel ouvrage du chanoine Thils se situe dans la ligne de recherche de la plupart des nombreux livres qu'il a écrits antérieurement. Dans une première partie d'une soixantaine de pages, l'auteur signale la nécessité d'une telle étude, en donne les fondements premiers et

décrit à gros traits « quelques positions historiques » : le Nouveau Testament, le *De civitate Dei*, les doctrines médiévales, les temps modernes.

Le reste du livre est un vaste tableau concernant l'incidence de la théologie sur la vie des sociétés. Gustave Thils part de la Sainte Trinité, montre la valeur positive de toute la création, la finalité intrinsèque et surnaturelle des sociétés, accuse le péché et les désordres qu'on trouve nécessairement en elles. Les quatre derniers chapitres sont une analyse de l'influence de la Rédemption, du Christ-Roi, de l'Église sur la vie et le devenir de l'humanité en ses groupes et en ses divers aspects. L'auteur dénonce des erreurs telles que le fixisme et le modernisme et termine par un appel des sociétés à la béatitude.

Tout au long de ce travail on parle de la réalité sociale et des sociétés de façon tout à fait générale, sans référence à tous les complexes que recouvrent ces termes : formes de sociabilité, groupes et communautés, tensions, forces, mentalités, techniques, régimes injustes ou structures malsaines. Il en résulte qu'au plan doctrinal, Gustave Thils s'en tient aussi à de grands principes généraux qui n'abordent pas, pour eux-mêmes, ni le problème du travail ni celui des régimes économiques ou des rapports de production. Dans une vue d'ensemble telle que celle-ci, il aurait fallu au moins attaquer de front les grandes questions essentielles : incarnation et transcendance, devenir du monde et eschatologie, nature et surnature, temporel et spirituel, sociologie et théologie. Elles sont à peine effleurées.

Tel quel, l'ouvrage ne manque pas d'intérêt. Il contient des considérations générales valables et très orthodoxes qui seront utiles tant aux laïcs qu'aux clercs voulant avoir une perspective théologique globale sur le domaine du social.

A. B.

Le rôle des laïcs dans l'Église. Carrefour 1951 organisé par le Centre catholique des intellectuels canadiens. Université de Montréal, Montréal et Paris, 120, boul. Raspail, 1952; 14×21, 161 pp.

Les textes notables de ce recueil de brèves interventions nous ont paru être ceux de Mme Fichet sur l'histoire du laïcat dans l'Église, de Mme L. Richer (double rôle de l'écrivain catholique) et de Mgr Léger, archevêque de Montréal. Peu de nouveau sur des problèmes pourtant bien intéressants.

Y. C.

Ignace LEPP : *La communication des existences.* Éd. du Vieux Colombier, Paris, 1952; 188 pp.

La philosophie existentielle où la subjectivité joue un si grand rôle attache par le fait même une importance considérable au problème de la communication. Chaque esprit peut en théorie se donner l'évidence d'une vérité objective obtenue par démonstration; mais comment transmettre une certitude inséparable de l'engagement du sujet à son égard ? Il faut alors mettre en œuvre d'autres formes de communication que celle où plusieurs esprits participent à une identique évidence rationnelle. Tel est le problème métaphysique de la communication. Il est sous-jacent aux aspects moraux que l'auteur s'attache surtout à développer et qui concernent le passage de la solitude à une communion des consciences de plus en plus vaste. Les réflexions présentées sur ce beau thème à la lumière de la tradition chrétienne seront bienfaisantes.

A. L.

L. COGNET : *Le P. Teilhard de Chardin et la pensée contemporaine.* Flammarion, Paris, 1952; 220 pp.; 425 fr.

Il faut d'abord souligner l'esprit objectif et le ton courtois de cet écrit polémique dont les exposés et les dis-

cussions sont les bienvenus. Il ne vise aucunement à « accumuler les fagots », mais il formule contre les principaux thèmes de la pensée religieuse du P. Teilhard des critiques sévères, que de nombreux théologiens estimeront fondées et nécessaires. La notion de Dieu comme milieu divin, celle du péché comme loi d'inertie ou nécessité statistique; l'identification de la création, de l'incarnation et de la rédemption avec les stades de la plérômisation (unification du multiple); la coïncidence de la Parousie avec le terme de l'évolution progressive; la conception de la béatitude comme la concentration du psychisme total dans le Point Oméga (Dieu); sur ces idées que certains rapprochent des romans d'anticipation à la Wells, et que d'autres comparent aux systèmes philosophiques les plus grandioses, flotte encore une redoutable imprécision, que leur créateur parviendra peut-être à dissiper, bien que l'on ne voie pas à l'heure actuelle comment une telle pensée sauvegarde les exigences du dogme.

Toutefois, bien que L. Cognet s'en défende, sa critique est presque exclusivement négative. Au surplus ses tendances qui vont manifestement à déprécier les éléments naturels de la synthèse chrétienne, à accentuer l'opposition entre la nature et la grâce, à relever le caractère abrupt du christianisme, ne le disposent peut-être pas à trouver l'interprétation la plus conciliante de la pensée du P. Teilhard. Le seul mot de conciliation lui arrache une frémissante envolée contre les chrétiens « d'incarnation », soupçonnés un peu rapidement de vouloir affadir le scandale de la croix. Ne reproche-t-on pas, au contraire, aux militants les plus engagés dans le destin temporel d'exiler les mystères de la foi dans un domaine transcendant et inaccessible, qui les isole de tout lien réel avec la vie concrète ?

On hésite de même à partager tous les points de vue, à partir desquels L. Cognet formule ses critiques, même si l'on est pleinement d'accord avec celles-ci. Ainsi en est-il de l'extraordinaire emprise du démon sur la création et les âmes, même régénérées, à laquelle se réduisait tout le mystère du mal. Les termes de « principe de dualité » appliqués à la lutte entre Satan et Dieu ne semblent pas très heureux. Les rapports entre le monde et le chrétien devraient être uniquement gouvernés par la prudence, et la science qui agit dans le domaine de la matière pure « où le Malin règne et agit intensément », devrait éveiller plus de défiance que d'enthousiasme. Il n'y aurait dans l'ascèse « nulle période où le créé puisse mener à Dieu ». Sur ce dernier point, la conception moins janséniste du P. Teilhard d'un rythme alternatif de détachement et d'attachement n'exprime-t-elle pas plus exactement le mouvement de l'ascèse chrétienne, qui n'est jamais un refus pur et simple, mais un renoncement qui conduit à un autre attachement désintéressé ?

Au Moyen-Age, L. Cognet, et c'est son droit, se serait rangé du côté des augustiniens. Il aurait condamné comme il le fait aujourd'hui, le « philosophisme » et les « abstruses métaphysiques ». Mais un autre courant de l'immense tradition catholique n'a jamais cru que la foi dispensait de la réflexion, que le monde était uniquement une occasion de péché, et que la grammaire avait appris aux hommes à décliner le mot Dieu au pluriel. La théologie devra assumer les nouvelles conceptions de la matière, du temps et de l'espace; le P. Teilhard s'y est essayé, nous n'oserions assurer qu'il y a réussi.

A. Léonard.

Catalogue philosophie-théologie 1952. Boekhandel H. Coebergh, Haarlem.

La librairie Coebergh, à Haarlem, a eu l'heureuse idée de faire de son catalogue un véritable instrument de travail pour les étudiants et cher-

cheurs en philosophie et théologie. Groupés d'une façon systématique, nous avons là près de quatre mille titres existant actuellement dans tous les domaines. Peut-être pourrait-on critiquer la classification, mais chacun s'y retrouvera aisément, d'autant qu'il y a une table alphabétique des auteurs, collections et anonymes. On pourrait également dénoncer quelques oublis, mais il va sans dire qu'un catalogue est habituellement à compléter. Celui-ci rendra tel qu'il est de grands services.

M'est-il permis d'ajouter que l'auteur de l'*Initiation théologique* n'est pas le même que l'autre « Henry », l'éditeur des œuvres de Plotin, par exemple ?

A.-M. H.

SPIRITUALITÉ

L'Imitation de Jésus-Christ. Nouvelle traduction littérale avec une Introduction par l'abbé L. Baudry. Coll. « Les maîtres de la spiritualité chrétienne », textes et études. Aubier, Éd. Montaigne, Paris, 1950; 288 pp.; 420 fr.

M. l'abbé Baudry est bien connu par ses savantes études sur Occam. Il se défend d'avoir fait ici œuvre d'érudit, cependant la synthèse qu'il donne de la « Querelle de l'Imitation » est extrêmement poussée, et basée sur les meilleurs documents. En une longue *Introduction*, qui s'adresse surtout à des lecteurs cultivés, il réfute les hypothèses Gersen, Gerson et Gérard Groote, et conclut que l'hypothèse Thomas à Kempis est de beaucoup la plus probable. Il trace ensuite un portrait de l'auteur présumé de l'*Imitation*, et s'attache à montrer comment le célèbre livre, « dicté par un christianisme vécu, pénétré d'une expérience profondément humaine », renferme des leçons de vie spirituelle qui gardent toute leur force et tout leur prix, même de nos jours.

La traduction est « coulante », la phrase courte et simple; le traducteur nous assure qu'elle suit de très près le texte latin; pour en juger pertinemment il faudrait avoir en mains le texte de l'édition Pohl qui a été choisie pour ce travail, et qui, elle-même, choisissait entre les nombreux manuscrits de l'*Imitation*. Mais ce ne seraient pas quelques discussions de détail qui empêcheraient cette nouvelle version de porter aux âmes de notre temps un des messages les plus marquants de la spiritualité chrétienne, et de faire grand bien.

M.-L. T.

X. DE FRANCIOSI, S. J. : *L'esprit de saint Ignace*. 3e édition corrigée et annotée par H. Pinard de la Boullaye. Spes, Paris, 1948; 425 pp.; 1.000 fr.

Sous le titre, *L'esprit de saint Ignace*, le P. Xavier de Franciosi, décédé au début de ce siècle, avait recueilli un grand nombre de paroles, d'anecdotes et de traits de la vie du fondateur de la Compagnie de Jésus, et les avait groupés dans le cadre, commode et factice, des vertus théologales et morales. Cette compilation avait le mérite de réunir en un seul volume des citations et des faits dispersés dans d'innombrables biographies et souvenirs des contemporains; mais elle avait aussi l'inconvénient, non seulement de morceler la physionomie du saint, mais de présenter, sans autre lien que le titre du chapitre, des traits se rapportant à toutes les périodes de sa vie, en les détachant de tout contexte. Tel quel, ce recueil devient un classique dans la Compagnie, et des générations de jésuites y ont contemplé un portrait, à vrai dire un peu conventionnel en son exactitude matérielle, de leur fondateur. La réédition que donne le

R. P. Pinard de la Boullaye n'a pas apporté au livre de changements substantiels; mais le R. Père a revu avec soin toutes les citations, écartant certaines légendes, et les références, citées ici avec exactitude, sont accompagnées de notes précieuses; ainsi le livre du P. de Franciosi devient un sûr instrument de travail.

HENRI HOLSTEIN.

PINARD DE LA BOULLAYE : *Exercices spirituels selon la méthode de saint Ignace*, t. II : *Retraites*, 1951, 360 pp.; t. III : *Retraites et triduums*, 1952. Beauchesne, Paris; 324 pp.

Les *Exercices de saint Ignace* prévoient trente jours consécutifs de retraite. Mais l'usage en a réparti sur huit jours pour les retraites annuelles, les méditations essentielles, de façon que soit conservé, en ses temps forts, le rythme de la retraite ignatienne. Les trois retraites que publie le R. P. Pinard de la Boullaye sont du type classique des retraites de huit jours, telles que les a codifiées l'usage de la Compagnie; elles se conforment, strictement, pour le plan comme pour la distribution des sujets d'oraison, à l'interprétation traditionnelle des *Exercices*; le R. Père a simplement eu le souci d'en transposer les métaphores, en s'inspirant le plus souvent de scènes évangéliques. Une idée principale commande chacune de ces retraites : notre adoption divine (première retraite) — le disciple bien-aimé (seconde retraite) — les privilégiés du Cœur du Christ (troisième retraite) — thèmes spécialement adaptés, on le voit, à des auditoires de prêtres et de religieux, à qui ces points d'oraison ont été fréquemment proposés. Il s'agit, en effet, de points d'oraison, non de conférences. Tout tend à favoriser l'effort personnel de réflexion priante et de réforme de la vie : sous le regard de Dieu et avec l'aide de sa grâce, la retraite est une lutte contre le démon et contre soi-même. L'atmosphère en est austère et pénétrée de crainte de Dieu : le R. Père insiste sur le sens du péché, sur les infidélités possibles, sur le devoir de vigilance et la nécessité d'opérer son salut avec tremblement : d'où l'importance donnée aux méditations sur l'enfer et le jugement (dans la troisième retraite, elles occupent un jour entier). Par contre, la pensée de l'apostolat tient peu de place dans les considérations proposées. Spiritualité volontaire, on le voit, mettant résolument l'accent sur l'abnégation et le renoncement indispensables à la vie spirituelle. Peut-être ces retraites, un peu tendues, mettent-elles l'accent de façon un peu trop unilatéral sur cet aspect — authentique certes, mais pas exclusif d'autres — de la spiritualité de saint Ignace. Pour beaucoup d'âmes, cette spiritualité austère et virile est tonifiante; et beaucoup de prêtres considèrent comme une grande grâce de leur vie sacerdotale d'avoir reçu le bienfait d'une de ces fortes retraites.

HENRI HOLSTEIN.

P. MONIER : *Exercices spirituels*. Emmanuel Vitte, Lyon-Paris, 1952.

Les feuillets que contient cet ample volume ont été, depuis bien des années, distribués, jour par jour, aux retraitants qui, au Châtelard (près de Lyon) et ailleurs, ont fait les « trente jours » avec le P. Monier. D'abord simples papiers dactylographiés, puis imprimés « ad usum privatum », chaque année reprises, approfondies, toujours plus nerveuses et dépouillées, ces notes sont enfin devenues le livre qu'attendaient amis et retraitants du R. Père. Ces feuillets, qui s'entassent comme dans un fichier, ne constituent pas un traité de spiritualité, ni même un exposé de la doctrine ascético-mystique des *Exercices*. Ce sont essentiellement des *notes*, destinées à rappeler aux retraitants les idées développées au

cours des instructions et à aider leur oraison; pas plus que le livret de saint Ignace, ces notes ne doivent être l'objet d'une simple lecture; il faut les méditer, et, dans la prière, en assimiler et en prolonger lentement le savoureux contenu. Au reste, « condensé » d'instruction et adjuvant de la prière, ces notes ne prétendent pas tout dire; quelques mots suggestifs indiquent la plupart du temps les perspectives théologiques et spirituelles largement développées par le R. Père. C'est dire qu'il est assez malaisé, à qui n'a pas eu contact avec son auteur, d'utiliser ce volume, pour soi ou pour les autres. Mais les très nombreux retraitants — surtout les prêtres — qui ont entendu sa parole ardente et pittoresque, dans des retraites ou des sessions, retrouvent en ces pages souvent burinées avec du feu ce qu'ils ont compris et aimé en l'écoutant. La présentation qui est faite ici du livret de saint Ignace est tout à la fois fidèle et personnelle, caractérisée par un accent évangélique très prononcé, ainsi que par un rappel fréquent de la théologie paulinienne (le P. Monier n'est pas pour rien l'ancien élève du P. Lagrange à l'École biblique de Jérusalem). D'où la spontanéité de ces pages, qui pourfendent volontiers, à la suite du Christ, le pharisaïsme et l'hypocrisie; la simplicité vraiment bouleversante des « contemplations » de la vie cachée ou de la Passion; l'atmosphère de confiance, de joie, de liberté spirituelle qui règne tout le long de la retraite, et s'attarde à un savoureux commentaire du Discours sur la montagne. Mais cette confiance et cette liberté sont terriblement exigeantes; elles réclament un renoncement foncier à soi et à son caprice. La cause finale de ces *Exercices* est un *engagement* définitif et total au service du Chef, le Christ. On voit sur quelles perspectives insiste le P. Monier et sur quoi il met l'accent; d'autres commentateurs, anciens et modernes, en donneront une présentation plus volontariste et plus « renonçante ». Cette variété dans la fidélité à un même maître et à un même livre manifeste la richesse de la spiritualité de saint Ignace.

HENRI HOLSTEIN.

E. LE COUTURIER : *Lettres de direction et de spiritualité de saint François de Sales.* E. Vitte, Paris, Lyon, 1952; 380 pp.

Ce choix de lettres est une heureuse initiative; car la doctrine de saint François de Sales, mais aussi les dons exquis dont son âme était ornée, revivent là en toute leur suavité et leur éclat. Les plus belles lettres ici recueillies sont citées dans le respect de l'ordre chronologique. Elles sont introduites par une petite somme salésienne, due aux soins de E. Le Couturier. C'est d'abord la biographie du saint exactement composée, puis un aperçu historique sur les œuvres de contenu immédiatement spirituel : l'*Introduction à la vie dévote*, dont les *Avis* et *Traités* dressés pour Mme de Charmoisy formèrent le fond primitif; le *Traité de l'Amour de Dieu*, paru en 1616, mais depuis fort longtemps dans les desseins de l'auteur; les *Entretiens*, dont la Visitation d'Annecy ne livrait qu'en 1933 le texte authentique, celui qu'on trouve, avant l'édition de 1629, dans les anciens manuscrits; enfin une partie de la correspondance; mais les deux mille cent lettres, aujourd'hui connues, ne sont que le dizième de la production épistolaire du saint évêque! Le Couturier clôt son introduction par un exposé doctrinal où l'on examine l'importance accordée par saint François de Sales à la charité chrétienne, à l'abandon, à la pratique de l'oraison et des vertus. Certains eussent aimé ici plus de technique et, pour mieux situer saint François de Sales, le recours à la littérature dévote de l'époque, il est vrai encore bien peu connue. Le Couturier a raison de penser qu'on ne se lasse pas de

lire tant de textes pareils à celui-ci : « Le mont Calvaire est le mont des amants. Tout amour qui ne prend pas son origine de la Passion du Sauveur est frivole et périlleux. L'amour et la mort sont tellement mêlés ensemble en la Passion du Sauveur qu'on ne peut avoir au cœur l'un sans l'autre. »

J.-A. R.

Dom Claude MARTIN : *Perfection du Chef. Retraite aux Supérieurs.* Texte publié avec Préface et notes d'après le ms. Paris, B. N. fr. 17063, par Dom R.-J. Hesbert. Éd. Alsatia. Paris, 1952; 268 pp.

La collection « Spirituels bénédictins du grand siècle », lancée par Dom Hesbert, nous réserve assurément des textes de valeur s'ils parviennent à s'égaler au premier d'entre eux, celui que nous présentons aujourd'hui. Il s'agit d'une retraite composée par Dom Claude Martin, le fils selon la chair et selon l'esprit de Marie de l'Incarnation, retraite que Dom Martène lui-même et, plus près de nous, Bremond imaginaient perdue et que l'infatigable Dom Hesbert a le bonheur de retrouver dans les papiers de Saint-Germain-des-Prés. *Le Pasteur solitaire*, c'est le titre exact de ces pages offertes à tout prélat désireux de peser, en présence de Dieu et de lui-même, les obligations de sa charge. On le convie en trente méditations à considérer trente attributs divins et à exercer chacun d'eux quand il gouverne ses sujets. On appréciera les applications pratiques de la doctrine, mais aussi ce petit *Traité de Dieu* écrit dans le langage limpide et majestueux du XVII^e^ siècle : « L'Être de Dieu est proprement un être de supériorité; parce que c'est un être qui ne dépend d'aucune chose et de qui toutes choses dépendent, etc. ». Le texte est édité avec soin. Dom Claude Martin est exalté avec ferveur dans l'introduction; il était si grand ce moine qui suscitait l'amitié ardente et imperturbablement fidèle de Dom Martène.

J.-A. R.

Aelred DE RIEVAULX : *L'amitié spirituelle.* Présentation, traduction et notes par J. Dubois. Bibliothèque de spiritualité médiévale. Beyaert, Paris, Bruges, 1948; CIV-208 pp.

La Bibliothèque de spiritualité médiévale s'enrichit d'un volume qui lui fait honneur. Sous son patronage, M. J. Dubois publie, présente et annote un opuscule d'un grand charme, le livre *De l'amitié spirituelle*, œuvre d'Aelred de Rievaulx, cistercien anglo-saxon, contemporain et disciple de saint Bernard. Né dans la petite ville d'Hexham sur la Tyne, aux confins de l'Angleterre et de l'Écosse, attaché plus tard à la cour de David I^er^, Aelred se retire vers 1133 à l'abbaye de Rievaulx, fondée deux ans auparavant. Il en sera l'Abbé dès 1147 et le demeurera jusqu'à sa mort survenue le 12 janvier 1167; le gouvernement de l'abbaye de Revesby l'avait antérieurement occupé pendant cinq ans.

On lira, dans l'introduction de l'ouvrage que nous présentons, le récit pittoresque de sa vie cistercienne, le détail de ses œuvres, enfin une analyse attentive du livre de *L'amitié spirituelle*. Trois livrets le composent où l'on examine tour à tour la naissance et la nature de l'amitié, son utilité et ses bornes, le choix et l'épreuve des amis. L'ensemble est inspiré du traité consacré par Cicéron à l'amitié. Aelred le démarque pas à pas, au point d'assumer dans son œuvre plus du tiers de l'œuvre cicéronienne. Mais Cicéron était lui-même l'écho des Grecs. Il est piquant de voir l'héritage païen se colorer de christianisme au contact d'une âme profondément mystique et toute pénétrée de la Bible. M. J. Dubois reproduit le texte d'un manuscrit présentant les meilleures

garanties : le Bruxelles B. R. II, 954, qui provient de l'abbaye de Cambron, près de Mons. La traduction française paraît bonne.

J.-A. R.

Le Héraut de l'Amour divin. Révélations de sainte Gertrude, vierge de l'Ordre de Saint-Benoît, traduites sur l'édition latine des moines de Solesmes. Nouv. édit., 2 vol. Mame, Paris, Tours, 1952; LXVII-350 et 396 pp.

Réimpression d'un ouvrage classique, témoin des saintes familiarités de Dieu avec une âme purifiée.

P. LIPPERT : *Cœurs inquiets*. Traduit de l'allemand par Maria GRUTER, adapté par le P. Th. HÉNUSSE. Éd. Beyaert, Bruges; Casterman, Paris, 2e éd., 1951; 212 pp.; 450 fr.

Le livre allemand, un des joyaux de la littérature religieuse contemporaine, a pour titre : *D'âme à âme*, *Von Seele zu Seele*. Ce sont des lettres de direction qui s'efforcent de résoudre des cas très concrets à la lumière des grands principes chrétiens. De tels problèmes se posent à bien des âmes : résultats apparents et progrès réel, religion « objective » et religion « personnelle », le zèle qui rend intolérable aux autres, la prière : collection de formules ou union à Dieu, le dogme et le dynamisme de la vie, la sincérité impossible, l'homme cultivé en face du « mois de Marie »... Celui qui répond est un prêtre éclairé, pieux, plein de zèle, mais aussi théologien sûr, psychologue averti, homme d'action, et, ce qui ne gâte rien, à la fois plein d'humour et poète. Il apporte toujours une solution large, nuancée, imprégnée de charité; et le succès connu par les premières éditions, tant en France qu'en Allemagne, montre que de nombreuses âmes y ont trouvé lumière et réconfort.

La version française est une « adaptation ». La façon de poser les problèmes, l'expression sentimentale et imagée qui les revêt dans le texte original, eussent rebuté les lecteurs latins. Mais la pensée de l'auteur et la valeur profonde de son livre n'en sont aucunement altérées.

M.-L. T.

THOMAS MERTON : *Aux sources du silence*. Desclée de Brouwer, Paris, 1952; 296 pp., 8 hors-texte; 860 fr.

Le cistercien américain bien connu maintenant en France nous donne une histoire savoureuse et simple de l'institution cistercienne depuis ses origines jusqu'à nos jours. Un chapitre intitulé « La marée montante » y développe même les nouvelles fondations cisterciennes aux États-Unis à partir du monastère de Notre-Dame de Gethsémani, dans le Kentucky, depuis 1943. Ces fondations, qui se font par essaimage de vingt moines ou davantage, font penser irrésistiblement aux mêmes fondations cisterciennes au XIIe siècle, à une époque où Cîteaux éclatait sur toute l'Europe. Heureux signe et heureux pays qui voit une telle manifestation de vie contemplative.

A.-M. H.

EMMANUEL MISTIAEN, S. J. : *La vérité qui délivre*. Lettre-Préface de S. E. le cardinal LIÉNART. Éd. Vercruysse-Vanhove, Saint-André-lez-Bruges, 1950; 214 pp.

La vérité « toujours ancienne et toujours nouvelle » doit sans cesse être rappelée, maintenant plus que jamais; il faut se réjouir quand ce rappel est fait de façon aussi profonde, substantielle et dépouillée. Ces méditations, qui ont d'abord été données à Radio-Vatican, s'inspirent des prières de la messe; on aimera à les épuiser lentement.

M.-L. T.

MARCEL BORIES : *Ma vie par la Croix.* Desclée et Cie, Paris, 1952.

L'auteur de ce petit livre s'est proposé de présenter à la méditation de son lecteur l'exercice du Chemin de la Croix en fonction des sept sacrements et de montrer la vertu propre du Sacrifice de la Croix attaché à chacun d'eux.

En méditant de cette façon les diverses stations de la Passion du Sauveur, le fidèle comprendra mieux la valeur de chaque sacrement et pourra en tirer grand profit pour sa vie spirituelle.

G. DE B.

A. E. : *Le flambeau de la vision.* Trad. L. G. GROS. Coll. « Documents spirituels », n° 2. Éd. des Cahiers du Sud, Paris, 1952; 163 pp;. 500 fr.

Comme Blake, Novalis, Rilke et bien d'autres, le poète irlandais George Russell, connu sous les initiales de A. E., pose le problème de ces étranges phénomènes psychiques : visions, rêves ou prémonitions, que la psychologie moderne n'a encore que très partiellement élucidés. Ce document est d'autant plus intéressant que la relation des expériences est accompagnée d'une critique des explications que l'on en peut fournir : souvenir, hallucination, inconscient individuel ou collectif. L'auteur rejette en grande partie ces explications et préfère donner de ses étranges expériences une interprétation métaphysique où la gnose, les philosophies indiennes, la théosophie et la mythologie celtique jouent tour à tour leur rôle. Si même on rejette ces interprétations qui donnent trop de réalité aux fantasmagories de l'imagination, le document n'en est pas moins du plus grand intérêt.

A. LÉONARD.

HISTOIRE

Archivio italiano per la storia della pietà, vol. I. Edizioni di storia e letteratura, Roma, 1951; un vol. 360 × 250, LXXVI-479 pp,; 15.000 lires.

Les noms de Dom André Wilmart, d'Henri Bremond et du P. de Guibert, à la mémoire desquels Mgr de Luca dédie la savoureuse introduction de cette collection, expriment bien à la fois le programme de rigoureuse érudition de l'*Archivio italiano* et l'esprit de finesse avec lequel il voudrait être réalisé. Voici donc, sous une présentation somptueuse, diverses contributions où se côtoient l'italien, l'allemand, le français, le catalan... et le latin. Il y a beaucoup de latin, parce que beaucoup de textes sont étudiés, cités, édités. Après une rapide étude de Francesco Di Capua (pp. 1-24) sur les rapports entre prière liturgique, poésie et éloquence, Mgr Pelster présente (pp. 27-52) et édite (pp. 53-82) une *Quaestio* du chancelier d'Oxford Henri de Harclay sur la possibilité de prouver, par l'astrologie ou d'autres moyens, la proximité du second avènement du Christ, apportant ainsi un précieux élément à l'étude de la attente de la fin du monde au début du XIVe siècle et au progrès des idées de Joachim de Flore. — Reprenant avec plus d'ampleur une précédente publication, le P. Amédée Teetaert (†) rappelle les principales phases de la violente querelle qui opposa, à partir du milieu du XIIIe siècle, les maîtres séculiers de Paris et les Ordres mendiants, et caractérise spécialement la part prise dans cette polémique par Gérard d'Abbeville, défenseur de la supériorité du clergé séculier (pp. 85-127). Les quatre questions inédites ici publiées (pp. 128-178) ont l'intérêt de présenter, sur le problème de l'état de perfection, tout

le matériel de notions et d'arguments dont useront les théologiens — et les polémistes — jusqu'à nos jours. — Sous le titre général de « textes franciscains », le P. F.-M. Delorme édite un opuscule et deux fragments de Jean-Pierre Olivi († 1290) sur le *Pater* (pp. 181-203), — une lettre à deux novices cisterciens de Chiaravalle, près de Milan, pour les exhorter à persévérer dans leur vocation (pp. 204-208), une lettre de saint Bonaventure (pp. 209-218) à un maître de Paris, probablement à Roger Bacon, vers 1254, pour vaincre ses hésitations à entrer chez les Frères mineurs. On y trouve d'intéressantes réflexions sur les conditions concrètes de la pratique de la pauvreté ou encore sur la légitimité des études de philosophie... — Une très savante exploration de Mgr de Luca dans la littérature des formulaires (pp. 221-393), centrée sur une étude du manuscrit 9 de l'ancienne bibliothèque Casenate et les manuscrits 505 et 516 de la bibliothèque Angelica, rassemble de nombreuses notations de tout genre, principalement sur la vie franciscaine ou plutôt la vie religieuse au moyen âge. Des modèles de correspondance sont toujours révélateurs des préoccupations ou des coutumes les plus courantes. Relevons au hasard le modèle d'une lettre pour une moniale sollicitant un proche parent de venir en aide à sa pauvreté, les différents types de lettres échangées dans les monastères ou d'un monastère à l'autre pour la célébration des saints Innocents, les modèles de lettres administratives, de direction, d'amitié, etc. Au passage se rencontre (pp. 291-293) un commentaire italien du *Notre Père*... La table d'*Incipit*, dont cette étude est dotée (pp. 375-386), rendra évidemment de grands services aux chercheurs. Le P. Batllori étudie les versions italiennes des œuvres de son compatriote catalan Arnauld de Villeneuve (pp. 397-410) et édite les traductions italiennes du traité de la charité (pp. 411-427), du discours de Narbonne (en regard de l'original catalan) (pp. 428-453) et d'un opuscule sur le désir de savoir (pp. 454-462). — Le volume s'achève par une notice bio-bibliographique sur le dominicain Jacques de Bénévent (XIII[e] siècle) rédigée par le P. Th. Kaeppeli (pp. 465-479). — Depuis longtemps déjà des prospectus publicitaires nous ont donné le sommaire des prochains volumes de l'*Archivio*. On ne peut que souhaiter la publication rapide de travaux de cette qualité.

André Decaen.

G. MOLLAT : *Les papes d'Avignon (1305-1378)* 9[e] éd. revue, remaniée et augmentée. Letouzey et Ané, Paris, 1950; 1 vol. in-8° (185 × 120), 597 pp.

Dès sa première édition (1912) l'ouvrage de l'abbé Mollat sur la papauté d'Avignon s'est imposé comme « le » manuel sur la question, au meilleur sens du mot « manuel » : le livre qu'il faut avoir sous la main. On en connaît le plan : biographie des sept papes qui ont résidé en Avignon, avant ceux du schisme; — les rapports de la papauté d'Avignon avec les divers pays : Italie, Empire d'Occident, France, Angleterre, Espagne; — les institutions pontificales, c'est-à-dire la composition et la vie de la cour pontificale, le fonctionnement de la fiscalité, la centralisation de l'Église; enfin un important appendice bibliographique sur les sources et les instruments de travail.

L'ouvrage est indispensable même du point de vue de l'histoire spirituelle dont il donne le contexte, et plus même que le contexte. L'histoire des spirituels franciscains, par exemple, n'est-elle pas étroitement liée au conflit entre la papauté et l'empereur Louis de Bavière ? Les problèmes de réforme religieuse auxquels s'attaque Benoît XII peuvent-ils se comprendre à leur tour sans référence à la situation générale ? Les diverses complications politiques elles-mêmes, dans la mesure où elles

préparent le terrain au grand schisme, conditionnent l'orientation prochaine des doctrines ecclésiologiques, etc.

L'édition présente se distingue des précédentes, non seulement par une exacte mise à jour de la bibliographie et un certain nombre de remaniements de détail, mais encore par la refonde complète — sur la base d'une enquête documentaire beaucoup plus large — du chapitre sur la politique italienne. Ce chapitre invite à réviser bien des jugements sommaires sur l'attitude des papes d'Avignon à l'égard des états et des cités de la péninsule. Bien loin d'y voir le champ d'une ambitieuse politique de conquête, ils y ont poursuivi au contraire une politique d'équilibre, et donc de pacification.

André Duval.

Mélanges colombaniens. Actes du Congrès international de Luxeuil, 20-23 juillet 1950. Alsatia, Paris, 1951; 418 pp.

Il faut louer Mlle Marguerite-Marie Dubois de tout le travail accompli pour l'organisation du Congrès international de Luxeuil et pour l'édition complète des Actes du Congrès en un volume groupant quarante-quatre collaborations.

Celles-ci se répartissent de la façon suivante : après une introduction de M. Le Bras, qui trace avec une fermeté de maître la figure de saint Colomban dans l'Église et dans le mouvement monastique du VIe siècle, le livre comprend cinq chapitres : L'Église à l'époque de saint Colomban. — Saint Colomban, sa vie et son œuvre. — L'action colombanienne. — Le culte de saint Colomban dans l'histoire. — Les disciples de saint Colomban.

Parmi les études qui peuvent intéresser cette revue, relevons celles de J. Ryan : « L'Église à la fin du VIe siècle »; d'A. Gwynn : « Le monastère irlandais de Bangor », qui est la source de la promotion colombanienne; de J. Lestocquoy : « Monachisme et civilisation mérovingienne dans le nord de la France ». Notons enfin le chapitre du R. P. A.-M. Avril intitulé : « Les défauts de saint Colomban. » Le P. Avril note que les historiens du moine celtique ont tendance à excuser ses défauts, en particulier sa violence et son esprit d'aventure, ou à attribuer ces défauts à sa nature celtique dans laquelle la prudence aurait peu de part. De même que d'un autre côté les biographes de saint Benoît — l'autre colonne du monachisme occidental — attribuent volontiers à sa nature latine la netteté de son organisation et l'équilibre de sa règle. Le P. Avril réagit contre cette tendance et exalte les « défauts » de notre saint, étant persuadé que sans eux, il ne serait pas le prodigieux athlète du Christ qu'il a été. La violence et l'esprit d'aventure relèvent, chez Colomban, d'une grande ferveur et d'un amour passionné dont l'Évangile lui-même nous donne l'exemple, puisque de la bouche même de notre Sauveur sont tombées les paroles de tendresse les plus émouvantes et les malédictions que nous connaissons sur les scribes et les pharisiens hypocrites. Tout n'est pas dit avec la simple prudence et l'équilibre d'un homme, si ne s'y alliaient en un contraste évangélique les vertus pour ainsi dire opposées de ferveur et de passion amoureuse pour le Dieu qu'il sert.

A.-M. H.

Antonio CISTELLINI : *Figure della Riforma pretridentina.* Brescia, Morcelliana; 1 vol. (240×155), 354 pp.

Ce beau livre pourrait s'intituler aussi bien « la vie mystique à Brescia au XVIe siècle ». Le titre choisi en définitive par l'auteur entend souligner que cet intense mouvement religieux a été une de ces forces spirituelles qui ont permis la réussite

réformatrice du Concile de Trente. Autour de quelques personnages centraux, c'est toute la vie spirituelle d'une région qui nous est présentée, s'épanouissant non pas en marge, mais au cœur même de ses diverses zones sociales. Voici Stefana Quinzani, humble servante et tertiaire dominicaine, dont la sainteté — marquée d'extases extraordinaires pendant lesquelles elle revit la Passion du Sauveur — attire sur elle la sympathie de plusieurs membres de la grande famille des Gonzague, qui finira par fonder à Soncino une œuvre qui apparaît comme une préfiguration de celle d'Angèle Merici. C'est à Brescia que celle-ci fonde cette Compagnie de Sainte-Ursule destinée à une telle prospérité, non sans de profondes modifications dans les conceptions. Voici Sœur Laura Mignani, moniale augustine issue de l'aristocratie de Brescia. Voici Francesco Cabrini et Francesco Santabona, dont la Compagnie des prêtres réformés de Notre-Dame de la Paix fournira de précieux appuis aux évêques réformateurs. Voici toutes ces moniales de Brescia, auxquelles A. Cistellini consacre de brèves notices : dominicaines du monastère de Sainte-Catherine, augustines de Sainte-Croix, bénédictines de Sainte-Marie de la Paix, etc. Au travers de ces études, voici à plusieurs reprises des données neuves sur l'*Oratorio del divino amore*, réalisation particulièrement typique de l'Italie religieuse de ce temps, sur l'activité des confréries pour l'enseignement du catéchisme dans les milieux populaires, sur le saint fondateur des Théatins Gaétan de Thiène, sur les rapports de ces mystiques avec les grandes familles nobles, Gonzague, Borgia, etc.

Les divers chapitres n'ont d'autre but que de présenter et de situer des documents (lettres pour la plupart dont un certain nombre inédites) dont la publication occupe plus de la moitié du volume. L'abondance et la précision des notes bibliographiques achèvent de faire de cet ouvrage une excellente contribution à l'étude scientifique de l'histoire spirituelle italienne.

A. Duval.

Charles JOURNET : *Vérité de Pascal. Essai sur la valeur apologétique des « Pensées »*. Éd. de l'Œuvre Saint-Augustin, Saint-Maurice, Suisse, 1951; 1 vol. 329 pp.

Quand M. Louis Cognet rappelle, à propos précisément de Pascal, « les inconvénients qu'il y a pour un théologien à s'aventurer trop loin hors de son propre domaine » (cf. *La Vie Spirituelle*, n° 369, p. 108), sans doute entend-il, et à juste titre, réagir contre un certain type d'essais théologiques ou philosophiques, où les *Pensées* deviennent un simple prétexte à des considérations personnelles. Mais ceci admis, il est clair que le XVII^e^ siècle doit être regardé à la lumière de la théologie puisque ses grands débats se déroulaient à ce plan-là; ne pas se placer dans cette optique condamne à passer à coup sûr à côté de l'essentiel : preuve en est l'ouvrage décevant que Bremond consacra à Fénelon et au quiétisme.

Les pages denses et limpides où Mgr Journet s'efforce de situer doctrinalement la pensée pascalienne viennent heureusement combler une lacune.

Quel est le nerf de l'Apologie ? Une première partie établit que ce n'est point l'argument du pari, argument *ad hominem*, qui de plus présuppose que l'homme auquel on s'adresse se trouve dans une situation existentielle invérifiée et invérifiable (cf. pp. 36 s.). Un commentaire commode dû à un mathématicien nous aide à en suivre la démarche.

Aux yeux de Pascal le « nœud » de l'Apologie réside dans le mystère du péché originel capable de rendre raison des contradictions déroutantes de la condition humaine. Selon une vue héritée de Baïus et qui demande

à être corrigée, cette explication a valeur de preuve apodictique. La théologie thomiste du péché originel permet de distinguer de certaines affirmations outrancières les intuitions authentiques (IIe partie).

Si le nœud de l'Apologie est la notion du péché originel, le centre en est Jésus-Christ. La troisième partie du volume donne une esquisse très suggestive de ce que devrait être une apologétique pratique ou « discours illuminateur, introducteur, protreptique » qui conduit l'homme à l'acte de foi salutaire. Les grands textes inoubliables de Pascal, délestés des étroitesses jansénistes, mis en relief grâce aux acquisitions de la science exégétique ou de l'histoire des religions, viennent tout naturellement jalonner cet itinéraire.

Enfin ce n'est pas un des moindres mérites de l'ouvrage d'être attentif à mener le lecteur vers un contact direct avec la grande âme de Pascal, avec son amour ardent pour Jésus et son Église.

M.-M. C.

HAGIOGRAPHIE

Gertrud VON LE FORT : *La demoiselle de Barby*. Traduit de l'allemand par A. Starcky. Éd. du Seuil, 1952; 136 pp.

Un vent d'impiété sacrilège souffle sur Magdebourg : des bandes de jeunes hommes pleins de ressentissement et de rage s'acharnent sur les images saintes et sur les couvents de nonnes. Et voici que, comme un écho invisible de cette tragédie populaire, l'âme d'une religieuse, qui semblait prédestinée aux plus tendres effets de l'amour divin subit la plus dure des épreuves : le délaissement de l'Époux (« L'amour de la jeune épouse arraché de son bien-aimé », p. 79). Serait-ce donc vrai que « le délaissement du monde ne peut être vaincu que par le délaissement divin » (p. 66) ?

Ne nous pressons pas de formuler une loi des « correspondances ». Déjà les amis de Job voulaient que sa souffrance correspondît à quelque péché secret de leur ami... Il eût été plus vrai d'expliquer (?) les épreuves et la souffrance par le péché, le péché du monde et de tous les hommes, pour lequel le Christ devait venir,... mais il ne nous appartient pas de soulever davantage le voile du mystère. Dieu est libre de faire participer qui il veut et quand il veut à la douloureuse Rédemption de son Fils, en qui tout, une fois pour toutes, a été accompli. Si réelles, ou si apparentes, que soient à certaines époques certaines correspondances entre le péché des uns et l'épreuve extraordinaire des autres, nous n'en pouvons tirer aucune « loi ». Avec la Croix du Christ, il n'y a pas de péché au monde qui ne trouve sa « correspondance » dans un amour plus grand encore et ne soit expié dans la souffrance. L'auteur a raison de n'aborder ce mystère qu'avec la touche délicate de cette simple histoire qui l'évoque plutôt qu'elle ne l'explicite.

A.-M. H.

G. GUEUDRÉ : *Au cœur des spiritualités. Catherine Ranquet, mystique et éducatrice (1602-1651)*. Grasset, Paris, 1952; 349 pp.

Cette Ursuline n'a pas d'histoire qui mérite d'être contée, mais son âme vaut d'être écoutée. Bremond déjà nous l'avait fait entendre. Un livre aujourd'hui nous parle d'elle. Il fera la joie des Ursulines de Grenoble où Catherine Ranquet, dès 1623, résidait. Il y a dans ce livre maints détails — tous édifiants — sur les Ursulines, sur la formation spirituelle de Catherine, sa vie mystique, son idéal d'éducatrice. Il y a trop de dé-

tails ! On ne la voit plus. La biographe n'a résisté à aucun rapprochement, n'a renoncé à rien de ce qui venait sous sa plume. Le livre est touffu. Une édition sérieuse des écrits de Catherine munie d'une sobre préface ferait mieux notre affaire. C'est précisément ce qu'on nous promet. Attendons.

J.-A. R.

Alice POULLEAU : *L'enfant des cèdres, le moine miraculeux du Liban.* Éd. Téqui, Paris, 1951; 120 pp.

La Vie Spirituelle a déjà parlé de Charbel Makhlouf; il est inutile de le présenter ici.

Le livre que voici a cependant le mérite d'être écrit en français, et par une Française qui au surplus connaît bien le Proche-Orient. Tout en essayant de pénétrer, avec respect et amour, dans l'âme de Charbel, elle nous introduit dans son climat monastique par un retour aux sources du monachisme syrien et libanais, et la description des conditions sociales où vécut le moine thaumaturge. Elle a raison de conclure que cette vie si simple nous fait penser invinciblement au paradis terrestre. Ne touchons-nous pas là le vieil idéal de toute vie monastique : revenir au paradis, en suivant le Christ, nouvel Adam ? Charbel, sur sa montagne, entre l'Orient et l'Occident, au centre de tous les schismes et de toutes les divisions, rappelle l'homme à sa primitive intégrité.

A.-M. H.

Pierre FERNESSOLE : *Jean Battifol, prêtre du diocèse de Paris.* Mort au camp de concentration de Mauthausen. Lettre-préface de Mgr Feltin, archevêque de Paris. Éd. Alsatia, Paris; 192 pp.

Nous assistons ici à la naissance d'une vocation sacerdotale d'un jeune homme de la bourgeoisie parisienne pour lequel l'activité qu'il déploya au sein des « Équipes Sociales » fut une révélation et orienta définitivement sa vie.

Là, Jean Batiffol sentit et comprit à quel point ces jeunes gens, sortis pour la plupart de la classe ouvrière, avaient besoin d'être évangélisés discrètement; son âme d'apôtre se révéla. Aussi, après de fortes études qui le conduisirent jusqu'à l'agrégation d'Histoire, entra-t-il au séminaire des Carmes. Très vite après son ordination ce fut la guerre, puis la captivité. Ce fut alors que la charité de son âme apostolique put entièrement se montrer dans le don absolu de lui-même, sans aucune restriction, jusqu'à la mort affreuse des camps.

Tout cela nous est dit en un style extrêmement correct, un peu trop conventionnel peut-être; nous eussions préféré pour notre part un peu plus d'originalité qui eût donné plus de vie à notre héros.

G. de B.

Chanoine F. VIDAL : *Ginette Castan, messagère de joie, de vie.* Préface de Jacques Perret, professeur à la Sorbonne. Les Cahiers du Nouvel Humanisme, 36, boulevard Gambetta, Le Puy (C.C.P. M. Lucien Poyet, Limoges, 798-76), 1951; 230 pp.; 330 fr. franco.

Je me souviens de son sourire rayonnant et de la profondeur de son regard. Elle se soignait en sanatorium et se savait très malade; elle n'abandonnait pourtant pas l'espoir de retrouver sa famille et la classe où elle avait donné le meilleur d'elle-même pendant les deux années où elle avait été institutrice; mais elle se rendait compte en même temps de l'enrichissement spirituel que lui apportait l'épreuve et chaque jour elle s'efforçait d'aimer davantage le Christ, de communier par delà la souffrance à la source de la vraie joie. Ses compagnes gardent d'elle un souvenir ému. Puissent ces quelques pages, composées surtout d'extraits de ses

notes et de ses lettres, aider d'autres âmes à aimer comme elle tout ce qui est bon et beau, et Dieu, la source de tout bien.

M.-L. T.

Le Cardinal Mercier, fondateur de Séminaire. Séminaire Léon-XIII, Louvain, 1951; 175 pp.

A l'occasion du centenaire de la naissance du cardinal Mercier, son fondateur, le séminaire Léon-XIII de Louvain avait organisé une journée du souvenir. Voici le recueil publié à cette occasion avec le texte des discours de circonstance. Pour que cette publication ne revêtit pas un intérêt trop exclusivement académique, on y a adjoint quelques études sur la pensée du cardinal, « certains thèmes fondamentaux, dont on peut s'inspirer encore aujourd'hui dans la formation des futurs prêtres et dans la réalisation de l'idéal sacerdotal » (avant-propos). Il faut signaler spécialement « le prêtre diocésain d'après le cardinal Mercier », par le chanoine van Steenberghen, et « une théologie de l'apostolat pastoral », par le chanoine Dondeyne. On a dit et redit l'immense acquis qu'a valu à l'Église contemporaine l'effort du cardinal Mercier pour valoriser la condition du prêtre collaborateur de l'évêque. Les études ci-dessus présentent cet effort d'une façon loyale et objective qu'il faut louer. On aurait aimé, maintenant qu'un large quart de siècle s'est écoulé depuis la mort du cardinal, connaître l'état actuel de la fraternité sacerdotale qui nous est présentée (p. 78) comme le couronnement de son œuvre dans cette ligne. Autant semble intéressante la pensée de faire vivre au prêtre la lettre et l'esprit des conseils évangéliques dans la plus étroite dépendance de l'évêque local, et, pour autant, de faire sortir davantage de la condition séculière la vie du clerc, autant on craint que les conditions actuelles de l'épiscopat dans l'église latine rendent cette tentative toujours très limitée, et, en tout cas, sans réelle influence sur la constitution d'un clergé qui soit à la fois régulier et diocésain au sens plein de ces deux mots; par où s'évanouiraient les objections dont il est fait état page 73 au sujet du ministère paroissial confié à des religieux. En attendant cette heure (!) il y aura toujours des voix pour déplorer que les termes « clergé séculier » et « clergé diocésain » aient été employés de fait par le cardinal Mercier comme synonymes. Il reste que dans l'histoire de l'institution cléricale le nom du cardinal Mercier restera un grand nom. On s'associe avec joie à toute célébration de son œuvre.

Abscondita ou le mystère d'une âme. Beauchesne et ses fils, Paris, 1951; 189 pp.

La femme du monde, dont le journal intime nous est ici livré, fut certainement favorisée d'une union très intime avec Dieu et de grâces peu communes; telle ou telle phrase rend un son qui ne trompe pas et la sobriété avec laquelle ces expériences intimes sont notées plaide également en leur faveur. Pourtant, la question se pose : était-il nécessaire de publier ces pages ? Pour les rendre profitables, il aurait fallu n'en donner que les passages vraiment marquants et constructifs. Par ailleurs, c'est là un domaine qui demande plus que tout autre une extrême discrétion : trop d' « âmes pieuses », surtout dans les couvents de femmes, se jettent sur cette littérature, dans un besoin extraordinaire et sentimental qui n'est pas toujours très sain. Qu'elles apprennent donc à lire l'Évangile et qu'elles n'oublient pas le rôle que joue la foi dans la vie spirituelle.

M.-L. T.

LIVRES REÇUS

Alexander (P.) : *Principes de psychanalyse.* Trad. par H. Stern et D. Anzieu. Payot, Paris, 1952; 272 pp.

Alexandre (Maxime) : *Sagesse de la folie.* Coll. « Foi vivante ». Éd. de la Revue des Jeunes, Paris, 1952; 128 pp.; 270 fr.

Ambrières (J.-M. d', S. J.) : *Le sacerdoce du peuple chrétien.* Téqui, Paris, 1952; 118 pp.; 360 fr.

Arberry (A.-J.) : *Le Soufisme.* Coll. « Documents spirituels ». Cahiers du Sud, Paris, 1952; 160 pp.

Balthazar (Hans Urs von) : *Phénoménologie de la vérité. La vérité du monde.* Trad. par R. Givord. Beauchesne, Paris, 1952; 260 pp.

Baudez (Gaston) : *Le hasard et les causes rythmées.* Dunod, Paris, 1952; 165 pp.

Berthet (Abbé Henri) : *Sois notre force. Préparations et actions de grâces.* Apostolat de la Prière, Toulouse, 1952; 160 pp.; 190 fr.

Bossche (Louis van den) : *Isabelle des Anges.* Éd. du Carmel, Tarascon, 1952; 206 pp.

Bouyer (Louis) : *Newman. Sa vie. Sa spiritualité.* Éd. du Cerf, Paris, 1952; 488 pp., 4 hors-texte; 975 fr.

Bruno (P. M.) : *Aux écoutes de Dieu : le silence monastique.* Librairie Cart, 33, rue Mégevand, Besançon, 1952; 290 pp.

Caruso (Dr Igor A.) : *Psychoanalyse und Synthese der Existenz.* Herder, Wien, 1952; 240 pp.; DM 15.

Catholicisme. Hier-Aujourd'hui-Demain. Encyclopédie dirigée par l'abbé Jacquemet. « Dufour-Elephantine ». Letouzey et Ané, Paris, 1952.

Celano (Thomas de) : *Saint François d'Assise.* Éd. franciscaines, Paris, 1952; 460 pp.; 750 fr.

Dictionnaire pratique de liturgie romaine. Publié sous la direction de M. le chan. Robert Lesage. Préface de E. Exc. Mgr Feltin. Bonne Presse, Paris, 1952; 1 vol. rel., 600 pp.; 3.400 fr.

Demann (Paul) : *Les Juifs dans la catéchèse chrétienne.* Éd. Cahiers Sioniens, Paris, 1952; 20 pp.; 50 fr.

Descola (Jean) : *Quintessence de saint Jean de la Croix.* La Colombe, Paris, 1952; 95 pp.

Eibl (Hans) : *Augustinus, Vom Göttereich zum Gottestaat.* Otto Walter, Freiburg-im-Br., 1951; 280 pp. rel.

Ferrière (Ad.) : *L'essentiel. Introduction au symbolisme universel des religions.* Held, Lausanne, 1952; 268 pp.

Filas (Francis, S. J.) : *Joseph and Jesus, a theological study of their relationship.* Bruce and Cº, Milwaukee, 1952; 1 vol. rel., 180 pp.; $ 3,50.

Frevin (Henri) : *Le mariage de la Sainte Vierge dans l'histoire de la théologie.* Thèse dactylographiée. Mélanges de science religieuse, 1, rue François-Baës, Lille, 1952; 263 pp.+tables.

Graber (Rudolf) : *Maria im Gottgeheimnis der Schöpfung.* Pustet, Regensburg, 1949; 130 pp.; DM 2,80.

Hauret (Abbé Charles) : *Les adieux du Seigneur.* Jn. XIII-XVII. Gabalda, Paris, 1951; 368 pp.; 650 fr.

Hauret (Abbé Charles) : *Origines.* Gen. I-III. Gabalda, Paris, 1952; 260 pp.; 450 fr.

Hausherr (Irénée, S. J.) : *Philautie. De la tendresse pour soi à la charité selon saint Maxime le Confesseur.* Pont. Institutum orientalium studiorum, Roma, 1952; 178 pp.

Hemptine (Mgr Jean de, O. S. B.) : *L'Ordre de saint Benoît.* 3e éd. revue. Éd. de Maredsous, 1952; 150 pp.; 300 fr.

Hocedez (Edgard, S. J.) : *Histoire de la théologie au XIXe siècle*, t. II : *Épanouissement de la théologie, 1831-1870.* Éd. Universelle, Bruxelles; Desclée de Brouwer, Paris, 1952; 415 pp.

Kunkel (Dr Fritz) : *Psychothérapie du caractère.* Trad. de l'allemand par L. Barbey. Vitte, Lyon-Paris, 1952; 184 pp.

Laval (Henri-Dominique, O. P.) : *Saint Dominique d'après l'œuvre de Fra Angelico.* Plon, Paris, 1952.

Leclercq (Chan. Jacques) : *Valeurs chrétiennes.* Casterman, Paris, 1952; 208 pp.; 420 fr.

Leen (Édouard) : *La Pentecôte continue...* Trad. de l'anglais par J. Peghaire. Fides, Montréal-Paris, 1952; 306 pp.

Liber 1952. Pâques, 2e trim. *La Bible, le Livre des livres.* Union catholique du Livre, Paris.

Lubac (Henri de, S. J.) : *La rencontre du bouddhisme et de l'Occident.* Coll. « Théologie ». Aubier, Paris, 1952; 286 pp.

Magie des Extrêmes. Études carmélitaines. Desclée de Brouwer, Paris, 1952; 228 pp. et 10 pp. hors texte; 750 fr.

Mayaud (Abbé J.-B.) : *L'indissolubilité du mariage.* Étude historico-canonique. Le Roux, Strasbourg-Paris, 1952; 196 pp.; 750 fr.

Mélanges colombaniens. Actes du Congrès international de Luxeuil, 20-23 juillet 1950. Alsatia, Paris, 1951; 418 pp.

Merton (Thomas) : *Aux sources du silence.* Desclée de Brouwer, Paris, 1952; 296 pp. et 8 hors-texte; 860 fr.

Les moniales dominicaines, par une moniale de Châtenay. Monastère de Châtenay-Malabry, 1952; 90 pp.

Montessori (Maria) : *Pédagogie scientifique. La découverte de l'enfant.* Desclée de Brouwer, Paris, 1952; 266 pp., 27 photos; nouv. éd, trad. nouv., 960 fr.

Motte (Jean-François, O. F. M.) : *Le vrai visage du Tiers-Ordre.* Éd. franciscaines, Paris, 1952; 128 pp.; 150 fr.

Palazzini (Pietro) : *Indissolubilita del Matrimonio.* Editrice Studium, Roma, 1952; 160 pp.; L. 400.

Pepin (R. P. Adrien) : *La charité envers Dieu.* Nouvelles Éditions Latines, Paris, 1952; 412 pp.

Piolanti (Antonio) : *L'Eucaristia.* Editrice Studium, Roma, 1952; 164 pp.; 400 fr.

Porter (Fernand, O. F. M.) : *L'enseignement secondaire au Canada d'expression française 1951.* IVe Congrès national de l'Association canadienne des Éducateurs de langue française. 26 pp. ronéo.

Valentini (Eugenio) : *La spiritualità di D. Bosco.* Società Editrice Internazionale, Roma, 1952; 21 pp.

La Virgen y la Eucaristia. Ephemerides Mariologicae, Madrid, 1952; 240 fr.

Voillaume (René) : *Qu'ils soient un.* Supplément à la 1re éd. de *Au cœur des masses.* Coll. « Rencontres ». Éd. du Cerf, Paris, 1951; 92 pp.; 165 fr.

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.

Impr. Aubin, Ligugé (Vienne). — D. L., 3e trimestre 1952. — Impr., n° 774.

Lettre de la Tour-Maubourg

Août-Septembre 1952. **N° 9.**

Une fois de plus, et en pensant aux nouveaux lecteurs qui nous font l'honneur de nous suivre, faisons le point et disons comment se développe l'effort des Éditions du Cerf.

La vie des revues

En 1951, et pendant le 1er semestre 1952, notre maison a connu un brillant essor. Toutes les revues, sans exception, ont vu s'accroître le nombre de leurs abonnés, et même *L'Art Sacré* a doublé son chiffre en dix-huit mois, ce qui est tout à l'honneur du public. Les polémiques suscitées par les prises de position très catégoriques de cette revue n'ont fait qu'augmenter l'intérêt des lecteurs et multiplier les abonnés. Grâces soient donc rendues à nos adversaires dont les attaques nous ont fait tant de bien!

Sur un mode moins belliqueux, le *Supplément de La Vie Spirituelle* a progressé vigoureusement lui aussi. Quelques articles qui se situent au con-

fluent de la spiritualité la plus traditionnelle et des formes les plus modernes de ce qu'on appelle maintenant la psychologie des profondeurs, ont été fort remarqués. Cette piste de recherches est loin d'être exclusive et un numéro spécial comme celui de février 1952, consacré à « la spiritualité des laïcs », ou des études sur les nouvelles formes de vie religieuse, les frères convers, etc., soulignent une volonté de se tenir attentifs à l'évolution des mœurs autant qu'aux lois foncières de la vie religieuse.

La Maison-Dieu, organe du Centre de Pastorale liturgique, a gagné quelque cinq cents abonnés, ce qui est parfaitement justifié par l'intérêt croissant des sommaires. Le tout dernier numéro sur *l'économie du salut* apporte quelques contributions extrêmement remarquables, celles du P. Chenu et de Dom Heiming notamment.

Fêtes et Saisons a, de son côté, publié quelques albums excellents : « la Confession », « la Communion solennelle », « Notre évêque » (avec quarante éditions diocésaines différentes), etc. Certains ont obtenu un succès considérable : cent cinquante ou deux cent mille exemplaires vendus. Les projets ne manquent pas : lancer une série « apologétique » où l'on essaiera de renouveler un genre assez discrédité; c'est le P. Loew, l'apôtre des dockers de Marseille, qui rédige ces textes; éditer des « albums bibliques », où les grandes figures de l'Ancien Testament seraient évoquées de façon à donner au grand public le sens de l'Histoire Sainte et le goût de la lecture biblique. D'autres albums sont prévus, notamment sur *les religieuses, les vieillards, saint Paul, le Carême.*

La Vie Spirituelle a publié cette année deux numéros spéciaux, l'un sur le Nom de Jésus (janvier), l'autre sur la Jérusalem céleste (avril). Elle prépare pour le mois d'octobre une livraison consacrée à l'érémitisme et aux formes modernes de la solitude avec Dieu; pour novembre, un ensemble d'articles sur la charité et l'Église; et, pour le mois de janvier prochain, un numéro sur l'œcuménisme que le P. Dumont, du Centre Istina, a bien voulu diriger.

La Vie Spirituelle a aussi renouvelé ces derniers mois son programme et donne de nouveau à ses lecteurs, chaque mois, un « billet d'Apostolus » et un « courrier de la Revue » apportant une réponse publique aux questions qui en méritent une. Les numéros spéciaux, les articles sur le sacerdoce publiés cet été, ce changement de programme montrent que la Revue s'efforce constamment de renouveler son intérêt.

Quant à *La Vie Intellectuelle*, elle a réuni fin juin, à l'abbaye de Royaumont, les collaborateurs habituels des « Signes du Temps ». La réunion fut marquée par la présence, dans l'équipe, d'un prêtre-ouvrier qui fit part de ses difficultés et de ses espoirs, de ses choix et de ses refus. Le monde ouvrier se trouve actuellement par rapport au reste du pays comme une population étrangère. Et sa lutte la plus légitime pour une vie meilleure prend par là des aspects de guerre civile. Devant ce fait *La Vie Intellectuelle* devra marquer toujours mieux sa position qui est de ne point s'assimiler à l'un des partis en présence, mais — sans cesser de dénoncer l'erreur et l'injustice partout où elles se trouvent — de faire effort pour établir entre les camps un dialogue. Dans

le monde où nous vivons, il faut admettre la valeur de la subjectivité des points de vue, qu'ils soient individuels ou de classe. Il faut donc à tout prix engager le dialogue, en tout cas faire entendre la voix des partis en présence. Cela signifie pour la Revue la nécessité de développer la part d'informations concernant la mission ouvrière.

Ajoutons enfin que la collection « Rencontres », qui a beaucoup fait, depuis des années, pour la réflexion sur le problème missionnaire en France, va reprendre une activité plus soutenue, en liaison avec l'équipe de *La Vie Intellectuelle*.

Les revues, qui étaient jadis la principale activité de notre maison, et par qui s'exerçait la plus notable influence, sont aujourd'hui doublées par les Éditions proprement dites qui ne sont pas les dernières à alimenter le courant d'intelligence chrétienne où le Cerf — et tant de ses amis — viennent s'abreuver.

La Bible de Jérusalem

A tout seigneur, tout honneur. Nous dirons d'abord un mot de la Bible de Jérusalem.

Cette œuvre de longue haleine est maintenant aux trois quarts achevée. Le rythme de sa publication (dont la préparation remonte à 1945) n'a fait que s'accélérer : quatre volumes en 1948, cinq en 1949; huit en 1950, neuf en 1951. Neuf ou dix autres auront paru à la fin de 1952, et les derniers doivent sortir de presse pour Pâques 1953. Le nombre de souscripteurs a suivi une pente analogue et l'intérêt du public, renouvelé à chaque livraison, a constamment soutenu cet effort. Parmi les derniers fascicules parus, la *Genèse*, dont la publication était très

attendue en raison des difficultés nombreuses qui entourent ce livre, a pu être saluée de divers côtés comme marquant une date dans l'exégèse catholique. Mais, de même, chacun des fascicules et leur ensemble même dans sa diversité, ont contribué à souligner, tant par le style des traductions que par les introductions et les notes, l'étonnante variété des livres bibliques. Beaucoup de nos lecteurs, à travers les livraisons successives de la *Bible de Jérusalem* ont découvert (ou redécouvert) la richesse et la nouveauté inattendue, à chacune des étapes de la Révélation, de la Parole de Dieu, qui n'est certes pas avare ni condamnée à se répéter. Le témoignage de ces lecteurs nous a convaincus que nous n'avions pas eu tort d'essayer de mettre en valeur ces richesses de la Bible en la présentant sous cette forme nouvelle. Et lorsque nous publierons la *Bible de Jérusalem* dans cette édition en un volume que nous préparons dès maintenant (avec une typographie dense, sur un papier mince, avec des introductions et des notes regroupées et réduites), nous ne pensons pas que cette nouvelle édition remplacera nos fascicules actuels. Les deux présentations seront complémentaires l'une de l'autre, et nous en poursuivrons conjointement l'édition et la réédition.

Quelques projets d'édition

Dans la collection « Lectio Divina » paraîtra en octobre un important ouvrage de l'abbé Steinmann, *Le prophète Jérémie*, qui apportera, pour l'intelligence de la littérature prophétique, le même service que le livre si apprécié du même auteur pour le prophète *Isaïe*.

Le P. Démann, directeur des *Cahiers Sioniens* nous promet par ailleurs, pour cette collection « Lectio Divina », un excellent ouvrage, *Le drame du peuple de Dieu d'après l'Écriture*, qui pourra paraître, espérons-le, avant la fin de l'année.

Dans le domaine liturgique, la collection « Lex Orandi » va s'enrichir en novembre d'une nouvelle étude, résultant d'une session de spécialistes à Vanves (1951), *Communion solennelle et profession de Foi*. Rappelons aussi le livre très neuf et suggestif de Joseph Pascher : L'*Évolution des rites sacramentels*.

En même temps paraîtra dans la collection « L'Esprit Liturgique » un petit ouvrage d'Alain de Sauvebœuf, *Nos enfants et la messe*, qui fournira de nombreuses suggestions très pratiques pour donner aux enfants le sens du mystère eucharistique et les y faire participer.

Dans le domaine patristique, la collection « Sources Chrétiennes », qui vient de faire paraître une série d'ouvrages de première valeur, réserve encore pour novembre la sortie de presse d'un ouvrage tout aussi remarquable, le *Traité du Baptême*, de Tertullien.

Signalons, dans un autre ordre de préoccupations, qu'au mois d'octobre, une toute jeune et élégante collection « Septième Art », qui étudie les problèmes que pose le cinéma, produira deux nouveaux petits volumes : *Sept ans de cinéma*, par une équipe de critiques de cinéma, et *René Clair tourne Belles de nuit*, par Georges Charensol. Rappelons que les deux premiers volumes, parus en juin, étaient : *Le cinéma a-t-il une âme ?* par Henri Agel, et *Marcel Carné*, par Jean Queval.

En ce qui concerne les publications théologiques

et philosophiques, les Éditions du Cerf feront paraître avant la fin de l'année, dans la collection « Unam Sanctam » l'ouvrage capital de Soloviev, le théologien russe, *Histoire et avenir de la théocratie*, traduit par M. l'abbé Martin. Dans la collection « Cahiers de La Vie Spirituelle », une étude du P. Perrin sur *La virginité;* un nouveau tome de l'*Initiation à la philosophie de saint Thomas d'Aquin*, par le P. Gardeil, et aussi le troisième tome de l'*Initiation théologique*.

L'initiation théologique et l'initiation a la philosophie de saint Thomas d'Aquin

Nous voudrions nous étendre plus longuement sur ces deux œuvres auxquelles nous attachons beaucoup d'importance, et voici pourquoi : les chrétiens cultivés d'aujourd'hui sentent le besoin de posséder, sur le plan religieux, une formation intellectuelle proportionnée à la culture profane qu'ils acquièrent par ailleurs. Ils ne se contentent plus d'une connaissance sommaire de la foi, ni même de ce retour aux sources vives qu'est la lecture de la Bible. Ils veulent pouvoir bénéficier du trésor de sagesse théologique que la tradition catholique porte en elle.

Mais ce trésor est le plus souvent difficilement accessible. Qu'il s'agisse des manuels mis entre les mains des étudiants ecclésiastiques ou des œuvres originales des grands théologiens, la science sacrée requiert de longues études. Or, pour des raisons en partie accidentelles — le latin, l'appel aux conceptions d'une philosophie très élaborée — ces études sont inabordables à la plupart de ceux qui ne

s'y vouent pas par profession. *L'Initiation théologique*, publiée sous la direction du P. Henry et, parallèlement, *L'Initiation à la philosophie de saint Thomas d'Aquin*, essaient de répondre aux besoins de cette situation.

L'Initiation théologique, dont les *Lettres de La Tour-Maubourg* ont déjà parlé, est bien plus qu'une vulgarisation de la Somme de saint Thomas d'Aquin : c'en est la substance même, mais présentée dans le langage et les perspectives familières des esprits de maintenant. Le bénéfice est celui d'un allégement considérable de l'effort demandé pour faire la conquête du grand univers théologique né des méditations de la raison chrétienne. Ce n'est pas simplement le profane qui en profitera. En se proposant comme chose vivante de la culture d'aujourd'hui, la spéculation théologique trouve maintes nouvelles occasions de s'épanouir à nouveau en conquérant à la sagesse chrétienne les ressources nouvelles de la pensée : un monde élargi, un homme en proie à de nouvelles questions.

Une théologie, même présentée de façon simple et accessible, suppose une philosophie. Les lecteurs de l'*Initiation théologique* seront peut-être heureux de pouvoir se rendre compte des structures de pensée rationnelle mises à l'œuvre dans la tradition catholique. On ne saurait trop leur conseiller alors de se reporter à l'*Initiation à la philosophie de saint Thomas d'Aquin* du P. Gardeil. Enfin une présentation humaine et sensée de ce qu'on ne peut trop souvent atteindre qu'à travers la barbarie d'un manuel scolastique! Le P. Gardeil a eu le souci de dégager nettement l'essentiel de la philosophie de saint Thomas. En présentant, avec beaucoup de clarté et de fermeté, les thèses maîtresses, il tâche

toujours de bien situer psychologiquement et historiquement leurs raisons d'être : ce qui est plus éclairant et convaincant que les argumentations abstruses.

D'autre part il adjoint à l'exposé un précieux recueil des textes originaux les plus caractéristiques de saint Thomas lui-même. Ce qui permet le contact direct avec la pensée du maître, plus salubre que de longs commentaires. On peut alors se rendre compte du caractère simple et relativement naturel de ces conceptions philosophiques. L'*Initiation* du P. Gardeil est peut-être l'une des voies les plus commodes pour réaliser l'assimilation de cette saine philosophie que l'Encyclique *Humani Generis* recommande à tout intellectuel catholique.

L'union fait la force

Telles sont les activités multiples des Éditions du Cerf. Pour être complet, et pour n'être pas ingrat, il convient de souligner l'entente qui les unit à des maisons voisines et fraternelles. Quoique *La Vie Catholique Illustrée* forme une société autonome, elle ne manque pas de s'intéresser au travail du Cerf. La veine populaire de *La Vie*, et le courant spirituel biblique, liturgique et intellectuel de *La Tour-Maubourg* se rencontrent; il en résulte un appui mutuel, fort explicable si l'on songe que le signataire de ces lignes est aussi l'un des fondateurs de *La Vie*. Il s'ensuit, entre autres avantages, une collaboration pour les albums « apologétiques » qui seront lancés à la fois par le Cerf, *La Vie* et aussi *Témoignage Chrétien*. De telles unions entre mai-

sons catholiques ne sont pas si fréquentes : nous pouvons bien en tirer quelque fierté.

C'était déjà cette conjonction de forces qui avait permis le lancement, il y a deux ans et demi, de *Radio-Cinéma-Télévision*. Depuis, le journal a affirmé sa position. Il fait autorité dans les milieux spécialisés. Il est le seul journal catholique spécialisé, mais il est aussi, même au plan profane, l'unique journal de culture cinématographique. Si demain, comme il est plus que vraisemblable, la télévision pénètre tous les foyers de France, comme aujourd'hui la radio, nul doute que *Radio-Cinéma-Télévision* ne connaisse un nouvel et foudroyant essor.

Dans la même perspective d'une collaboration, je citerai les « Dossiers de la semaine » du *Centre d'informations catholiques* (C.I.C.). *La Vie Intellectuelle* reproduit les principaux d'entre eux, et c'est un élément de plus du rapprochement qui se précise entre la centrale du boulevard Malesherbes et celle de La Tour-Maubourg. Par ailleurs, un album de *Fêtes et Saisons* comme *Saint François-Xavier* a été édité conjointement avec la revue jésuite *Missi* et sept autres organes missionnaires. Le gain psychologique et le prestige moral qui résultent de ces collaborations ne sont pas moindres que les avantages administratifs et financiers. « Un frère appuyé par son frère est comme une tour fortifiée », dit l'Écriture. Grâces en soient rendues au Seigneur! Et que chaque lecteur, abonné, ami, soit remercié de son concours à cette œuvre de paix!

Pierre Boisselot, O. P.
Directeur des Éditions du Cerf.